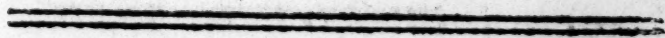


12651. d. 49

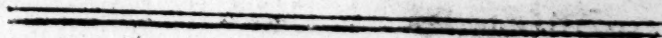


LE

C U R É

DE

WAKEFIELD.





88/1



*Oliver James LEHUR*

C U R É

DE

*Goldsmith (a.)*  
*K*

WAKEFIELD.

---

---

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

PAR

M. J. B. BISET,

ANCIEN PROFESSEUR DE RHETORIQUE EN FRANCE,  
MAITRE DE LANGUE FRANÇOISE A LONDRES.

---

---

*Sperate miseri, cavete felices.*

---

---

A DUBLIN:

CHEZ G. GILBERT,

No. 26, DANS SOUTH GREAT GEORGE'S-STREET.

---

---

1797.



AVERTISSEMENT  
DU  
TRADUCTEUR.

---

Nous nous abstiendrons de faire l'éloge de cet ouvrage de GOLDSMITH : il faut le lire pour le connoître, & le lire non pas une fois, mais vingt. Tout ce que nous en pouvons dire, c'est que, ce qui y paroît défaut, à une première lecture, se trouve être une perfection à la seconde ; & qu'après l'avoir lu vingt fois, on y découvre encore de nouvelles beautés.

Nous parlerons encore moins de la traduction : nous n'en dirions rien qui pût la rendre bonne, si elle est mauvaise, & si elle est bonne, elle n'a pas besoin de recommandation.





---

# TABLE

DES

## CHAPITRES.

---

	PAGE
CHAP. I. <i>Portrait de la famille du Curé de Wakefield, où dans les esprits, comme dans les personnes, domine une ressemblance de parenté.</i>	I
CHAP. II. <i>Infortune de famille. La perte des biens ne sert qu' à accroître le noble orgueil de l'homme vertueux.</i>	6
CHAP. III. <i>Emigration. Les heurtées situations de notre vie se trouvent généralement être, à la fin, notre propre ouvrage.</i>	11
CHAP. IV. <i>Preuve qu'on peut dans la situation la plus humble, trouver une félicité qui ne dépend pas de la fortune, mais du tempérament.</i>	19

CHAP.

CHAP. V. <i>Introduction d'une nouvelle &amp; grande connoissance. Ce sur quoi on compte le plus, finit généralement par être le plus funeste.</i>	24
CHAP. VI. <i>Le bonheur du coin du feu à la campagne.</i>	28
CHAP. VII. <i>Portrait d'un esprit de ville. L'homme le plus borné peut apprendre à être amusant un soir ou deux.</i>	33
CHAP. VIII. <i>Amour qui promet peu de bonheur peut cependant finir par en produire beaucoup.</i>	39
CHAP. IX. <i>Introduction de deux grandes dames. Parure supérieure semble toujours conférer supérieure éducation.</i>	47
CHAP. X. <i>La famille s'efforce de figurer avec ses supérieurs. La misère du pauvre qui veut paraître au-dessus de son état.</i>	52
CHAP. XI. <i>La famille veut toujours lever la tête.</i>	57
CHAP. XII. <i>La fortune paroît résolue d'humilier la famille du Curé de Wakefield. Les mortifications sont souvent plus difficiles à supporter que de véritables calamités.</i>	64

CHAP. XIII. *M. Burchell se trouve être un ennemi ; car il a la hardiesse de donner un avis désagréable.* . . . . . 71

CHAP. XIV. *Nouvelles mortifications, ou preuve que ce qui paroît infortune, peut être bonheur au fond.* . . . . . 75

CHAP. XV. *Toute la bassesse de M. Burchell découverte à la fois : la folie d'être trop sage.* . . . 83

CHAP. XVI. *Artifice mis en usage par la famille, auquel on en oppose un plus grand encore.* . . . 89

CHAP. XVII. *Il n'y a presque point de vertu qui puisse résister à la force d'une longue & agréable tentation.* . . . . . 96

CHAP. XVIII. *Poursuite d'un pere pour rappeler à la vertu un enfant égaré.* . . . . . 106

CHAP. XIX. *Portrait d'un homme mécontent du gouvernement présent, & qui craint pour la perte de nos libertés.* . . . . . 112

CHAP. XX. *Histoire d'un philosophe errant, courant après la nouveauté, mais perdant le contentement.* . . . . . 122

CHAP.



	Page
CHAP. XXI. <i>Courte durée de l'amitié entre libertins, laquelle naît &amp; meurt toujours avec le plaisir réciproque.</i>	142
CHAP. XXII. <i>On pardonne aisément à ce qu'on aime au fond.</i>	153
CHAP. XXIII. <i>Il n'y a que le coupable qui puisse être long-tems, &amp; tout-à-fait malheureux.</i>	158
CHAP. XXIV. <i>Nouvelles infortunes.</i>	164
CHAP. XXV. <i>Il n'y a point de situation, si triste qu'elle puisse paroître, qui ne soit accompagnée de quelqu'espece de consolation.</i>	170
CHAP. XXVI. <i>Reformation dans la prison. Les loix, pour être parfaites, devoient récompenser aussi bien que punir.</i>	176
CHAP. XXVII. <i>Continuation du même sujet.</i>	182
CHAP. XXVIII. <i>Le bonheur &amp; la misere résultent en ce monde de la prudence plutôt que de la vertu. Infortune ou félicité temporelles regardées par le ciel comme ch ses en elles-mêmes absolument de peu de conséquence, &amp; ne méritant pas qu'il s'occupe de leur distribution.</i>	188

CHAP. XXIX. <i>Conduite équitable de la Providence démontrée à l'égard des heureux &amp; des malheureux ici bas. Que d'après la nature du plaisir &amp; de la peine, les malheureux doivent être recompensés dans la vie à venir, en proportion de leurs souffrances.</i>	201
CHAP. XXX. <i>De plus heureux aspects commencent à paroître. Soyons inflexibles, &amp; la fortune change- ra à la fin en notre faveur.</i>	207
CHAP. XXXI. <i>Anciennes attentions payées anjour- d'hui d'un retour inattendu.</i>	218
CHAP. XXXII. <i>Conclusion.</i>	236

PRIMERA PARTE	1
SEGUNDA PARTE	2
TERCERA PARTE	3
CUARTA PARTE	4
QUINTA PARTE	5
SEXTA PARTE	6
SEPTIMA PARTE	7
ACTA DE LA JUNTA	8
ANEXO	9
INDICE	10
PRIMERA PARTE	11
SEGUNDA PARTE	12
TERCERA PARTE	13
CUARTA PARTE	14
QUINTA PARTE	15
SEXTA PARTE	16
SEPTIMA PARTE	17
ACTA DE LA JUNTA	18
ANEXO	19
INDICE	20

f  
t  
y  
f  
l  
f  
u  
f  
f  
e



---

## LE CURÉ DE WAKEFIELD.

---

### CHAPITRE I.

*Portrait de la famille du Curé de Wakefield, où dans les esprits, comme dans les personnes, domine une ressemblance de parenté.*

**J**E fus toujours d'avis que l'honnête homme qui se marioit & élevoit une nombreuse famille, étoit plus utile que celui qui restoit dans le célibat, & se contentoit de parler de population. Dans cette persuasion, il y avoit à peine un an que j'avois pris les ordres, que je commençai à penser sérieusement au mariage, & me choisis une femme, comme elle fit sa robe de noces, non pour le bel œil, mais pour le bon usé. A lui rendre justice, c'étoit une femme industrieuse & d'un bon naturel ; & quant à l'éducation, il y avoit peu de demoiselles de la campagne qui en pussent montrer davantage. Elle étoit en état de lire tout livre Anglois, sans beaucoup épeler ; mais, quant à faire des confitures, des conserves & la cuisine, pas une n'eût pu la surpasser. Elle se piquoit aussi d'être fort inventive, en fait de ménage, sans que je me fois jamais apperçu qu'avec toutes les inventions, nous en devinssions plus riches.



Quoiqu'il en soit, nous nous aimions tendrement l'un l'autre, & notre attachement croissoit avec l'âge. Dans le fait, il n'y avoit rien qui pût nous mettre mal ensemble, ou avec le monde. Nous avions une jolie maison, située en un beau pays & un excellent voisinage. L'année étoit employée en amusemens champêtres & moraux, à visiter nos riches voisins, & à assister ceux qui étoient pauvres. Nous n'avions ni révolutions à craindre, ni fatigues à essuyer ; toutes nos aventures se passaient au coin du feu, & nos émigrations se bernoient à aller du lit bleu au lit brun.

Comme nous demeurions près du grand chemin, nous avions souvent la visite des voyageurs, ou des étrangers, qui venoient goûter notre vin de groseille, pour lequel nous étions en grande réputation ; & je déclare, foi d'historien, que jamais je n'en connus un qui y trouvât à redire. Nos cousins aussi, même jusqu'au quarantième degré, se rappelloient tous leur affinité sans le secours du blazon, & venoient très-souvent nous voir. Il y en avoit qui ne nous faisoient pas infiniment d'honneur par ces prétentions de parenté, vû que, dans le nombre, nous avions l'avengle, le manchot & le boiteux ; toutefois, ma femme vouloit toujours que, comme ils étoient de la même chair & du même sang, ils s'assissent avec nous à la même table ; de façon que, si nous n'avions pas, autour de nous, des amis très-riches, nous en avions, en général, de très-heureux ; car cette remarque est de toute la vie, que plus l'hôte est pauvre, plus aussi il est content d'être bien traité ; &, comme il y a des gens qui contemplent, avec admiration, les nuances d'une tulipe, ou l'aîle d'un papillon, ainsi étois-je naturellement admirateur d'humaines figures où se voyoit le bonheur : cependant, lorsque quelqu'un de nos pa-  
rens

rens se trouvoit être d'une très-mauvaise réputation, un hôte importun, ou dont nous desirions nous défaire, je prenois toujours soin, à son départ de chez moi, de lui prêter un manteau, ou une paire de bottes, ou quelquefois un mauvais cheval ; & toujours j'eus la satisfaction de trouver que jamais il ne revint pour les rendre. A ce moyen, nous étions défaits de ceux que nous n'aimions pas ; mais jamais la famille du Curé de Wakefield ne fut connue pour fermer sa porte au voyageur, ou au pauvre y cherchant secours.

Nous vécûmes ainsi, nombre d'années, fort heureux, non que nous n'eussions quelquefois de ces petites contrariétés que la Providence envoie pour donner un nouveau prix à ses faveurs : mon verger étoit souvent pillé par les écoliers, & les flans de ma femme visités par les chats, ou par les enfans ; l'écuier s'endormoit quelquefois au plus pathétique de mon sermon, ou sa dame ne rendoit qu'à demi le salut de ma femme à l'église ; mais nous prenions bientôt le dessus du mal-aise que nous causoient de pareils accidens, & commençons communément en trois ou quatre jours, à être étonnés d'en avoir été affectés.

Mes enfans, fruits de la tempérance, étant élevés sans délicatesse, étoient à la fois bien formés & très-sains, mes garçons robustes & actifs, mes filles belles & pleines de santé. Au milieu du petit cercle qui promettoit d'être le support de mes vieux jours, je ne pouvois m'empêcher de révéler l'histoire célèbre du comte D'Abensberg qui, dans la tournée de Henri second en Allemagne, tandis que les autres courtisans venoient avec leurs trésors, amena ses trente-deux enfans, & les présenta à son souverain, comme l'hommage le plus précieux qu'il eût à lui offrir ; de même, quoique je n'en eusse que six, je les considérois

comme un présent de très-grand prix fait à ma patrie, & la regardois en conséquence, comme mon débiteur. Notre fils aîné s'appelloit George, du nom de son oncle qui nous avoit laissé dix mille livres sterling\*. Notre second enfant qui étoit une fille, j'avois intention de la nommer Grifelle, du nom de sa tante ; mais ma femme, qui dans sa grossesse avoit lu des romans, voulut à toute force qu'elle s'appellât Olivie. Nous eûmes après, en moins d'un an, une autre fille, & pour le coup, j'étois bien décidé de la nommer Grifelle ; mais une riche parente se mettant dans la tête d'en être la marraine, la fille, à son désir, fut appelée Sophie ; de sorte que nous eûmes deux noms de roman dans la famille ; mais je proteste solennellement que je n'y eus pas de part. Moïse vint ensuite, & après un intervalle de douze ans, nous eûmes encore deux autres garçons.

Il seroit inutile de ne pas convenir de l'excès de ma joie, quand je vis mes petits autour de moi ; mais la vanité & le contentement de ma femme surpassoient encore ce que j'en avois. Quand il plaisoit à ceux qui nous visitoient, de dire ; “ sur ma parole, Madame Primrose, vous avez bien les plus jolis enfans de tout le pays : ” — “ Eh ! mais, voisin, répondoit-elle, ils sont comme le ciel les a faits, bien assez, si bons ils sont, car bien est qui bien fait ; ” & alors de dire à ses filles qui, à ne rien céler, étoient sûrement très-jolies, de lever la tête. L'extérieur seul est pour moi si peu de chose, que j'aurois à peine pensé à en faire mention, si ce n'eût pas été le sujet de toutes les conversations du pays. Olivie qui touchoit alors  
à ses

---

\* La livre sterling est le louis d'or de France.



à ses dix-huit ans, avoit cet excès de beauté que les peintres donnent généralement à Hébé, son air ouvert, animé & imposant. Les traits de Sophie n'étoient pas d'abord si frappans, mais produisoient souvent un plus sûr effet ; car ils étoient doux, modestes & engageans. Un seul coup donnoit la victoire à l'une, l'autre la devoit à des efforts répétés avec succès.

L'humeur d'une femme dépend ordinairement de la tournure de ses traits ; au moins en étoit-il ainsi de mes filles. Olivie avoit la prétention de se faire beaucoup d'amans, Sophie de s'en assurer un. Un trop grand désir de plaire produisoit souvent de l'affection dans Olivie : Sophie, de peur d'offenser, réprimoit jusqu'à son excellence. L'une m'intrétoit par sa vivacité, quand j'étois gai ; l'autre par son bon sens, quand j'étois sérieux ; mais ni dans l'une ni dans l'autre, ces qualités n'étoient portées à l'excès, & je les ai souvent vues échanger leurs rôles des jours entiers. Un habit de deuil faisoit de ma coquette une prude, & un nouvel assortiment de rubans donnoit à sa jeune sœur une vivacité plus que naturelle. Destinant George, mon fils aîné, à une de ces professions qui exigent du savoir, je le faisois élever à Oxford. Moïse, mon second, dont je voulois faire un homme de commerce, recevoit, à la maison, une éducation mêlée ; mais il est inutile d'entreprendre de caractériser autrement des jeunes gens qui n'avoient vu le monde que très-peu ; en un mot, un air de famille dominoit dans tous ; & à proprement parler, ils n'avoient qu'un caractère, celui d'être tous également généreux, crédules, simples & innocens.



## CHAPITRE II.

*Infortune de famille. La perte des biens ne sert qu'à accroître le noble orgueil de l'homme vertueux.*

LES intérêts temporels de notre famille étoient spécialement commis au soin de ma femme ; quant aux spirituels, j'en faisois entièrement mon affaire. Le revenu de mon bénéfice qui n'alloit qu'à trente-cinq livres sterling par an, je l'abandonnois aux orphelins, & aux veuves du clergé de notre diocèse ; car ayant, de mon propre, une fortune suffisante, je ne me mettois pas en peine du casuel, & éprouvois un plaisir secret à faire gratuitement mon devoir. Je formai aussi la résolution de ne pas tenir de vicaire, & de connoître tous les hommes de ma paroisse, exhortant ceux qui étoient mariés, à la tempérance, & ceux qui ne l'étoient pas, à se marier ; de façon qu'en peu d'années, ce fut un dicton, qu'il y avoit trois étranges besoins à Wakefield ; besoin d'orgueil pour le curé, besoin de femmes pour les jeunes gens, & besoin de chalands pour les cabarets.

Le mariage fut toujours mon sujet favori, & j'ai fait plusieurs sermons pour en prouver la félicité ; mais il y avoit un article en particulier que je me suis fait un point de soutenir ; car j'ai maintenu avec Whiston qu'il n'étoit pas permis à un prêtre de l'église Anglicane, après le décès de sa première femme, d'en prendre une seconde, ou, pour l'exprimer en un mot, je me suis piqué d'être un rigide monogamiste.

Je fus initié de bonne heure dans cette importante dispute qui a produit tant de pénibles volumes. J'ai  
publié

publié moi-même, sur le sujet, quelques traités qui, ne s'étant jamais vendus, j'ai la consolation de croire ne sont lus que par le petit nombre des heureux. Il y a de mes amis qui ont appelé cela mon côté foible; mais hélas ! c'est qu'ils n'en avoient pas fait, comme moi, le sujet d'une longue méditation ; plus j'y réfléchissois, plus il me paroissoit important. Je fis même un pas de plus que Whiston dans le développement de mes principes : comme il avoit fait graver sur la tombe de sa femme, qu'elle fut l'unique femme de Guillaume Whiston, ainsi fis-je une semblable épitaphe pour la mienne, quoiqu'encore vivante, où j'exaltois sa prudence, son économie & sa soumission jusqu' à la mort, &, l'ayant fait mettre au net, avec une magnifique bordure, j'en fis un tableau de cheminée où il répondoit à plus d'une très-bonne vue. Il rapelloit à ma femme ses devoirs à mon égard, & ma fidélité au sien : il lui inspiroit le désir de la renommée, & la faisoit souvenir sans cesse de sa fin.

Ce fut ainsi, peut-être, qu'à force d'entendre louer si souvent l'état du mariage, mon fils aîné, à sa sortie immédiate du college, mit son affection dans la fille d'un riche ecclésiastique du voisinage qui étoit digne dans l'église, & en état de lui donner beaucoup de bien ; mais la fortune étoit le moindre de ses avantages. Mademoiselle Wilmot étoit, de l'aveu de tout le monde (mes deux filles exceptées) tout-à-fait jolie. Sa jeunesse, sa santé & son innocence étoient encore relevés par un teint si clair, & une sensibilité de regard si heureuse, que l'âge même n'eût pas pu la fixer avec indifférence. Comme M. Wilmot n'ignoroit pas le joli établissement que je pouvois donner à mon fils, il n'avoit pas d'éloignement pour le marché ; ainsi

les

les deux familles vivoient ensemble dans toute l'harmonie qui précède ordinairement une alliance. Convaincu par expérience que le temps de l'amour est le plus heureux de notre vie, j'étois assez porté à le prolonger, & les divers amusemens que le jeune couple partageoit journellement à la compagnie l'un de l'autre, sembloient ajouter à leur passion. Nous étions généralement éveillés, le matin, par la musique, & chassions à cheval dans les beaux jours.—Le tems du déjeuner au dîner, les dames le devoient à la toilette & à l'étude : on lisoit ordinairement une page, & puis on se contemploit dans la glace qui, les philosophes mêmes pourroient en convenir, présentoit souvent la page de la plus grande beauté. A dîner, ma femme prenoit la main ; car, comme à l'exemple de sa mère, elle vouloit toujours découper tout elle-même, elle nous donnoit, dans l'occasion, l'histoire de chaque plat. Quand nous avions dîné, pour empêcher les dames de nous quitter, je faisois généralement retirer la table, & quelquefois, avec l'aide du maître de musique, les filles nous donnoient un très-joli concert. La promenade, le thé & des amendes abrégeoient le reste du jour, sans le secours des cartes, attendu que je haïssois toute espece de jeu excepté le toutes tables, où mon vieil ami & moi jouions quelquefois les deux sols \* ; & je ne puis pas, à cette occasion, passer, sous silence, une circonstance fatale qui arriva la dernière fois que nous jouâmes ensemble ; je n'avois besoin que d'amener un *quatre*, & voilà que, cinq fois de suite, j'amene deux *as*.

Quelques mois s'étoient écoulés de la sorte, tant qu'à la fin il fut jugé à propos de fixer un jour pour le mariage

---

\* Le sol Anglois est deux sols de France.



mariage du jeune couple qui paroissoit le désirer ardemment. Je n'ai pas besoin de parler des grandes affaires de ma femme, durant les préparatifs de la cérémonie, non plus que de l'air malin de mes filles. Dans le fait, j'avois autre chose à penser, la dernière main à mettre à un traité que je me proposois de publier incessamment à l'appui de mon système favori : comme je le regardois comme un chef-d'œuvre, & pour la force du raisonnement & pour le stile, je ne pus m'empêcher, l'orgueil dans le cœur, de le montrer à mon vieil ami M. Wilmot, ne doutant pas que je n'en dusse recevoir l'approbation ; mais je ne découvris que trop tard qu'il tenoit opiniâtrément au sentiment contraire, & avec bonne raison, faisant, dans le tems même, sa cour à une quatrième femme. Ceci, comme on peut s'y attendre, produisit une dispute accompagnée de quelqu'aigreur qui menaça d'une rupture notre alliance proposée ; mais nous convînmes de discuter le sujet à fond, le jour avant celui qui étoit marqué pour la cérémonie.

L'affaire fut débattue, comme il faut, de part & d'autre : il avança que j'étois hétérodoxe : je lui rétorquai l'imputation : il répartit : je répliquai. Sur ces entrefaites, au plus fort de la dispute, je fus demandé par un de mes parens qui, d'un air d'intérêt, me conseilla d'abandonner le débat, au moins jusqu'après le mariage de mon fils. " Comment," dis-je, " abandonner la cause de la vérité ; & amené déjà " si près de l'absurdité, le laisser marier ? autant vaudroit me conseiller d'abandonner ma fortune, que " ma thèse ! " " Votre fortune, répondit mon ami, " je suis fâché de vous l'apprendre, est à-peu-près rien. " Le négociant de Londres, dans les mains duquel " étoit votre argent, s'est évadé pour n'être pas dé-  
" claté

“ claré banqueroutier, & on croit qu’il n’a pas laissé  
“ un schelling pour livre. Je n’avois pas envie de  
“ vous affliger de ce récit, non plus que la famille,  
“ que le mariage ne fût fait ; mais il peut maintenant  
“ servir à modérer votre ardeur dans la dispute ; car  
“ je suppose que votre propre prudence vous con-  
“ vaincra eile meme de la nécessité de dissimuler, au-  
“ moins jusqu’à ce que votre fils soit sûr du bien de  
“ la jeune personne.” “ Eh bien ! répartis-je, si ce  
“ que vous dites est vrai, & que je sois réduit à la  
“ mendicité, jamais cela ne fera de moi un misérable,  
“ ni ne me portera à désavouer mes principes. Je  
“ vais de ce pas instruire la compagnie de l’état de  
“ mes affaires ; & quant à la thèse, je retracte même  
“ ici, ce que j’ai ci-devant accordé en faveur du  
“ vieux monsieur, & ne veux maintenant dans aucun  
“ sens du mot, lui passer d’être époux.”

On ne finiroit pas à dépeindre les différentes sensations des deux familles, quand j’annonçai la nouvelle de notre infortune ; mais ce que sentoient les autres, n’étoit rien en comparaison de ce que les amans paroissent souffrir. M. Wilmot, qui sembloit déjà assez disposé auparavant à rompre le mariage, fut à ce coup bientôt décidé ; il étoit une vertu qu’il possédoit au suprême degré, celle de la prudence, la seule trop souvent qui nous reste à soixante & douze ans.

## CHAPITRE III.

*Emigration. Les heureuses situations de notre vie se trouvent généralement être, à la fin, notre propre ouvrage.*

L'UNIQUE espoir de notre famille étoit alors que l'histoire de nos malheurs pouvoit être une invention de la méchanceté, ou prématurée ; mais il me vint bientôt une lettre de mon agent de Londres, avec confirmation de toutes les particularités. La perte des biens auroit été, pour moi seul, une bagatelle. Je n'avois de peine que pour ma famille, qui devoit être dans l'abaissement, sans éducation pour la rendre insensible au mépris.

Près d'une quinzaine s'étoit écoulée avant que je tentasse de modérer son affliction ; car les consolations hors de saison ne servent qu'à rappeler le chagrin. J'étois occupé, durant cet intervalle, à imaginer quelque moyen de la soutenir à l'avenir ; & enfin on m'offrit dans un voisinage éloigné, une petite cure de quinze livres sterling par an, où je pourrois jouir encore de mes principes, sans importunité. J'acceptai la proposition avec bien de la joie, étant déterminé à augmenter mon salaire en faisant valoir une petite ferme.

Ayant pris cette résolution, mon premier soin fut de ramasser les débris de ma fortune ; & toutes dettes reçues & payées, il ne nous restoit que quatre cents livres sterling, de quatorze mille que nous avions. Mon attention principale fut alors, en conséquence, de mettre l'orgueil de ma famille au niveau de sa condition ; car je savois bien que la pauvreté à prétention, est la misère même. “ Vous ne pouvez pas ignorer,  
“ mes



“ mes enfans, leur dis-je, que toute notre prudence  
“ n’auroit pas pu prévenir nos derniers malheurs,  
“ mais la prudence peut beaucoup pour en empê-  
“ cher les effets. Nous voilà maintenant pauvres,  
“ mes bien aimés, & la sagesse nous fait un devoir de  
“ nous conformer à l’abaissement de notre situation :  
“ renouons donc, sans murmurer, à cet éclat, avec  
“ lequel nombre de gens sont misérables, & cher-  
“ chons dans une plus humble condition, cette paix  
“ avec laquelle tous les hommes peuvent être heureux.  
“ Le pauvre vit content sans notre secours, pour-  
“ quoi n’apprendrions-nous pas à nous passer du sien ?  
“ Oui, mes enfans, abandonnons dès ce moment  
“ toute prétention à la grandeur, il nous reste en-  
“ core assez pour vivre heureux, si nous sommes sa-  
“ ges ; & prenons sur le bonheur ce qui nous manque  
“ en fortune.”

Mon fils aîné, ayant reçu de l’éducation, je résolus  
de l’envoyer à Londres, où ses talens pourroient nous  
être de secours aussi bien qu’à lui. La séparation des  
amis & des parens est peut-être une des plus cruelles  
circonstances qui accompagnent le besoin. Vint bien-  
tôt le jour où nous devions nous séparer pour la pre-  
mière fois. Mon fils, ayant pris congé de la mère &  
du reste de la famille qui mêlèrent leurs larmes à leurs  
embrassemens, vint me demander ma bénédiction ; je  
la lui donnai du fond de mon cœur ; & c’étoit, joint à  
cinq guinées, tout le patrimoine que j’avois alors à lui  
donner. “ Tu vas,” lui dis-je, “ mon enfant, à pied à  
“ Londres, comme le fit avant toi, Hooker, ton  
“ aieul ; reçois de moi ce bâton, le même cheval  
“ que lui donna le bon évêque Jewel ; & prends  
“ aussi ce livre, ce sera ta consolation sur la route :  
“ ces deux lignes qu’il renferme, en valent une mil-  
“ lion :



“ lion : *J’ai été jeune, & me voilà vieux, jamais ce-  
 “ pendant je n’ai vu le juste abandonné, ni sa postérité  
 “ mendier son pain. Que ce soit là ta consolation en  
 “ voyage : vas, mon enfant, quelle que soit ta for-  
 “ tune, que je te voye une fois l’an. Ayez toujours  
 “ bon courage, & adieu.” Comme il avoit en par-  
 tage la probité & l’honneur, je ne craignois pas de  
 l’exposer, ainsi destitué, sur le théâtre du monde ;  
 car je savois que vainqueur ou vaincu, il joueroit un  
 bon rôle.*

Son départ ne fit que préparer la voie au nôtre, qui  
 arriva peu de jours après. Ce ne fut pas sans larmes  
 que le courage même pourroit à peine retenir, que  
 nous quittâmes un voisinage où nous avions joui si  
 long-tems de la tranquillité. D’ailleurs, un voyage  
 de soixante & dix miles\*, pour une famille qui  
 jusques-là n’avoit jamais été à plus de dix de notre  
 demeure, nous remplissoit d’appréhensions ; & les  
 cris des pauvres, qui nous suivirent plusieurs miles,  
 contribuoient à les augmenter. Notre première  
 journée nous mena heureusement à trente miles de  
 notre retraite future ; & la nuit venant, nous descen-  
 dîmes à une mauvaise auberge, dans un village sur le  
 chemin. Quand on nous eut donné une chambre,  
 je priai l’aubergiste, suivant ma coutume, de nous  
 faire compagnie, à quoi il consentit, vu que ce qu’il  
 boiroit, augmenteroit la cartele lendemain. Quoiqu’il  
 en soit, il connoissoit tout le voisinage où j’allois de-  
 meurer, particulièrement l’écuyer Thornhill qui de-  
 voit être mon propriétaire & qui résidoit à peu de  
 miles de l’endroit. Il nous le représenta comme  
 un homme qui ne cherchoit guère au monde  
 que le plaisir, distingué surtout par son goût pour le  
 beau sexe. Il observa qu’il n’y avoit point de vertu

C

à l’épreuve

\* Le mile Anglois est un peu plus du tiers de la lieue de France.

à l'épreuve de ses artifices & de ses assiduités, & qu'il n'y avoit peut-être pas une fille de fermier à dix miles à la ronde, qu'il n'eut séduite & trompée. Quoique ce rapport me donnât quelque peine, il eut un effet bien différent sur mes filles, dont l'attente d'un triomphe prochain parut animer les traits ; la joie de ma femme égaloit la leur, & elle ne se promettoit pas moins de leurs attraits & de leur vertu. Pendant que nous étions occupés de ces pensées, entra dans la chambre la femme de l'aubergiste, pour dire à son mari que l'étrange personnage qui étoit depuis deux jours dans leur maison, étoit sans argent & hors d'état de leur payer son écot : " Sans argent !" répondit l'hôtelier, " ce n'est pas possible ; car, pas plus tard qu'hier, il donna trois guinées à notre appariteur, pour sauver à un vieux soldat, invalide, d'être fouetté par la ville pour vol de chien." L'hôtesse toutefois persistant toujours dans son premier dire, il se précipita à quitter la chambre, en jurant que, de manière ou d'autre, il seroit payé, quand je le priai de me présenter un étranger aussi charitable que celui qu'il avoit dépeint. Il y consentit en m'introduisant un Monsieur qui paroissoit avoir environ trente ans, sous un habit qui avoit été autrefois galonné. Il étoit bien fait de sa personne, & les traits de sa figure annonçoient la réflexion. Il avoit en adressant la parole quelque chose de laconique & de sec, & paroissoit ne pas entendre la cérémonie, ou la mépriser. L'aubergiste sortant de la chambre, je ne pus m'empêcher de témoigner ma peine à l'étranger, de voir, en pareille situation, un homme de sa sorte, & lui offris ma bourse pour satisfaire à la demande présente : " je l'accepte de tout mon cœur, répondit-il, & suis flatté que ma  
" dernière

“ dernière inattention à disposer de l'argent que  
“ j'avois sur moi, m'ait fait voir qu'il y a encore  
“ des hommes comme vous ; je dois cependant vous  
“ prier préalablement de me dire le nom & la ré-  
“ sidence de mon bienfaiteur, pour m'acquitter  
“ envers lui aussitôt que je le pourrai.” Je le satisfis  
en cela pleinement, en lui disant non seulement mon  
nom & mes derniers malheurs, mais aussi l'endroit  
où j'allois me retirer. “ Ceci, reprit-il, se trouve  
“ être plus heureux encore que je ne m'y attendois,  
“ vû que je vais moi-même par le même chemin,  
“ ayant été retenu ici deux jours par le débordement  
“ des eaux qui, d'ici à demain, seront, à ce que  
“ j'espère, guéables.” Je lui témoignai le plaisir que  
j'aurois à sa compagnie, & ma femme & mes filles  
joignant leurs instances, nous le déterminâmes à res-  
ter à souper. La conversation de l'étranger, qui étoit  
à la fois agréable & instructive, me fit souhaiter de la  
prolonger, mais il étoit alors grand tems de se retirer  
& de se préparer par le repos à la fatigue du lende-  
main.

Nous partîmes tous ensemble le lendemain matin,  
ma famille à cheval, tandis que M. Burchell, notre  
nouveau compagnon de voyage, marchoit à pied le  
long du grand chemin, remarquant avec un sourire  
que, comme nous étions mal montés, il seroit trop  
généreux pour essayer de nous laisser derrière : comme  
les eaux n'étoient pas encore écoulées, nous fumes  
obligés de louer un guide qui trotta devant nous,  
M. Burchell & moi fermant la marche. Nous adou-  
cimes la fatigue du chemin en parlant philosophie qu'il  
paroissoit entendre supérieurement ; mais ce qui  
m'étonnoit le plus étoit que, quoiqu'il empruntât de  
l'argent, il soutint son sentiment avec autant d'opi-



niâtreté que s'il eût été mon patron. Il m'informoit aussi, de fois à autre, à qui appartenoient les différentes maisons de campagne qui se voyoient de la route que nous tenions ; “ celle là, dit-il, en me montrant une qui étoit à quelque distance, appartient à “ M. Thornhill, jeune homme qui jouit d'une grande “ fortune, quoique dépendante entièrement du bon “ plaisir du Chevalier Guillaume Thornhill son oncle, “ Monsieur, qui content de peu pour lui-même, “ laisse son neveu jouir du reste & réside principalement à Londres.” — “ Quoi ! m'écriai-je, est-ce “ donc que mon jeune propriétaire est le neveu d'un “ homme si généralement connu pour ses vertus, sa “ générosité & ses singularités ? J'ai entendu parler “ du Chevalier Guillaume Thornhill, comme d'un “ homme des plus généreux, & en même tems des “ plus singuliers du royaume, un homme d'une bien- “ veillance consommée.” — “ Peut-être un peu trop “ ce que vous dites, répliqua M. Burchell, au moins “ sa bienfaisance alla-t elle jusqu'à l'excès, quand il “ étoit jeune ; car ses passions étoient alors fortes, “ & comme elles l'inclinoient toutes à la vertu, elles “ la portèrent à une extrémité romanesque. Il visa “ de bonne heure aux qualités du militaire & de “ l'homme de lettres, fut bientôt distingué à l'armée, “ & eut quelque réputation parmi les savans. L'adulation suit toujours les ambitieux ; car c'est pour “ eux surtout que la flatterie a des charmes. Il étoit “ entouré d'une foule de gens qui ne lui montroient “ qu'un côté de leur caractère, de façon qu'il com- “ mença à négliger l'intérêt particulier pour celui du “ commun. Il aimoit tout le genre humain ; car la “ fortune l'empêchoit de savoir qu'il y eût des fri- “ pons. Les medecins nous parlent d'une maladie “ où



“ où tout le corps est si extraordinairement sensible,  
“ qu'on souffre pour peu qu'on le touche; ce que  
“ des gens ont ainsi éprouvé, dans leur corps, ce Mon-  
“ sieur l'éprouvoit dans son esprit : la plus légère dé-  
“ tresse, réelle ou feinte, le touchoit au vif, & son  
“ ame étoit douloureusement affectée des misères  
“ d'autrui. Vu cette disposition à donner des se-  
“ cours, on n'aura pas de peine à croire qu'il se trou-  
“ va nombre de gens disposés à les solliciter. Sa for-  
“ tune commença à souffrir de ses profusions, mais  
“ non pas son bon cœur ; on le voyoit au contraire  
“ croître, à mesure que l'autre paroissoit diminuer.  
“ Il devint insouciant en devenant pauvre, & quoi-  
“ qu'il parlât en homme d'esprit, ses actions étoient  
“ celles d'un fol : continuant toutefois à être entouré  
“ d'importuns, & hors d'état désormais de satisfaire  
“ aux besoins qui lui étoient exposés, au lieu d'argent,  
“ il donna des promesses : c'étoit tout ce qu'il avoit à  
“ donner, & il n'avoit pas le courage d'affliger qui  
“ que ce fut par un refus. A ce moyen, il attiroit  
“ autour de lui nombre de gens comptant sur son as-  
“ sistance, dont il étoit sûr de tromper l'attente, avec le  
“ désir néanmoins de les secourir. Ils l'obsédèrent  
“ un-tems & l'abandonnèrent ensuite avec les repro-  
“ ches & le mépris qu'il méritoit ; mais à proportion  
“ qu'il devint méprisable aux yeux des autres, il le  
“ devint aux siens. Son esprit s'étoit reposé sur la  
“ flatterie, & ce support une fois ôté, il ne lui étoit  
“ pas possible de prendre plaisir aux applaudissements  
“ de son cœur qu'il n'avoit jamais appris à respecter.  
“ Le monde commença alors à prendre une nouvelle  
“ face. La flatterie de ses amis alloit se terminer en  
“ simple approbation : l'approbation prit bientôt la  
“ forme de l'avis, la plus familière, & l'avis rejeté  
“ produisit

“ produisit les reproches. Il reconnut alors en con-  
“ séquence le peu d’estime que méritoient les amis  
“ que ses bienfaits avoient amassés autour de lui. Il  
“ reconnut que le cœur d’un homme ne se gagne  
“ qu’en lui donnant le sien. Je reconnus alors que  
“ . . que . . j’ai oublié l’observation que j’allois faire :  
“ enfin, monsieur, il résolut de se respecter lui-  
“ même, & se forma un plan pour rétablir sa fortune  
“ délabrée. A cet effet, par une suite de sa singu-  
“ larité, il fit le tour de l’Europe à pied, & aujour-  
“ d’hui, quoiqu’il ait à peine atteint sa trentième  
“ année, il se voit plus riche que jamais. Il est à  
“ présent plus raisonnable & plus modéré qu’aupara-  
“ vant dans ses libéralités ; mais encore conserve-t-il  
“ le caractère d’un homme singulier, & aime-t-il  
“ par dessus tout les vertus eccentricques.”

Mon attention étoit tellement prise par le récit de M. Burchell, que je regardois à peine devant moi, en marchant, avant d’avoir été alarmé par les cris de ma famille, quand levant les yeux j’apperçus ma jeune fille au milieu d’un rapide courant d’eau, jettée à bas de son cheval & luttant contre le torrent : deux fois elle avoit été au fond ; & encore n’étoit-il pas en mon pouvoir de me débarrasser moi-même à tems pour lui porter secours : j’étois même trop vivement affecté pour le tenter. Elle auroit certainement péri, sans mon compagnon, qui voyant son danger, se jeta à l’instant à l’eau pour la sauver, & vint à bout, quoiqu’avec peine, de la mettre en sûreté sur la rive opposée. En prenant le courant un peu plus haut, le reste de la famille arriva heureusement de l’autre côté, où nous eûmes l’avantage de joindre nos remerciements aux siens. Sa reconnoissance se peut plus aisément imaginer que dépeindre : ses regards en disoient plus à son libérateur que ses paroles, & elle

continuoit

continuoit de s'appuyer sur son bras, comme si elle eût encore désiré en recevoir le secours. Ma femme se flattoit aussi d'avoir un jour le plaisir de reconnoître ses bontés chez elle. Ainsi nous étant rafraichis à la prochaine auberge, & ayant dîné ensemble, comme M. Burchell alloit dans une autre partie du canton, il prit congé de nous ; & nous poursuivîmes notre route, ma femme observant chemin faisant qu'elle l'aimoit extrêmement, & protestant que s'il avoit de la naissance & de la fortune à pouvoir entrer par le mariage dans une famille comme la nôtre, elle ne connoissoit pas d'homme sur qui elle voulut plutôt fixer son choix. J'avois de la peine à m'empêcher de rire, en l'entendant jaser sur ce haut ton ; mais je ne fus jamais d'humeur à condamner ces innocentes illusions qui tendent à augmenter notre bonheur.

---

#### CHAPITRE IV.

*Preuve qu'on peut, dans la situation la plus humble, trouver une félicité qui ne dépend pas de la fortune, mais du tempérament.*

LE lieu de notre retraite étoit dans un voisinage borné, composé de fermiers qui cultivoient leur propre, & à qui l'opulence & la pauvreté étoient également étrangères. Ayant chez eux toutes les commodités de la vie, ils alloient rarement en chercher les superfluités aux villes, ou aux cités. Eloignés du monde poli, ils conservoient encore la simplicité des mœurs des premiers tems, & modérés par habitude, ils savoient à peine que la tempérance fut



fut une vertu. Ils étoient de cœur à l'ouvrage, les jours de travail ; mais les fêtes étoient observées, comme intervalles d'oïiveté & de plaisir. Noël avoit ses chansons : on envoyoit ses lacs d'amour à la Saint Valentin : Carême prenant se mangeoit au Mardi-Gras : on monroit son esprit au premier d'Avril, & la noifette se caſſoit ſans faute la veille de St. Michel. Etant inſtruit de notre arrivée, tout le voiſnage en habit des Dimanches, & précédé d'un tambourin & d'un fifre, ſortit à la rencontre de ſon paſteur. On avoit auſſi préparé pour nous recevoir une fête où nous primes gaiement nos places, & ce que la converſation n'eut pas en eſprit, fut compenſé par les éclats de rire.

Notre petite habitation étoit ſituée au pied du penchant d'une colline, ayant pour abri derrière, un joli taillis, & devant l'eau gazouillante d'une rivière ; d'un côté une prairie, de l'autre un gazon. Vingt acres d'excellente terre, ou environ, compoſoient ma ferme, pour laquelle j'avois donné cent livres ſterling de profit, à mon devancier. Il n'y avoit rien au-deſſus de la propreté de mes petits enclos, les ormes & les paliffades d'arbres formant un coup-d'œil d'une beauté inexprimable. Ma maiſon n'avoit qu'un étage, & étoit couverte en chaume, ce qui lui donnoit l'air de réunir en petit, beaucoup de commodités. Les murailles en étoient proprement blanchies au-dedans, & mes filles entreprirent de les orner de peintures de leur deſſein ; ſi la même chambre nous ſervoit de ſalle & de cuiſine, elle n'en étoit que plus chaude. D'ailleurs comme on la tenoit toujours très-propre, les plats, les aſſiettes & uſtenciles de cuivre étant bien écurés & le tout placé en bel ordre ſur des tablettes, l'œil ſe repoſoit agréablement, & ne demandoit

mandoit pas d'ameublement, plus riche. Il y avoit trois autres appartemens, un pour ma femme & pour moi, un second dans le nôtre pour mes deux filles, & un troisième, avec deux lits, pour le reste de mes enfans.

La petite république à laquelle je donnois des loix, étoit réglée de la manière suivante : nous nous réunissions tous vers le lever du soleil, dans notre salle commune, la domestique ayant préalablement allumé le feu. Compliments faits de part & d'autre d'une manière convenable (car je crus toujours devoir entretenir certaines formules machinales d'éducation, sans quoi la liberté détruit toujours l'amitié), nous nous prosternions tous par reconnoissance devant cet être qui nous donnoit un nouveau jour. Ce devoir rempli, nous sortions mon fils & moi pour aller à nos occupations ordinaires, pendant que ma femme & mes filles s'occupoient à préparer le déjeuner, qui étoit toujours prêt à une heure marquée. J'accordois une demi-heure pour ce repas, & une heure pour le dîner : ce tems s'employoit en amusemens innocens entre ma femme & mes filles, & entre mon fils & moi, à parler philosophie.

Nous levant avec le soleil, nous ne continuions jamais nos travaux après son coucher, mais revenions au logis trouver la famille qui nous attendoit, où des yeux rians, un âtre propre & bon feu étoient préparés pour nous recevoir. Nous n'étions pas non plus sans hôtes ; nous avions quelquefois la visite de Flamborough le fermier, voisin pas muet, & souvent celle de l'aveugle joueur de fife qui venoient goûter notre vin de groseille, n'ayant perdu pour le faire ni la recette, ni notre réputation : ces braves gens avoient

avoient différens moyens d'être bonne compagnie ; pendant que l'un jouoit, l'autre vous chantoit une tendre ballade, la dernière bonne nuit de Jeanfortabras, ou la cruauté de Barbe Allen. La soirée finissoit, comme nous avions commencé la matinée, mes jeunes fils étant chargés de lire les leçons du jour ; & celui qui lisoit le plus haut, le plus distinctement & le mieux devoit avoir un demi fol \* le Dimanche, à mettre dans le tronc aux pauvres.

Quand le Dimanche venoit, c'étoit bien un jour de parure que toutes mes loix somptuaires ne pouvoient modérer. Quelqu'effet que je m'imaginasse que mes sermons contre l'orgueil eussent produit sur la vanité de mes filles, je les voyois toujours conserver une secrète attache pour leurs anciens ajustemens : elles aimoient toujours les dentelles, les rubans, les colliers de verre & les points de Marli. Ma femme avoit toujours aussi son premier goût pour son cramoisi de Padoue, parce qu'il m'étoit autrefois arrivé de dire qu'il lui alloit bien.

Leurs manières, particulièrement le premier Dimanche, servirent à me mortifier : j'avois dit à mes filles, le soir précédent, de s'habiller de bonne heure le lendemain ; car j'ai toujours aimé à me trouver à l'église long-tems avant la paroisse : je fus ponctuellement obéi ; mais au moment de nous réunir le matin pour déjeuner ; voilà ma femme & mes filles qui descendent parées, comme dans les jours de leur grandeur, les cheveux enduits de pommade, des mouches sur la figure distribuées avec goût, la queue de leurs robes retroussée, faisant le chou par derrière, & bruissant à chaque mouvement. Je ne pus m'empêcher

---

\* Un fol de France.



pêcher de sourire de leur vanité, de celle de ma femme surtout dont j'attendois plus de prudence. Ma seule ressource en cette occasion, fut de dire à mon fils, d'un air important, de demander la voiture : l'ordre surprit les filles ; mais je le répérai d'un ton encore plus imposant qu'auparavant. “ Sûrement  
“ vous badinez, mon cher, dit ma femme, nous  
“ irons très-bien à pied : nous n'avons pas besoin de  
“ voiture pour nous porter à présent.”—“ Vous vous  
“ trompez, enfant, répondis-je, nous avons besoin  
“ d'une voiture ; car si nous allons à pied à l'église  
“ en cet équipage, il n'y aura pas jusqu'aux enfans  
“ de la paroisse qui ne nous huent.”

“ En vérité, reprit ma femme, j'avois toujours  
“ pensé que mon Charles aimoit à voir autour de lui  
“ ses enfans propres & bien mis.”—“ Vous pouvez  
“ être aussi propres qu'il vous plaira, interrompis-je,  
“ & je ne vous en aimerai que mieux ; mais tout cela  
“ n'est pas propriété, mais friperie. Toutes ces  
“ manchettes, ces mouchetures & ces mouches ne  
“ peuvent servir qu'à nous faire haïr de toutes les  
“ femmes de nos voisins : non, mes enfans, conti-  
“ nuai-je plus gravement, vous pouvez faire de ces  
“ robes quelque chose de plus uni ; car nous qui  
“ n'avons pas le moyen d'être décents, la parure  
“ nous sied très-mal. Je ne fais pas même si ces fal-  
“ balas & ces découpures conviennent aux riches,  
“ quand on considère qu'à supputation modérée,  
“ l'on pourroit des garnitures de la vanité, couvrir la  
“ nudité de l'indigence.”

Cette représentation produisit son effet : elles allèrent fort tranquillement, à l'instant même, changer leur ajustement, & j'eus la satisfaction, le jour suivant, de trouver mes filles employées, de leur  
propre

propre mouvement, à tailler de la queue de leurs robes, des vestes des Dimanches aux deux petits Dick & Bill : &, ce qu'il y avoit encore de plus satisfaisant, les robes, pour avoir été rognées n'en paroissent que mieux.

---

## CHAPITRE V.

*Introduction d'une nouvelle & grande connoissance. Ce sur quoi on compte le plus, finit généralement par être le plus funeste.*

Mow devancier avoit à peu de distance de la maison, pratiqué un siège, ombragé par une haye d'aubepine & de chevrefeuille. Les beaux jours, & quand notre travail étoit fini de bonne heure, nous nous y asseyions ordinairement ensemble, pour jouir, dans le calme du soir, d'une large perspective : nous y prenions aussi le thé qui étoit devenu alors un régal extraordinaire, & comme nous ne l'avions que rarement, il répandoit une joye nouvelle, les préparatifs ne s'en faisant pas à petit bruit & sans cérémonie. Dans ces occasions, nos deux petits nous faisoient toujours la lecture, & étoient régulièrement servis, quand nous avions fini. Quelquefois, pour varier nos amusements, les filles s'accompagnoient sur la guitarre, & pendant qu'elles faisoient ainsi leur petit concert, nous allions, ma femme & moi, descendre, en nous promenant, le penchant d'une prairie qu'embellissoient la campanelle & la centauree, causer de nos enfans avec ravissement & jouir de l'air frais qui apportoit à la fois la santé & le bien-être.

Nous

Nous commençâmes ainsi à éprouver qu'il n'est point de situation dans la vie que n'accompagnent des plaisirs qui lui sont propres & particuliers ; chaque matin nous rappelloit au travail dont nous étions payés par la gaieté & le repos du soir.

Un jour de récréation, vers le commencement de l'automne (car de tems en tems nous avions nos jours de relâche) que j'avois mené ma famille à notre rendez-vous ordinaire d'amusement, & que nos jeunes musiciennes commençoient leur petit concert, suivant leur usage ; voilà que pendant que nous en étions occupés, bondit légèrement un cerf auprès de nous, environ à vingt pas de l'endroit où nous étions assis, effoufflé comme s'il eût été pressé par les chasseurs. Nous n'avions pas eu le tems de faire de longues réflexions sur la détresse du pauvre animal, quand nous apperçûmes à quelque distance, les chiens & les chasseurs venir à toutes jambes après, & en suivant exactement la trace ; j'eus d'abord la pensée de rentrer avec ma famille ; mais, soit curiosité, ou surprise, ou quelque'autre motif plus secret, ma femme & mes filles restèrent à leurs places sans bouger. Le piqueur qui étoit devant, nous passa très-rapidement suivi par quatre ou cinq autres personnes qui n'avoient pas l'air de se presser moins. Enfin approche un jeune Monsieur de plus gentille apparence que le reste, qui nous ayant regardés pendant quelque tems, s'arrêta tout court, au lieu de suivre la chasse ; & donnant son cheval à un domestique qui l'accompagnait, nous aborda d'un air sans façon & de supériorité. Il ne paroissoit pas avoir besoin d'introducteur, mais s'avançoit pour embrasser mes filles en homme assuré d'être bien reçu ; mais on avoit eu soin de leur enseigner de bonne heure le maintien à prendre pour

D

déconcerter



déconcerter la présomption : sur quoi, il nous informa que son nom étoit Thornhill, & qu'il étoit propriétaire de l'héritage qui avoit autour de nous quelque'étendue. Il se présenta donc de nouveau pour embrasser nos dames, & tel est le pouvoir de la fortune & des beaux habits, il n'essuya pas un second refus. Tout présomptueux qu'étoit son abord, étant aisé, nous ne tardâmes pas à devenir plus familiers, & appercevant les instruments de musique qui étoient là, il demanda la faveur d'une chanson. Comme je n'approuvois pas une connoissance si disproportionnée, je fis un signe d'œil à mes filles de ne se pas rendre à la demande : mais leur mère leur en fit un qui empêcha l'effet du mien ; de façon qu'elles nous donnèrent d'un air jubiland, une chanson favorite de Dryden. M. Thornhill parut enchanté de l'exécution, comme du choix, & se saisit alors lui-même de la guitarre. Il n'en pinçoit que très-médiocrement ; ma fille aînée cependant lui rendit ses applaudissemens avec usure, & l'assura que ses tons étoient plus forts que ceux même de son maître. Il fit à ce compliment une inclination qui lui fut répondue par une révérence. Il loua son goût, et elle fit l'éloge de son jugement. Ils ne se feroient pas mieux connus après un siècle : pendant que de son côté la bonne mère également flattée, pria avec instance son propriétaire d'entrer & de goûter un verre de son vin de groseille. Toute la famille paroissoit empressée de lui plaire. Mes filles essayoit de l'entretenir des sujets qu'elles croyoient les plus nouveaux, tandis que Moïse, au contraire, lui fit une ou deux vieilles questions tirées des anciens, pour lesquelles il eut le plaisir de voir rire à ses dépens. Mes petits n'étoient pas moins affairés & ne quittoient pas un instant l'étranger. J'eus toutes les peines du monde  
à les

à les empêcher de manier & de salir avec leurs doigts mal propres, le gallon de son habit, & de lever les pattes de ses poches pour voir ce qu'il y avoit dedans. Il prit congé de nous aux approches du soir, mais non pas avant d'avoir demandé la permission de renouveler sa visite, ce que, comme il étoit notre propriétaire, nous n'eûmes garde de lui refuser.

Il ne fut pas plutôt parti que ma femme tint un conseil sur les évènements du jour : elle estimoit que la rencontre étoit des plus heureuses, ayant vu arriver des choses même plus étranges que celle-là. Elle se flattoit de revoir le jour où nous pourrions figurer avec les plus haut huppés, & conclut par déclarer qu'elle ne voyoit pas pourquoi les deux demoiselles Wrinklers trouveroient des fortunes considérables, & ses enfans, aucunes. Comme ces dernières paroles m'étoient adressées, je l'assurai que je n'en voyois pas de raison non plus, ni pourquoi M. Simkins avoit gagné dix mille livres sterling à la loterie, & nous, rien. “ Vous voilà, Charles, reprit ma femme, jamais  
“ vous ne manquez de nous rabattre ainsi, mes filles  
“ & moi, quand nous sommes en joye. Dis-moi, Sophie, ma chère, que penses-tu de notre nouvelle  
“ visite. Ce monsieur là ne te semble-t-il pas bien  
“ aimable ? ” Surement, on ne peut pas plus, maman,  
“ répondit-elle, je pense qu'il a beaucoup à dire sur  
“ tout & n'est jamais à court ; & plus le sujet est frivole, plus il a à dire. ” — “ Oui, dit Olivie, il est  
“ assez bien pour un homme ; mais pour moi, il a pu-  
“ dent & familier comme il est, il ne me revient guère :  
“ mais sur la guitarre, il n'est pas supportable. ” Je pris le contraire de ces deux discours de mes filles, dans mon interprétation. J'y vis que Sophie méprisoit l'homme intérieurement autant qu'Olivie l'admiroit

en secret. “ Quelles qu'en puissent être vos opi-  
 “ ons, mes enfans, repris-je, à dire vrai, il ne m'a  
 “ point prévenu en sa faveur; amitiés disproportion-  
 “ nées finissent toujours par le dégoût; &, malgré  
 “ toute son aifance, il ne m'a pas paru oublier un in-  
 “ stant la distance qu'il y a entre nous. Affacions nous  
 “ toujours à gens de notre sorte; il n'y a point de  
 “ caractère plus méprisable que celui d'un coureur de  
 “ fortune, & je ne vois pas pourquoi dans le même  
 “ cas, il en seroit autrement des femmes. Ainsi au-  
 “ pis aller, nous serons à mépriser, si ses vues sont  
 “ honnêtes; mais si elles ne sont pas! la pensée seule  
 “ m'en seroit frémir. Il est vrai que je n'ai pas d'ap-  
 “ préhensions du côté de mes enfans; mais je pense  
 “ qu'il y en a à avoir du caractère qu'on lui donne.”  
 — J'aurois continué, sans un domestique qui vint  
 nous interrompre, de la part de l'écuyer qui, avec ses  
 complimens, nous envoyoit un côté de vénaïson, &  
 sa promesse de dîner avec nous quelques jours après.  
 Ce présent arrivé à propos plaida plus fortement en sa  
 faveur que tout ce que j'aurois pu dire au contraire.  
 Je gardai donc le silence, content de leur avoir tou-  
 jours montré le danger, & laissant à leur prudence à  
 l'éviter. La vertu qu'il faut veiller sans cesse, ne vaut  
 pas la peine qu'elle donne.

---

## CHAPITRE VI.

*Le bonheur du coin du feu à la campagne.*

COMME nous suivions notre première contestation,  
 avec quelque chaleur, il fut généralement convenu,  
 pour



pour terminer le différent, que nous aurions à souper une partie de la vénération, et les filles se chargèrent gaiement d'en faire les apprêts. " Je suis fâché, " dis-je, que nous ayons ni voisins ni étrangers pour " partager un si bon régal ; l'hospitalité donne à " chère de cette espèce la moitié plus de goût. " — " Voici, Dieu me pardonne, s'écria ma femme, " venir notre bon ami, M. Burchell qui sauva notre " Sophie & vous renversa si joliment dans la dispute. " — " Me renverser dans la dispute, enfant, répondis- " je ! à ce coup, vous vous trompez, ma chère ; " cela, il y en a peu, je crois, qui pourroient le " faire. Jamais je ne vous conteste votre talent pour " faire des pâtés d'oye, & je vous prie de me laisser " l'argumentation. " Le pauvre M. Burchell entra dans la maison, que je parlois encore, & fut accueilli par la famille qui lui serra cordialement la main, pendant que le petit Dick lui approchoit officieusement une chaise.

J'étois flatté de l'amitié du pauvre homme pour deux raisons, parce que je savois qu'il avoit besoin de la mienne, & que je le connoissois pour être aussi bon ami qu'il lui étoit possible de l'être. Il étoit connu dans notre voisinage sous le nom du pauvre monsieur qui ne vouloit pas faire de bien quand il étoit jeune, quoiqu'il n'eût pas encore trente ans. Vous l'eussiez, par intervalle, entendu parler d'un grand bon sens. Mais il étoit en général fou de la compagnie des enfans, qu'il avoit coutume d'appeler de petits hommes sans malice. Il étoit renommé, à ce que j'ai vu, pour leur chanter des ballades & leur dire des histoires, & sortoit rarement sans quelque chose pour eux, dans ses poches, un morceau de pain d'épice, ou un sifflet d'un demi sol.

Il venoit généralement passer quelques jours, une fois l'an, dans notre voisinage, & vivoit de l'hospitalité des voisins.

Il s'affit à souper au milieu de nous, & ma femme n'épargna pas son vin de groseille. Le conte vint à la ronde. Il nous chanta de vieilles chansons, & raconta aux enfans l'histoire du Daim de Beverland avec celle de Patient Griffel, les aventures de Peau de Chat, sans oublier le Labyrinthe de la Belle Rosamond. Notre coq qui chantoit toujours à onze heures, nous avertit alors, qu'il étoit tems de se reposer, mais survint une difficulté imprévue pour loger l'étranger, tous nos lits étant déjà pris & n'étant pas heure de l'envoyer à la prochaine auberge. Dans cet embarras, le petit Dick lui offrit sa part du lit, pourvu que son frere Moïse voulut bien le laisser coucher avec lui : " Et moi, s'écria Bill, je donnerai la mienne " à M. Burchell, si mes sœurs veulent me prendre " avec elles."—Fort bien, mes bons enfans, leur " dis-je, l'hospitalité est un des premiers devoirs du " Chrétien. L'animal se retire à son abri & l'oiseau " vole à son nid ; mais l'homme, en besoin, ne peut " trouver de secours que dans ses semblables. Le " plus grand étranger dans ce monde fut celui qui " vint pour le sauver. Jamais, il n'eut de maison, " comme s'il eût voulu voir l'hospitalité qui étoit " restée parmi nous. Débora, ma chère, dis-je à ma " femme, donne à ces deux enfans, chacun un " morceau de sucre, & que Dick ait le plus gros, " parce qu'il a parlé le premier."

Le matin de bonne heure, j'appellai toute ma famille pour aider à sauver du regain, & notre hôte nous offrant son secours, fut admis dans le nombre. Notre travail alla lestement : nous tournâmes l'herbe  
pour

pour l'éventer ; j'étois à la tête & les autres suivoient à leur rang. Je ne pus toutefois que je ne remarquasse l'attention de M. Burchell à aider à ma fille Sophie dans sa part de la tâche : quand il avoit fini la sienne, vous le voyiez aller à son secours & entrer en conversation secrète avec elle ; mais j'avois trop bonne opinion de l'esprit de Sophie, & étois trop bien convaincu de son ambition pour qu'un homme ruiné pût me donner aucune inquiétude. Quand nous eûmes fini pour le jour, M. Burchell fut invité, comme la veille, mais il refusa, devant aller coucher cette nuit là chez un voisin, à l'enfant duquel il portoit un sifflet.

Notre conversation à souper tomba sur notre dernier hôte infortuné, quand il fut parti. “ Quel exemple  
“ frappant, vins-je à dire, est ce pauvre homme,  
“ des misères qui accompagnent une jeunesse de  
“ frivolité & d'extravagance ! ce qui ne sert qu'à  
“ rendre sa folie passée plus inexcusable, c'est qu'il  
“ ne manque pas du tout, de sens. La pauvre  
“ créature délaissée ! Où sont maintenant les plai-  
“ sirs, les flatteurs qu'il inspiroit de ses regards &  
“ qui étoient à ses ordres ? Ils sont allés peut-être  
“ faire la cour au suppôt de bordel, enrichi par ses  
“ extravagances. Ils l'accabloient autrefois de leurs  
“ louanges, & maintenant ils applaudissent à l'infâme.  
“ Leurs ravissements de son esprit sont aujourd'hui  
“ changés en sarcasmes sur sa folie. Il est pauvre,  
“ & mérite peut-être de l'être ; car il n'a ni l'ambi-  
“ tion d'être indépendant, ni le moyen de se ren-  
“ dre utile.”

Poussé peut-être par quelques raisons secrètes, je mis trop d'aigreur dans cette observation ; ma fille Sophie m'en reprit avec douceur : “ quelle qu'ait  
“ pu être sa conduite passée, dit-elle, papa, sa situa-  
“ tion.



“ tion devoit l'exempter aujourd'hui de censure.  
“ Son indigence actuelle expie suffisamment ses an-  
“ ciennes folies, & j'ai entendu dire à mon papa  
“ lui-même, qu'on ne doit jamais frapper sans né-  
“ cessité, une victime qui est sous la verge de la  
“ Providence irritée.”—“ Vous avez raison, Sophie,  
“ dit mon fils Moïse, & une conduite aussi peu  
“ généreuse nous est bien représentée par un ancien,  
“ quand il la compare à celle d'un rustaut qui avoit  
“ entrepris d'écorcher Marsyas, dont un autre, nous  
“ dit la fable, avoit enlevé toute la peau. D'ailleurs,  
“ je ne fais pas si la situation de ce pauvre homme,  
“ est aussi triste, qu'il plait à mon pere de le dire.  
“ On ne doit pas juger de ce que sentent les autres,  
“ par ce qu'on pourroit sentir soi-même à leur place :  
“ quelque obscure que soit la demeure de la taupe à  
“ nos yeux, l'animal la trouve néanmoins lui-même,  
“ un appartement assez clair : & à dire vrai, l'esprit  
“ de cet homme paroît fait pour sa situation ; car  
“ jamais je n'entendis personne de plus enjoué qu'il  
“ ne l'étoit aujourd'hui en causant avec vous.”—  
Ceci fut dit sans la moindre intention ; cependant  
il lui fit monter un rouge sur lequel elle chercha à  
faire prendre le change, par un éclat de rire affecté,  
l'assurant qu'elle faisoit à peine attention à ce qu'il  
lui disoit ; mais qu'elle étoit bien persuadée qu'il  
pouvoit avoir été autrefois un homme très-comme il  
faut. La promptitude avec laquelle elle entreprit ain-  
si de se justifier, & sa rougeur étoient des symptômes  
que je n'approuvois pas intérieurement : mais je ré-  
primai mes soupçons.

Comme nous attendions notre propriétaire le len-  
demain, ma femme alla faire le pâté de vénaïson.  
Moïse s'assit à lire, pendant que j'instruisois les petits.  
Mes filles ne paroïssent pas moins occupées que les  
autres

autres, & je les vis long-tems faire cuire quelque chose sur le feu. J'imaginai d'abord qu'elles aidoient à leur mère; mais le petit Dick me dit tout bas, qu'elles préparoient une eau pour la figure. J'avois une aversion naturelle pour toute eau de cette espèce; car je savois qu'au lieu d'embellir le teint, elle le gâtoit. J'approchai en conséquence insensiblement ma chaise du feu, & saisissant le fourgon, comme s'il eût en besoin de raccommoder, je renversai, comme par accident, toute la composition, & il étoit trop tard pour en commencer une autre.

---

## CHAPITRE VII.

*Portrait d'un esprit de ville. L'homme le plus borné peut apprendre à être amusant un soir ou deux.*

On peut aisément supposer la dépense de provisions qui fut faite pour figurer, le matin du jour où nous devions traiter notre propriétaire. On peut aussi imaginer que ma femme & mes filles firent étalage dans l'occasion, de leur plus brillant plumage. M. Thornhill vint avec deux de ses amis, son chapelain & son dresseur† de coqs. Les domestiques qui n'étoient pas en petit nombre, il les envoya honnêtement au prochain cabaret à biere; mais ma femme, dans la joie de son cœur, voulut absolument les régaler tous; pour quoi, soit dit en passant, souffrit après notre famille, durant trois semaines. Comme Mr. Burchell nous avoit donné à entendre le jour de devant, qu'il faisoit des propositions de mariage à Mlle. Wilmot, ci-de-

vant

---

† Personne qui nourrit & dresse les coqs au combat.

vant la maîtresse de mon fils George, il n'en fut pas à beaucoup près, si cordialement accueilli ; mais un hasard ne laissa pas que de soulager notre embarras ; car quelqu'un de la compagnie étant avisé de la nommer, M. Thornhill protesta, en jurant, qu'il n'avoit jamais rien vu de plus absurde que d'appeller beauté, une pareille laidron. “ Car je veux, continua-t-il, “ être affreux, si je n'aime pas autant choisir ma “ maîtresse, à la lueur d'une lampe, sous l'horloge de “ St. Dunstan.” A ces mots il fit un éclat de rire, & nous en fîmes autant. Les bons mots des riches ne manquent jamais de réussir. Olivie de son côté ne put pas s'empêcher de dire, tout bas, assez haut pour être entendue, qu'il avoit un fond de gaieté inépuisable.

Je commençai, après dîner, suivant ma coutume, par porter la santé de l'église. Le chapelain m'en remercia, en disant, que l'église étoit l'unique maîtresse de ses affections. “ Allons, Frank, parlez de “ bonne foi, dit l'écuyer, avec son air en dessous “ ordinaire, supposez d'un côté l'église, votre maîtresse actuelle, en manches de linon \*, & de l'autre “ Mile. Sophie sans linon autour d'elle ; pour laquelle seriez-vous ? Pour toutes deux, sûrement, “ répondit le chapelain : bien, Frank, repartit l'écuyer, car je veux que ce verre de vin m'étouffe, “ si une jolie fille ne vaut pas les pieux larcins de “ tous les prêtres du monde ; car que sont les dixmes “ & les dévotes inventions, que duperie, pure imposture ? Et cela, je puis le prouver ” — “ Je “ voudrois que vous le fîssiez, dit Moïse, & je pense, “ continuat-

---

\* Habit épiscopal de cérémonie.



“ continuat-il, que je serois en état de vous ré-  
“ pondre.” “ Fort bien, monsieur,” repliqua  
l’écuyer qui le devina sur le champ ; & faisant un  
signe de l’œil à la compagnie pour nous préparer au  
divertissement, “ si vous êtes lui dit-il, pour dis-  
“ cuter froidement le sujet, je suis prêt à accepter  
“ le défi : & d’abord est-ce *analogiquement* ou *dialogi-*  
“ *quement* que vous voulez procéder ? ” “ Je suis  
“ pour le traiter, raisonnablement, répondit Moïse,”  
tout fier d’avoir permission de disputer. “ Toujours  
“ bien, continua l’écuyer ; & pour commencer par  
“ le commencement, je me flatte que vous ne nierez  
“ pas que tout ce qui est, est. Si vous ne m’ac-  
“ cordez pas cela, il m’est impossible d’aller plus  
“ loin.”—“ Mais, répondit Moïse, je crois pouvoir  
“ accorder cela ; & faites-en votre profit.”—“ Je me  
“ flatte encore, reprit l’autre, que vous accorderez  
“ que la partie est plus petite que le tout ! ”—“ J’ac-  
“ corde cela aussi, répondit Moïse, ce n’est que  
“ juste & raisonnable.”—“ J’espère, continua  
“ l’écuyer, que vous ne nierez pas que les deux  
“ angles d’un triangle soient égaux à deux angles  
“ droits : ”—“ Rien ne peut être plus clair,” répartit  
l’autre, & il regarda autour de lui avec son même air  
d’importance : “ fort bien, dit l’écuyer, parlant  
“ très-vite : les prémisses ainsi établies, j’observerai  
“ maintenant que l’enchaînement des substances in-  
“ dépendantes, procédant en raison double & réci-  
“ proque, produit naturellement un dialogisme  
“ problématique, ce qui prouve jusqu’à certain  
“ point que l’essence de la spiritualité peut être rap-  
“ porté à la seconde prédicable.”—“ Doucement,  
“ doucement, s’écria Moïse, je nie cela. Croyez-  
“ vous que je puisse passer ainsi bonnement, des  
“ maximes

“maximes hétérodoxes comme celles-ci?”—  
“Quoi! ne les pas passer! répartit l’écuyer, comme  
“en colere: répondez-moi à une question simple.  
“Pensez-vous qu’Aristote ait raison, quand il dit  
“que les relatifs ont des relations?”—“Sans doute,”  
répondit l’autre; “dans ce cas donc, dit l’écuyer,  
“répondez-moi directement à ce que je propose, si  
“vous jugez *l’analytique investigation* de la première  
“partie de mon enthimême, défectueuse *secundum*  
“*quoad* ou *quoad minus*, & donnez-moi vos raisons,  
“donnez-moi vos raisons, dis je, directement.”—  
“Je proteste, répondit Moïse, que je ne com-  
“prends pas bien la force de votre raisonnement;  
“mais s’il étoit réduit à une simple proposition,  
“j’imagine qu’on pourroit alors y répondre.”—  
“Oh, monsieur! reprit l’écuyer, je suis votre très-  
“humble serviteur; il me faudroit, à ce que je vois,  
“vous fournir & raisons & jugement.” “Non,  
“monsieur, je déclare ici que vous êtes trop fort pour  
“moi.” Cela ne manqua pas de faire rire aux dépens  
du pauvre Moïse, qui fit seul triste figure dans un  
groupe de visages gais, & ne dit pas après, un seul  
mot, tout le tems que dura la fête.

Mais quoique tout cela ne m’amusât pas, il produisit un effet bien différent sur Olivie, qui le prit pour de l’esprit, encore que ce ne fût qu’un pur acte de mémoire. Elle le regarda en conséquence comme un monsieur accompli; & tel qui considérera pour combien entrent dans cette idée, une figure avantageuse, de beaux habits & de la fortune, le lui pardonnera aisément. M. Thornhill, tout ignorant qu’il étoit au fond, parloit avec facilité, & avoit le talent de s’étendre couramment sur les sujets les plus ordinaires de la conversation. Il n’est pas étonnant  
que

que de pareils avantages lui gagnassent le cœur d'une fille à qui l'éducation avoit appris à estimer l'apparence en elle-même, & par conséquent à lui donner du prix dans les autres.

Le mérite de notre jeune propriétaire fut de nouveau, quand il fut parti, le sujet de notre conversation : comme il adressoit ses regards & ce qu'il disoit à Olivie, il n'y avoit plus à douter qu'elle ne fût l'objet qui l'avoit engagé à nous visiter ; elle ne parut pas même s'offenser beaucoup des innocentes plaisanteries de son frere & de sa sœur, à ce sujet. Debora sembloit partager elle-même la gloire du jour, & triomphoit de la victoire de sa fille, comme si elle lui eût été personnelle. “ Et, maintenant, mon cher, ” me dit-elle, je conviendrai de bonne foi, que c'est moi qui ai fait la leçon à mes filles, pour encourager les avances de notre propriétaire ; j'eus toujours un grain d'ambition, & vous voyez à présent que je n'avois pas tort ; car qui sait comment cela peut finir ? — “ Eh mais ! dans le vrai, qui le fait, ” répondis-je avec un soupir ; pour moi, ce n'est pas ce qui me plaît beaucoup, & j'aurois mieux aimé quelqu'un de pauvre & d'honnête que ce beau Monsieur, avec sa fortune & son infidélité ; car comptez-y bien ; s'il est ce que je le soupçonne, jamais esprit fort n'aura de mes enfans.”

“ Certainement, mon pere, dit Moïse, vous êtes ici trop sévère ; car jamais le ciel ne le jugera sur ce qu'il pense, mais sur ce qu'il fait. Tout le monde a mille mauvaises pensées qui viennent sans qu'on puisse l'empêcher. Les pensées libres de ce monsieur sur la religion, peuvent n'être pas volontaires, de sorte que, posez qu'il se trompe, ce pendant, comme il est purement passif dans son

E “ consentement,



“ consentement, il n'est pas plus à blâmer pour ses  
“ erreurs que le gouverneur d'une ville sans  
“ murs, pour le couvert qu'il est obligé de donner à  
“ l'ennemi qui s'en empare.”

“ Tu as raison, mon fils, lui répondis-je ; mais si le  
“ gouverneur y invite l'ennemi, il est sans contredit  
“ en faute ; & tel est toujours le cas de ceux qui  
“ embrassent l'erreur : le crime n'est pas de donner  
“ son consentement aux preuves qu'on voit, mais  
“ d'être aveugles sur beaucoup de celles qui s'offrent ;  
“ de façon que, quoique nos opinions erronées  
“ soient involontaires, quand elles sont formées ;  
“ cependant, comme nous avons été volontairement  
“ corrompus, ou très-négligens en les formant, nous  
“ méritons d'être punis pour notre faute, ou méprisés  
“ pour notre imprudence.”

Ma femme continua alors la conversation, sans continuer l'argument. Elle observa que plusieurs hommes de notre connoissance très-prudens, étoient esprits forts, & faisoient de fort bons maris ; & elle connoissoit des filles sensées qui avoient assez d'adresse pour convertir leurs époux. “ Eh qui fait, mon  
“ cher, continua-t-elle, de quoi notre Olivie peut  
“ être capable ? La fille a beaucoup à dire sur tous  
“ les sujets, & autant que je m'y connois, entend au  
“ mieux la controverse.” — “ Comment, ma chère,  
“ m'écriai je, quelle controverse peut-elle avoir lue ?  
“ Je ne me rappelle pas lui avoir jamais mis de pareils  
“ livres aux mains : vous portez sûrement son  
“ mérite trop haut.” — “ Non vrai, papa, répondit  
“ Olivie, j'ai beaucoup lu de controverses ; j'ai lu  
“ les disputes entre Thwackum & Square, la con-  
“ troverse entre Robinson Crusoe & Friday le  
“ Sauvage, & je m'occupe à présent à lire la con-  
“ troverse dans la Courtoisie Religieuse.” — Fort bien,  
“ répartis-

“répartis je, voilà une bonne fille, je vois que tu  
 “es, on ne peut pas plus propre à faire des conver-  
 “sions; partant, va aider à ta mère à faire la tarte  
 “aux groseilles.

### CHAPITRE VIII.

*Amour, qui promet peu de bonheur, peut cependant finir par  
 en produire beaucoup.*

Nous fumes, le lendemain matin, visités de nouveau, par M. Burchell; quoique je commençasse, pour certaines raisons, à n'être pas flatté de la réitération de ses visites; mais je ne pouvois pas lui refuser ma compagnie, non plus que le coin de mon feu. Il est vrai que son travail payoit plus que sa dépense, car il ne s'épargnoit pas avec nous, & soit à la prairie, ou au tas du foin, il étoit à la tête; d'ailleurs il avoit toujours quelque chose d'amusant à dire, qui nous adouciſſoit la peine, & étoit à la fois si peu commun & néanmoins si sensé, que je l'aimois, en riois, & en avois pitié: mon unique dégoût venoit de l'attachement qu'il montrait pour ma fille. Il se donnoit les airs, par manière de plaisanterie, de l'appeller sa petite maîtresse, & quand il apportoit un assortiment de rubans à chacune des filles, le sien étoit le plus beau; je ne sais comment, mais il paroissoit devenir de jour en jour plus aimable, son esprit sembloit gagner, & sa simplicité prendre les tons supérieurs de la sagesse.

Notre famille dînoit dans la prairie, & nous nous asseyions, ou plutôt nous nous couchions sur le côté, autour d'un frugal repas, notre nape étendue sur le

foin, M. Burchell faisant durant ce tems-là, la joye de la fête ; pour fourcroît de plaisir, deux merles se répondoient des hayes opposées : le rouge-gorge venoit familièrement prendre de nos mains, les miettes, avec son bec, & tout ce qu'on entendoit, ne sembloit être que l'écho de la tranquillité. “ Je ne me vois  
 “ jamais assise ainsi, dit Sophie, que je ne pense aux  
 “ deux amans si bien dépeints par M. Gay, qui fu-  
 “ rent subitement frappés de mort dans les bras l'un  
 “ de l'autre. Il y a quelque chose de si touchant dans  
 “ la peinture, que je l'ai lue cent fois, avec un  
 “ nouveau plaisir.” — “ A mon jugement, dit mon  
 “ fils, les plus belles touches de cette peinture sont  
 “ beaucoup au-dessous de celle de l'Acis & de la Gala-  
 “ thée d'Ovide. Le poëte Romain entend mieux  
 “ l'usage des contrastes, & de cette figure bien ména-  
 “ gée, dépend toute la force du pathétique. — “ C'est  
 une chose digne de remarque, dit M. Burchell, que  
 les deux poëtes dont vous parlez, ont également con-  
 tribué à introduire un faux goût chacun dans leur  
 pays, par les épithètes dont ils chargent tous leurs  
 vers. Leurs défauts sont ce que les petits génies trou-  
 vent en eux le plus aisé à imiter, & la poésie Angloise,  
 comme celle des derniers tems de l'empire Romain,  
 n'est plus à présent qu'un assemblage d'images redon-  
 dantes, sans dessein ni liaison, une chaîne d'épithètes  
 qui ajoutent au son, sans ajouter au sens ; mais pen-  
 dant que je ménage si peu les autres, vous penserez  
 peut-être, mademoiselle, qu'il seroit de la justice de  
 leur donner lieu de se revancher, & dans le vrai, je  
 n'ai fait cette remarque que pour avoir occasion de  
 communiquer à la compagnie, une ballade qui, quels  
 qu'en soient d'ailleurs les défauts, est au moins, ce  
 semble, exempte de celui dont j'ai parlé.

BALLADE.



## BALLADE.

---

**DAIGNE**, de ce vallon hermite gracieux,

Dans cette route solitaire,

Daigne me diriger où j'aperçois les feux

D'une demeure hospitalière.

Dans ce vaste désert, sans bornes ni mesure,

Qui paroît, quand j'avance, aller toujours croissant,

Abandonné, perdu, d'un pas foible & pesant

Je marche à l'avanture.

Garde-toi bien, mon fils, lui répondit l'hermite,

D'avancer, où tu vois ce faux jour dangereux,

Un phantôme trompeur qui voltige en ces lieux

A ta perte t'invite.

Ma porte ici, toujours l'ouvre aux nécessités

De l'enfant sans asile ;

A partager le peu qu'offrent mes facultés,

Il me trouve facile.

Accepte donc, mon fils, l'offre que je t'en fais ;

Viens partager ce soir, dans mon humble chaumière,

Un modique repas, une couche grossière,

Et, béni de ma main, te reposer en paix.

Aux troupeaux du vallon, qu'on voit errer sans loi,

Je n'ôte point la vie ;

L'exemple du pouvoir qui prend pitié de moi

M'en interdit l'envie ;

Mais, où le mont se couvre de verdure,

D'innocents mets ne manquent pas ;

Des légumes, des fruits, l'eau d'une source pure

Composent mes repas,

Suis

Suis moi donc, mon ami, laisse là tous tes soins,  
Terrestre inquiétude à la raison contraire :  
Ici sont nos besoins aisés à satisfaire ;  
Encor voit-on bientôt la fin de ces besoins.

Ainsi que la rosée, avec douceur descend,

Le doux accent de sa voix s'insinue :

Le modeste étranger humblement le salue,

A le suivre consent.

Sa demeure isolée est retirée au loin,

Dans une solitude obscure ;

Du voyageur perdu, des voisins en besoin,

Ressource toujours sûre.

Vous ne trouverez point

Sous l'humble chaume qui la couvre,

De ces provisions qui demandent le soin.

D'un maître vigilant :

La porte est un guichet qu'un simple loquet ouvre

A ce couple innocent.

Quand, après ses travaux, la foule se sépare,

Pour prendre du repos ;

Au pèlerin pensif, notre hermite prépare

Son petit feu, le distrait de propos :

Ensuite il lui présente

Ses légumes, sourit & l'invite à jouir :

Dans la légende expert, en sa course trop lente

Il force l'heure à fuir.

De concert le chaton, de gaîté semillant,

Essaye auprès ses tours ; avec ardeurs nouvelles

Criquet chante au foyer : du fagot pétillant

Volent les étincelles.

Mais, pour de l'étranger adoucir le malheur

Il n'étoit point de charmes :

Rien n'allège le poids qui pèse sur son cœur ;

On voit couler ses larmes.

De son chagrin qui croît, notre hôte mite étonné,  
En a le cœur à la gêne :  
Quel est donc, dit-il, jeune homme infortuné,  
Le sujet de ta peine ?

Errerois-tu, sorti contre ta volonté  
De retraites meilleures ?  
Aimois-tu quelqu'ingrat ? un amour rejeté  
Feroit-il que tu pleures ?

Le plaisir qu'à nos cœurs peuvent causer les biens,  
Est vain et peu durable :  
Et qui pourroit priser de méprisables riens,  
Plus qu'eux est méprisable.

Qu'est l'amitié, sinon  
Une chimère vaine,  
Un charme éblouissant, propre à nous endormir,  
Une ombre qui s'attache à la richesse, au nom,  
Mais lasse dans sa peine  
L'infortuné gémir ?

Et bien plus vain encore de l'amour est le son,  
Le jouet de nos belles ;  
Inconnu sur la terre, où le trouvera-t-on  
Qu'au nid des tourterelles ?

Fi, jeune homme, dit-il, fi, bannis la tristesse ;  
Pour les belles, crois-moi, ne prends pas de chagrin  
Mais pendant qu'il parloit, une rougeur traitresse  
Montre un cœur délaissé qu'il veut cacher en vain.

Avec surprise il voit briller grâces nouvelles,  
Soudain frappant les yeux, disparaissant soudain,  
Semblables aux couleurs qu'on voit un beau matin  
Parer le firmament, passagères comme elles.

Sein qu'on voit s'élever, un pudique regard,  
Tour-à-tour sement les alarmes.  
Le gentil étranger le cacheroit trop tard,  
Fille dans tous ses charmes.

Ah!



Ah ! pardonne, dit-elle, à ma témérité,  
Excuse, à l'abandon, une pauvre étrangère  
Qui de ses pieds impurs fouille cette chaumière,  
Ton azile et celui de la Divinité.

De grâce, prends pitié de celle que l'amour  
A séduite, égarée,  
Qui cherche du repos, au désespoir livrée,  
Qui la poursuit toujours.

Le Tyne t'est connu ; non loin de son rivage  
Mon pere demeroit, en richesses puissant ;  
Ses grands biens devoient être, un jour, mon héritage,  
J'étois son seul enfant.

Pour m'obtenir, amans sans nombre  
Vinrent, prifant en moi des dons qu'ils me prêtoient ;  
Ils sentoient de l'amour, ou cachoient sous son ombre,  
L'amour qu'ils affectoient.

La troupe mercénaire  
D'offres le disputoit à toute heure du jour :  
Entr'eux le jeune Edwin venoit constamment faire  
Les plus humbles saluts ; mais sans parler d'amour.

Son simple habit à tous le cède,  
Il n'a ni richesses ni crédit ;  
Mérite est tout ce qu'il possède :  
Pour moi ce seul trésor suffit.

La fleur qu'entr'ouvre le soleil,  
La plus pure rosée

N'offrent rien de pareil  
A cette pureté qu'on voit en sa pensée.

Des charmes dans la fleur, comme dans la rosée,  
Brillent, mais un instant : l'inconstance est leur loi :  
Leurs charmes sont les siens : O cruelle pensée !

Leur constance est à moi.

Encor n'étoit-il pas d'artifice trompeur  
Que je ne misse en jeu, fille importune & vaine !  
Même alors qu'il étoit le maître de mon cœur,  
Je riois de sa peine !

A la fin accablé d'un injuste dédain,

A l'orgueil il me laisse,

Et va chercher au loin

Où mourir, en secret, du chagrin qui l'opprime.

Mais la faute est à moi, le chagrin est le mien :

A moi donc de payer, de payer de ma vie :

Dégoutir son désert, est tout ce que j'envie ;

Là s'étendra mon corps, où s'étendit le sien.

Sans espoir, délaissée, au loin, hors de la vue,

Je me couche & mourrai ;

Pour moi, le fit Edwin ; à l'imiter tenue

Pour lui je le ferai.

Ciel, ne le permets pas, l'hermite alors s'écrie,

Et Penabrassé soudain :

La belle pour gronder se retourne en furie ;

L'offenseur est Edwin !

Regarde, Angelina, regarde, ma charmante,

Ma toujours chère, voi

Ton Edwin, si long-tems perdu par son amante,

Retrouvé pour l'amour, & retrouvé pour toi.

Ainsi, contre mon sein, laisse moi te serrer :

Au plaisir, peine, cède !

Unis, pour ne jamais, jamais nous séparer !

Ah mon ame, mon cœur....tout ce que je possède !

Non : de ce jour jamais, rien ne sera capable

De rompre nos liens ;

Si yrai notre bonheur ! si belles nos amours !

Le soupir, constance immuable,

Qui déchirant ton cœur, terminera tes jours,

Brise celui d'Edwin, & finira les siens.

Durant

Durant la lecture de cette ballade, Sophie paroissoit mêler à son approbation, un air de tendresse; mais notre tranquillité fut bientôt troublée par le bruit d'un coup de fusil qui partit tout près de nous; & immédiatement après, nous vîmes un homme percer la haye, pour ramasser le gibier qu'il avoit tué. Le chasseur étoit le chapelain de l'écuyer qui avoit tué un des merles qui nous amusoient si agréablement. Tant de bruit, & si près, fit trembler nos filles; & je fus étonnée de voir Sophie se jeter de frayeur pour refuge, dans les bras de M. Burchell. Le monsieur vint à nous, & demanda pardon de nous avoir dérangés, assurant qu'il ignoroit que nous fussions si près d'elles; donc auprès de ma jeune fille & lui offrit, en chasseur, ce qu'il avoit tué ce matin-là. Elle alloit refuser; mais un coup d'œil secret de la part de la mère, lui fit bientôt corriger la méprise; & elle accepta son présent tout en se faisant prier. Ma femme montra sa vanité, à son ordinaire, en disant tout bas que Sophie avoit fait la conquête du chapelain, comme sa sœur, celle de l'écuyer: je soupçonnois néanmoins avec plus de vraisemblance qu'un objet différent avoit ses affections. Le message du chapelain étoit de nous dire que M. Thornhill avoit pourvu à la musique & aux rafraichissements, & se proposoit de donner ce soir-là, au clair de la lune, un bal à nos jeunes demoiselles, sur le gazon devant notre porte. "Et je ne puis pas nier, continua-t-il, que j'aye intérêt à être le premier à délivrer ce message, espérant pour récompense, y être honoré de la main de Mlle Sophie." A cette déclaration, ma fille répondit qu'elle n'auroit pas d'objection, si elle le pouvoit faire décemment; "Mais, vous voyez ici, continua-t-elle, un monsieur (regardant M. Burchell) qui a été



« été mon second dans la tâche du jour, & il convi-  
 « ent qu'il ait part à ses amusements. » M. Burchell  
 répondit à son honnêteté par un compliment ; mais  
 la céda au chapelain, en disant qu'il devoit aller ce  
 soir-là, à cinq miles, à un souper de moisson où il  
 étoit invité. Son refus me parut un peu extraordi-  
 naire, & je ne pouvois pas non plus concevoir com-  
 ment une fille aussi sensée que ma Sophie pouvoit  
 préférer un homme ruiné à quelqu'un qui avoit de  
 bien autres espérances ; mais comme il est surtout  
 donné aux hommes de distinguer le mérite dans les  
 femmes : ainsi les femmes forment-elles souvent de  
 nous les jugemens les plus vrais : les deux sexes sem-  
 blent placés comme pour s'observer l'un l'autre, &  
 sont doués à cette fin, des différens talents qui les y  
 rendent propres.

---

## CHAPITRE IX.

*Introduction de deux grandes dames. Parure supérieure  
 semble toujours conférer supérieure éducation.*

M. Burchell avoit à peine pris congé, & Sophie  
 consenti à danser avec le chapelain, que mes petits  
 vinrent, en courant, nous annoncer que l'écuyer  
 étoit arrivé avec grande compagnie. Nous trouvâmes,  
 à notre retour, notre propriétaire avec deux de ses of-  
 ficiers, & deux jeunes dames richement mises qu'il  
 nous présenta comme femmes de très-grande qualité  
 & du premier ton, venant de Londres. Il se trouva  
 que nous n'avions pas assez de chaises pour toute la  
 compagnie ; mais M. Thornhill proposa, sur le  
 champ

champ, que les messieurs s'assissent chacun sur les genoux d'une dame. Cela, je n'y opposai formellement, nonobstant un coup d'œil d'improbation de la part de ma femme. Moïse fut donc envoyé, en diligence, emprunter une couple de chaises ; & comme il nous manquoit des dames pour former des contre-danses, les deux messieurs allèrent avec lui, en chercher chacun, une. Chaises & dames furent bientôt trouvées : les messieurs revinrent avec les filles de notre voisin Flamborough, vermeilles comme roses, pimpantes, en fontanges rouges ; mais il y avoit un malheur auquel on n'avoit pas pensé ; quoique les filles de notre voisin passassent pour les premières danseuses de la paroisse, & entendissent au mieux la gigue & les danses en rond, elles n'avoient cependant pas la moindre idée d'une contre-danse. Cela nous déconcerta d'abord ; toutefois les ayant fait figurer & se démener un peu, elles allèrent, à la fin, leur chemin gaiement. Notre musique étoit composée de deux violons, d'un fifre & d'un tambourin. Il faisoit un beau clair de lune. M. Thornhill & ma fille aînée ouvrirent le bal, au grand contentement des spectateurs ; car les voisins apprenant ce qui se passoit, vinrent en foule autour de nous. Ma fille se remuoit avec tant de grâce & de vivacité que ma femme ne pût s'empêcher de découvrir la vanité de son cœur, en m'assurant que, si la petite friponne s'en acquittoit si bien, il n'y avoit pas un pas qu'elle ne lui eut volé. Les dames de la ville se donnoient beaucoup de peine pour attraper son aisance ; mais sans succès. Elles couloient, s'allongeoient, languissoient, fretilloient ; mais le tout en vain. Les spectateurs, en admiration, avouoient bien que c'étoit beau ; mais le

voisin

voisin Flamborough remarqua que les pieds de Mlle. Livie paroissoient suivre la musique, comme son écho.

Après une heure de danse, les deux dames qui craignoient de s'enrhumer, proposèrent de rompre le bal. Une d'elles, suivant moi, rendit bien grossièrement sa pensée, à cette occasion, quand elle dit que par la *living jingo*, elle suoit à grosses gouttes. Nous trouvâmes en rentrant au logis, un souper froid des plus élégants que M. Thornhill avoit fait apporter avec lui. La conversation à ce moment, devint plus réservée qu'auparavant : les deux dames éclipsèrent tout à fait mes filles ; car elles ne vous parloient d'autres choses que de grandeur & de grand monde, avec d'autres sujets de mode, comme tableaux, goût, Shakespear, & verres harmonieux. Il est vrai qu'elles nous mortifièrent sensiblement une fois ou deux, en lâchant un juron ; mais, personnellement, je pris cela pour un signe des plus certains de leur distinction ; (quoique j'aye appris depuis que jurer n'est point du tout de mode), leur brillant accoutrement toutefois jettoit un voile sur ce qu'il y avoit de grossier dans leur conversation. Mes filles paroissoient regarder avec envie leurs talents supérieurs, & ce qui sembloit mal, étoit considéré comme le comble de la belle éducation ; mais la condescendance des dames l'emportoit encore sur leurs autres perfections. Une d'elles observa que, si Mlle. Olivie avoit vu le monde un peu plus, cela lui feroit beaucoup de bien ; à quoi l'autre ajoûta, qu'un seul hiver à Londres feroit toute autre chose de sa petite Sophie. L'un & l'autre eurent pleinement l'approbation de ma femme qui dit qu'il n'y avoit rien qu'elle désirât plus ardemment que de donner le poli d'un hiver seulement,



à ses filles. A cela je ne pus m'empêcher de répliquer que leur éducation étoit déjà au-dessus de leur fortune, & que plus de raffinement ne serviroit qu'à rendre leur pauvreté ridicule, & à leur donner du goût pour des plaisirs dont elles n'avoient pas droit de jouir. " Eh  
" quels plaisirs, s'écria M. Thornhill ! ne méritent-  
" elles pas de goûter, elles qui ont, en leur pouvoir,  
" tant à donner ? quant à moi, continua-t-il, ma fortune est assez jolie ; l'amour, la liberté & le plaisir  
" sont ma devise ; mais je veux qu'un diable m'em-  
" porte, si la moitié de ma fortune ne seroit pas à ma  
" charmante Olivie, dans le cas où elle pourroit en  
" être flattée ; & toute la faveur que je lui demande-  
" rois en retour, seroit de me prendre par dessus le  
" marché." /

Je n'étois pas assez étranger au monde, pour ignorer que c'étoit là le jargon à la mode, pour couvrir l'insolence de la plus basse des propositions : mais je fis un effort pour étouffer mon ressentiment. " Monsieur, lui dis-je, la famille que vous daignez honorer maintenant de votre compagnie, a été élevée  
" avec des principes d'honneur aussi délicats, que  
" vous ; toute entreprise pour y porter atteinte, pourroit avoir de très-dangereuses suites. L'honneur,  
" monsieur, est tout ce que nous possédons à présent, & ce dernier trésor, nous devons être surtout  
" soigneux de le conserver." Je fus bientôt fâché de la chaleur avec laquelle j'avois dit cela, quand le jeune monsieur, me saisissant la main, jura que, tout en blâmant mes soupçons, il louoit ma fierté. " Quant  
" à la touche, continua-t-il, que vous venez de donner, je proteste que rien, au fond, n'étoit plus loin  
" de ma pensée. Non : par tout ce qu'il y a de tant, la vertu qu'il faudra assiéger en forme, ne fut  
" jamais

“ jamais de mon goût ; car toutes mes amours s'em-  
“ portent d'un coup de main.”

Les deux dames qui affectoient d'ignorer ce qui avoit été dit avant, parurent hautement offensées de ce dernier trait de liberté, & commencèrent à dialoguer sur la vertu avec grande retenue & très-sérieusement. Nous nous mimas bientôt de la partie, ma femme, le chapelain & moi ; & l'écuyer lui-même fut, à la fin, réduit à avouer qu'il se repentoit de ses anciens excès. Nous parlâmes des plaisirs de la tempérance & du soleil qui luit dans une âme qui n'est point souillée par le crime. J'étois si content que mes petits furent tenus debout, passé l'heure ordinaire, pour être édifiés d'une aussi bonne conversation. M. Thornhill même me devança, & demanda si je n'approuverois pas qu'on fit la prière. J'embrassai la proposition avec joye, & de cette manière la soirée se passa très-agréablement, jusqu'à ce qu'enfin la compagnie commença à penser à se retirer. Les dames paroissoient avoir beaucoup de peine à se séparer de mes filles pour qui elles avoient conçu une affection particulière, & demanderent conjointement à avoir le plaisir d'en être accompagnées au logis. L'écuyer seconda la proposition, & ma femme ajouta ses instances. Les filles sembloient me dire aussi des yeux qu'elles désiroient aller ; dans cet embarras, je fis deux ou trois excuses que mes filles eurent bientôt mises de côté, de sorte qu'à la fin je fus obligé de donner un refus formel, ce qui fut cause que nous n'eumes tout le jour suivant que des mines réchignées & des réponses laconiques.

## CHAPITRE X.

*La famille s'efforce de figurer avec ses supérieurs. La misère du pauvre qui veut paroître au-dessus de son état.*

Je commençai alors à m'apercevoir que tous mes longs & pénibles sermons sur la tempérance, la simplicité & le contentement, étoient absolument méprisés. Les honneurs que venoient de nous faire gens au-dessus de nous, réveillèrent cet orgueil que j'avois endormi, mais non pas déplacé. Nos croisées étoient encore comme autrefois, couvertes d'eaux pour le col & le visage. Dehors, on craignoit le soleil comme l'ennemi de la peau, & dans la maison, le feu gâtoit le teint. Ma femme observa que se lever trop matin, feroit mal aux yeux à ses filles ; que travailler après dîner leur rendroit le nez rouge ; & elle me convainquit que jamais les mains ne paroissent si blanches que quand elles ne faisoient rien : en conséquence, au lieu de finir les chemises de George, on ne les voyoit occupées qu'à mettre leurs vieilles gazes à la mode, ou à faire des fleurs sur du Marli. Les pauvres Dlls. Flamborough, leurs anciennes & joyeuses compagnes, étoient mises de côté, comme chétives connoissances, & on ne parloit d'autres choses que de grandeurs, & de la compagnie des grands, que de tableaux, de goût, de Shakespear & de verres harmonieux.

Mais on auroit pu souffrir tout cela, si une Bohémienne, diseuse de bonne aventure, n'étoit pas venue nous tourner tout à fait la tête. La bazanée sybille ne parut pas plutôt, que mes filles vinrent en courant me demander chacune, un scheling \* pour  
lui

---

\* 24 sous de France.



lui croiser la main avec de l'argent : à dire vrai, j'étois ennuyé d'être toujours sage, & aimant à les voir contentes, je ne pus m'empêcher de leur accorder leur demande. Je leur donnai à chacune, un scheling ; quoique pour l'honneur de la famille, il doive être observé qu'elles n'étoient jamais elles-mêmes sans argent, ma femme voulant généreusement qu'elles eussent toujours chacune, une guinée à garder dans leur poche, mais avec injonction expresse de ne la jamais changer. Après qu'elles eurent été enfermées quelque tems dans un cabinet avec la diseuse de bonne aventure, je vis au retour, à leurs yeux, qu'on leur avoit promis quelque chose de grand. “ Eh bien, mes filles, votre succès ? Dis-moi, Livie, la diseuse de bonne aventure t'en a-t-elle donné pour ton argent ? ” — “ Je vous assure, papa, dit la fille, que je crois qu'elle a commerce *avec qui ne faut pas* ; car elle m'a déclaré positivement que je dois être mariée à un écuyer avant douze mois. ” “ Bien, maintenant, Sophie, mon enfant, dis-je, & toi, quelle sorte de mari dois-tu avoir ? ” “ Mon pere, répondit-elle, je dois épouser un Lord peu après que ma sœur sera mariée à l'écuyer. ” “ Comment, m'écriai-je, est-ce là tout ce que vous avez pour vos deux schelings ? seulement un lord & un écuyer pour deux schelins ! innocentes que vous êtes ! j'aurois pu moi, pour la moitié de l'argent, vous promettre un prince & un nabab. ”

Leur curiosité, toutefois, fut suivie d'effets très-sérieux. Nous commençames de ce moment, à nous croire destinés à de grandes choses par les astres, & nous jouissions déjà par anticipation de notre grandeur future.

On

On en a fait mille fois l'observation, & je dois l'observer une fois de plus, que les heures qu'on passe avec une heureuse perspective en vue, flattent plus que celles que couronne la jouissance : dans le premier cas, nous mettons le poisson à la sauce où nous l'aimons ; dans le second, la nature l'assaisonne pour nous. Il est impossible de dire de combien d'agréables rêveries nous primes plaisir à nous repaître. Nous voyions nos fortunes s'élever encore une fois, & comme toute la paroisse assuroit que l'écuyer étoit amoureux de ma fille, elle l'étoit actuellement de lui, car on la rendoit telle par ce qu'on lui disoit. Durant cet agréable intervalle, ma femme faisoit les plus heureux rêves du monde, qu'elle avoit soin de nous dire tous les matins, d'un grand sérieux & très-exactement. Une nuit, c'étoit une bierre & des os en croix, signe d'un mariage prochain : une autre fois, elle avoit rêvé que les poches de sa fille étoient pleines de fardings, \* signe certain qu'elles regorgeroient bientôt d'or. Les filles elles-mêmes avoient leurs présages : elles s'étoient senties baiser à la bouche par quelqu'un d'étranger : elles voyoient des bagues à la chandelle ; des bourses jaillissoient du feu, & elles avoient aperçu de véritables lacs d'amour, au fond de toutes les tasses à thé.

Nous reçûmes vers la fin de la semaine, une carte des dames de Londres, portant avec leurs complimens, qu'elles se flattoient de voir toute notre famille à l'église le Dimanche suivant. Toute la matinée du Samedi, je fus en conséquence à portée de voir ma femme & mes filles en étroite conférence ensemble, & me jettant de tems en tems des coups d'œil

qui

---

\* Liard de France.

qui dévoiloient une trame secrète. A parler vrai, j'avois de violens soupçons qu'il se préparoit quelque proposition ridicule, pour paroître le lendemain avec éclat. Elles commencerent le soir leurs opérations très-régulièrement, & ma femme se chargea de conduire le siège: après le thé, quand je lui parus de bonne humeur, elle commença ainsi: " j'imagine, " Charles, mon cher, que nous aurons beaucoup " de compagnie à notre église demain." Cela peut " être, ma chere, répondis-je; quoique ce ne doive " pas vous inquiéter, compagnie ou non, vous " aurez un sermon." Cela, je m'y attends, répon- " dit-elle; mais je pense, mon cher, qu'il convient " que nous paroissions là aussi décemment qu'il est " possible; car qui fait ce qui peut arriver?" " Vos " précautions, repris-je, sont sûrement très-louables. " Un maintien & un extérieur décent à l'église, est " ce qui me charme. On devroit être pieux & " humble, avoir le visage gai & ferein." " Sans " doute, dit-elle, je fais cela; mais je veux dire que " nous devrions aller là, d'une manière aussi conve- " nable qu'il est possible; pas tout à fait, comme " les gens de rien d'autour de nous."—" Vous avez " bien raison, ma chère, lui répondis-je, la vraie " manière d'aller, est d'y aller aussi matin qu'on peut, " pour avoir le tems de se recueillir, avant que le " service commence." " Bon, Charles, inter- " rompit-elle, tout cela est bien vrai; mais ce n'est " pas ce que j'entends; j'entends que nous devrions " aller là, d'une manière gentille; vous savez que " l'église est à deux milles d'ici, & je vous assure que " je n'aime point à voir mes filles se traîner à leur " banc tout échauffées & toutes rouges d'avoir " marché, & avec l'air exactement d'avoir remporté " le



“ le prix à une course \* de chemise : maintenant,  
“ mon cher, ma proposition est celle-ci. Il y a nos  
“ deux chevaux de charrue, le poulain qui est depuis  
“ neuf ans dans notre famille, & son camarade  
“ Murenoire qui n'a pour ainsi dire, fait chose au  
“ monde, ce mois-ci : ils sont tous deux gras & à  
“ ne rien faire ; pourquoi ne feroient-ils pas quelque  
“ chose aussi bien que nous ? & souffrez que je vous  
“ dise, que quand Moïse les aura un brin arrangés,  
“ ils auront assez bon air.”

J'objectai à cette proposition, que Murenoire ayant l'œil vairon, & le poulain point de queue, il seroit vingt fois plus décent d'aller à pied, que par une si pitoyable voiture ; qu'ils n'avoient jamais été faits à la bride, mais avoient cent vilains caprices, & que nous n'avions dans toute la maison qu'une selle d'homme & une de femme. Toutes ces objections furent toutefois mises au néant, de façon que je fus obligé de consentir. Je les vis le lendemain matin pas peu occupées à ramasser tels matériaux qui pourroient être nécessaires pour l'expédition ; mais, comme je trouvai que ce ne seroit pas l'affaire d'un moment, je m'acheminai devant, vers l'église, & elles promirent de me suivre sans tarder. J'attendis près d'une heure leur arrivée dans le pupitre à lire ; mais ne les voyant pas venir contre mon attente, je fus obligé de commencer, & continuai le service, non sans inquiétude de ne les pas voir. Elle augmenta quand tout fut fini & que la famille ne paroïssoit point. Je retournai en conséquence par la route aux chevaux, qui étoit de cinq miles, vu le  
detour,

---

\* Course qui se fait par des femmes, ou le prix est une chemise.

détour, quoique le chemin de pied ne fut que de deux ; & quand je fus à-peu-près à moitié route de la maison, j'aperçus la procession qui s'avançoit lentement vers l'église, mon fils, ma femme & les deux petits exhaustés sur un cheval, & mes deux filles sur l'autre. Je demandai la cause de leur retardement ; mais je vis bientôt à leurs yeux qu'il leur étoit arrivé mille malheurs sur la route. Les chevaux d'abord n'avoient pas voulu démarer de devant la porte, jusqu'à ce que M. Burchell eût eu la bonté de les battre avec son bâton, l'espace de deux cents pas, pour les faire avancer. Ce fut ensuite les courroyes de la selle de ma femme qui se cassèrent, & ils avoient été obligés de s'arrêter pour les racommoder, avant de pouvoir continuer leur route : après cela, un des chevaux s'étoit mis dans la tête de ne pas bouger de place, & ni coups ni douceur ne pouvoient lui faire faire un pas en avant. Ils ne faisoient que revenir à eux de cette triste position, quand je les trouvai ; mais n'apercevant point de mal, j'avoue que leur mortification présente ne m'affligea pas beaucoup, devant me fournir à l'avenir plus d'une occasion de triompher, & d'apprendre à mes filles à être plus humbles.

---

## CHAPITRE XI.

*La famille veut toujours lever la tête.*

LA veille de St. Michel se trouvant être le lendemain, nous fumes invités à brûler la noix & jouer des tours chez le voisin Flamborough. Notre der-

niere mortification nous avoit un peu humiliés, ou il est probable que nous aurions pu rejeter une pareille invitation avec mépris. Quoiqu'il en soit, nous consentimes à être heureux. L'oye & les *dumplings* \* de notre honnête voisin étoient bons, & la biere douce avec les pommes cuites, excellente, même au jugement de ma femme qui étoit une connoisseuse. Il est vrai qu'il ne brilloit pas tout à fait tant à conter des histoires. Elles étoient fort longues, fort ennuyeuses & toutes de lui-même, & nous en avions ri dix fois auparavant ; cependant nous fumes assez honnêtes pour en rire une fois de plus. +

M. Burchell, qui étoit de la partie, aimoit toujours à voir quelque innocent amusement en train d'aller, & mit les garçons & les filles à jouer au Colin Mail-lard. Ma femme se laissa aussi persuader de prendre sa part du divertissement ; & j'eus du plaisir à voir qu'elle n'étoit pas encore trop vieille. Nous avions pendant ce tems là, mon voisin & moi, les yeux au jeu, rions de tous les bons coups & vantions notre propre adresse, quand nous étions jeunes. La main chaude vint ensuite, puis les questions & les commandements, & finalement on se mit le derriere par terre pour chasser la pantoufle. Comme tout le monde peut ne pas connoître cet amusement du tems passé, il est peut-être nécessaire d'observer que toute la compagnie, à ce jeu, se plante par terre en rond, excepté un qui se tient debout au milieu, dont l'emploi est d'attraper un foulard que les autres font passer sous leurs jarrets de l'un à l'autre, à-peu-près comme la navette d'un tisserand. N'étant pas possible dans ce cas, pour la dame qui est debout, d'avoir  
les

---

\* Sorte de boudin à l'Angloise.



les yeux. à la fois sur toute la compagnie, le grand beau du jeu est de lui donner sur le côté le moins en garde, un coup avec le talon du foulier. C'étoit ainsi qu'étoit ma fille aînée, environnée & frappée de toutes parts, toute effarée, animée & criant à tue tête, beau jeu, beau jeu, d'une voix à rendre sourd un chanteur de ballade, quand, confusion sur confusion, qui devoit entrer dans la chambre, que nos deux grandes connoissances de Londres, Lady \* Blarney & Mlle. Caroline Guillemine Amelie Skeggs ! La peinture n'en approcheroit pas, il est donc inutile de dépeindre cette nouvelle mortification. Mort de la vie ! être vue dans une attitude aussi dégradante, par des dames d'un si haut rang : il n'y avoit rien de mieux à attendre d'un jeu aussi vulgaire, de la proposition de M. Flambourough. Nous parumes quelque tems atterrés, comme si l'étonnement nous eut actuellement pétrifiés.

Les deux dames avoient été chez nous, pour nous voir, & nous trouvant sortis, elles étoient venues là après nous, étant inquiètes de savoir l'accident qui pouvoit nous avoir empêchés d'aller à l'église le jour précédent. Olivie entreprit d'être notre orateur, & rendit sommairement toute l'affaire, se contentant de dire, " nos chevaux nous ont jettées à bas " Les dames furent grandement affligées de ce récit ; mais quand on leur eut dit qu'il n'étoit point arrivé de mal à la famille ; elles furent extrêmement contentes ; mais étant informées, que nous avions pensé mourir de peur, elles furent extrêmement fâchées ; mais apprenant que nous avions eu une très bonne nuit, elles furent de nouveau extrêmement contentes. Il n'y

---

\* Titre donné aux épouses des gens de qualité.

n'y avoit rien au-dessus de leurs attentions pour mes filles. Leurs protestations avoient la soirée dernière, été chaudes ; mais maintenant elles étoient brûlantes. Elles protestèrent de leur désir d'entretenir une plus longue connoissance. Lady Blarney avoit un attachement particulier pour Olivie : Mlle. Caroline Guillemine Amelie Skeggs, (j'aime à dire le nom tout entier) avoit pris plus de goût pour sa sœur. Elles soutinrent la conversation entr'elles, tandis que mes filles étoient assises en silence, admirant leur sublime éducation ; mais comme tout lecteur, quelque pauvre qu'il soit personnellement, aime les dialogues du haut stile, avec les anecdotes de lords, de ladies & de chevaliers de la jarretière, on me permettra de lui donner la partie par où finit la présente conversation.

“ Tout ce que je fais à ce sujet, dit Mlle. Skeggs, “ est ceci, que ce peut être vrai ou n'être pas vrai ; “ mais ceci, je puis l'assurer à Milady que toute la “ redoute fut dans l'étonnement. Milord changea “ vingt fois de couleur, Milady s'évanouit ; mais le “ chevalier Tomkyn, tirant son épée, jura qu'il “ repandroit pour elle jusqu'à la dernière goutte de “ son sang.”

“ Eh, bien, répliqua notre pairette ; ceci, je puis le “ dire, la duchesse ne m'en a pas ouvert la bouche, “ & je ne crois pas que sa grace \* voulut me rien “ cacher. Vous pouvez compter sur ceci, comme “ sur un fait, que Milord le duc cria trois fois le “ lendemain matin à son valet de chambre, Jerni- “ gan, Jernigan, Jernigan, apportez-moi mes “ jarretières.”

Mais

---

\* Titre affecté aux ducs et duchesses.

Mais avant tout, j'aurois dû faire mention de la conduite très-impolie de M. Burchell, qui, durant cette conversation, étoit assis le visage tourné du côté du feu, & se permettoit à la fin de chaque phrase de dire tout haut, *fudge* : expression qui nous déplut à tous, & ne laissa pas que de ralentir le progrès du feu de la conversation.

“ D'ailleurs, ma chère Skeggs, continua notre  
“ paireffe ; il n'y a pas un mot de ceci dans la pièce  
“ de vers que le docteur Burdock a faite à cette oc-  
“ casion.” *Fudge.*

“ J'en suis surprise, dit Mlle. Skeggs, car n'é-  
“ crivant que pour son plaisir, il oublie rarement  
“ quelque chose ; mais Milady pourroit-elle m'ac-  
“ corder la faveur de les voir ?” *Fudge.*

“ Croyez-vous, chère créature, répondit notre  
“ paireffe, que je porte ces choses là sur moi ?  
“ Quoiqu'ils soient sûrement très-jolis, & je pense  
“ que je m'y connois un peu, au moins fais-je ce  
“ qui me plaît. J'admirai toujours en vérité toutes  
“ les petites pièces du docteur Burdock ; car ôtez ce  
“ qu'il fait & notre chère Comtesse d'*Hanover-square*,  
“ il n'y a rien de plus pitoyable que ce qui paroît  
“ On n'y voit pas un mot du grand.” *Fudge.*

“ Milady devoit excepter, dit l'autre, les jolies  
“ choses qu'elle a mises dans le Magasin des Dames ;  
“ je me flatte que vous conviendrez qu'il n'y a là  
“ rien de bas : mais j'imagine que c'est tout ce que  
“ nous aurons de ce côté là ?” *Fudge.*

“ Comment, ma chère, répartit la lady, vous  
“ n'ignorez pas que ma lectrice & compagne  
“ m'a laissée pour épouser le capitaine Roche, &  
“ comme mes pauvres yeux ne me permettent pas  
“ d'écrire moi-même, j'en cherche depuis quelque



“ tems une autre. Une personne qui nous convienne,  
“ n’est pas aisée à trouver ; & il faut l’avouer, trente  
“ livres sterling par an, ne font pas de grands ap-  
“ pointements pour une fille de bonnes mœurs, bien  
“ élevée, qui fait lire & écrire, & se tenir, comme  
“ il faut, en compagnie. Quant aux morveuses de  
“ ville, il n’y a pas à les souffrir autour de soi.”

*Fudge.*

“ Cela, je le fais, par expérience, dit Mlle.  
“ Skeggs, car de trois compagnes que j’ai eues  
“ depuis six mois, l’une ne vouloit pas faire une  
“ heure de couture unie par jour : une autre ne se  
“ trouvoit pas bien payée de vingt-cinq guinées par  
“ an, & j’ai été obligée de renvoyer la troisième,  
“ parce que je soupçonnois une intrigue avec le  
“ chapelain. La sageffe, chère Milady Blarney,  
“ la sageffe ne se peut trop payer ; mais où la  
“ trouver ?” *Fudge.*

Ma femme avoit été long-tems toute attention à ce discours : mais elle fut surtout frappée de sa dernière partie. Trente livres sterling & vingt-cinq guinées par an, faisoient cinquante-six livres cinq schelings d’argent d’Angleterre, somme qui demandoit en quelque sorte à se donner, & qu’on pourroit aisément s’assurer dans la famille. Elle chercha un moment mon approbation dans mes yeux ; & à dire vrai, j’étois assez d’avis que deux places, comme celles-là, conviendroient parfaitement à nos deux filles ; d’ailleurs en supposant que l’écuyer eût réellement de l’inclination pour mon aînée, ce seroit le moyen de lui donner à tous égards les qualités requises pour sa fortune. Ma femme étoit en conséquence résolue de ne pas perdre, faute de courage, de

de pareils avantages, & entreprit de plaider pour la famille.

“ Je me flatte, dit-elle, que mesdames me pardon-  
neront ma présomption dans ce moment-ci, il est  
vrai que nous n'avons pas droit à de semblables  
faveurs ; mais il est pourtant naturel pour moi, de  
souhaiter d'avancer mes enfans dans le monde ;  
& je n'ai pas de peur de le dire, mes deux filles ont  
eu une assez jolie éducation, & ne manquent pas de  
capacité ; au moins le pays n'a-t-il pas mieux à  
montrer. Elles savent lire, écrire & compter :  
elles sont au fait de leur aiguille, entendant le  
point marqué, le point croisé, le point chaînette,  
& toute espèce de couture unie : elles savent  
mouchetter, faire le point de dentelle & du pico,  
& connoissent quelque chose à la musique. Elles  
sont en état de blanchir le menu linge & de tra-  
vailler sur marli. Mon aînée fait découper le  
papier, & ma jeune a une très-jolie manière de  
dire de bonnes aventures sur les cartes.” *Fuelge.*

Quand elle eut débité cette belle pièce d'éloquence, les deux dames s'entregarderent quelques minutes sans parler, d'un air d'incertitude & de conséquence : à la fin Mlle. Caroline Guillelmine Amelie Skeggs, eut la bonté de dire que les jeunes demoiselles, autant qu'il lui étoit possible d'en juger, d'après une si légère connoissance, paroissent très-propres à de pareilles places. “ Mais, chose de cette nature, dit-elle, madame, s'adressant à mon épouse, demande pleine information sur la vie & mœurs, & de part & d'autre une plus parfaite connoissance : non, Madame, continua-t-elle, que j'aye le moindre soupçon sur la sagesse, la prudence & la disere-

“ tion des jeunes demoiselles ; mais il y a une forme  
 “ à ches choses là, Madame, il y a une forme.”

Ma femme approuva très-fort ses soupçons, observant que d'inclination elle étoit, elle-même, très-soupçonneuse, & la renvoya à tous les voisins pour les informations à faire : mais cela, notre pairesse le refusa, comme n'étant pas nécessaire, en disant que la recommandation de notre cousin Thornhill suffiroit ; & sur ce reposa notre pétition.

## CHAPITRE XII.

*La fortune paroît résolue d'humilier la famille du Curé de Wakefield. Les mortifications sont souvent plus difficiles à supporter que de véritables calamités.*

DE retour chez nous, la soirée fut consacrée aux plans des conquêtes qui nous attendoient. Débora fit de grands efforts de pénétration pour augurer laquelle des deux filles auroit en apparence la meilleure place, & plus d'occasions de voir bonne compagnie. L'unique obstacle à notre avancement gisoit à obtenir la recommandation de l'écuyer ; mais il nous avoit déjà donné trop de preuves de son amitié pour en douter maintenant. Au lit même ma femme ne pouvoit pas s'en taire ; “ Bien, ma foi,  
 “ cher Charles, entre nous, me dit elle, je pense,  
 “ que nous avons joliment employé le tems aujourd'hui ? ” — “ Assez bien, lui répartis-je, ” ne sachant que répondre. — Quoi, seulement assez bien !  
 “ reprit elle : moi, je pense que c'est très-bien.  
 “ Supposez que les filles vinssent à faire des connois-  
 “ sances



“ sances de goût : cela, j’en suis sûre, qu’il n’est  
“ que Londres au monde pour tous les genres de  
“ maris : d’ailleurs, mon cher, il arrive tous les  
“ jours des choses plus surprenantes, & si des dames  
“ de qualité s’éprennent ainsi de nos filles, que ne  
“ feront pas les hommes ?...entre nous, je proteste  
“ que j’aime infiniment Milady Blarney, elle est si  
“ fort obligeante ! Malgré cela, j’aime bien aussi  
“ Mlle. Caroline Guillelmine Amelie Skeggs : mais  
“ cependant, quand elles vinrent à parler de places  
“ en ville, vous vîtes comme je vous les enferrai à  
“ la fois : dites-le moi, mon cher, ne croyez vous  
“ pas que j’ai servi mes enfans là ? ” — “ Eh mais,  
“ répondis-je, ne sachant qu’en penser, Dieu veuille  
“ que dans trois mois, à dater de ce jour, elles en  
“ puissent être mieux l’une & l’autre ! ” C’étoit là  
une de ces observations que je faisois ordinairement  
pour donner à ma femme une grande idée de ma fa-  
gacité ; car si les filles réussissoient, c’étoit en ce cas  
un pieux souhait d’accompli ; mais s’il s’ensuivoit  
quelque chose de malheureux, ce pourroit alors être  
regardé comme une prophétie.

Toute cette conversation cependant n’étoit que  
préparatoire à un autre projet, & dans le vrai, c’étoit  
mon appréhension. Celui-ci n’étoit rien moins que,  
comme nous étions maintenant pour lever la tête un  
peu plus haut dans le monde, il conviendrait de  
vendre à une foire voisine, le poulain devenu vieux,  
& de nous acheter un cheval à porter un ou deux,  
dans l’occasion, & à avoir un air gentil à l’église, ou  
en visite. Je m’opposai d’abord vigoureusement à  
ce projet ; mais il ne fut pas défendu moins vigou-  
reusement ; cependant, comme je mollis, mon an-  
tagoniste

tagoniste acquit de la force, si bien qu'à la fin il fut résolu de s'en défaire.

La foire se trouvant être le lendemain, j'avois intention d'y aller moi-même ; mais ma femme me persuada que j'étois enrhumé, & il n'y eut pas moyen de gagner sur elle de me laisser quitter la maison. “ Non, mon cher, dit-elle, notre fils Moïse est un  
“ garçon prudent & qui s'entend au mieux à acheter  
“ & à vendre : vous savez que nos grands marchés  
“ sont tous faits par lui. Il tient bon & marchande  
“ toujours, & ne cesse point de harasser son monde  
“ qu'il n'emporte le marché.”

Comme j'avois assez bonne opinion de la prudence de mon fils, je n'avois pas de répugnance à lui confier la commission ; & j'aperçus ses sœurs le lendemain matin, fort occupées à l'équiper pour la foire, lui arrangeant les cheveux, nettoyant ses boucles & retapant son chapeau avec des épingles. La toilette finie, nous eumes enfin la satisfaction de le voir monté sur le poulain avec une boîte de sapin devant lui, pour apporter des épices au logis. Il avoit un habit fait de cette étoffe qu'on appelle tonnerre & éclair, qui, quoique devenu trop court, étoit encore trop bon pour être jetté de côté ; sa veste étoit de de verd-d'oison, & ses sœurs lui avoient attaché les cheveux avec un large ruban noir : nous le suivîmes tous à plusieurs pas de la porte, en lui criant, “ bonne  
“ chance, bonne chance,” jusqu'à ce que nous ne le plussions plus voir.

Il étoit à peine parti qu'arriva le sommelier de M. Thornhill, pour nous féliciter de notre bonne fortune, en disant qu'il avoit entr'ouï son jeune maître faire mention de nos noms avec de grands éloges.

Bonne

Bonne fortune sembloit résolue de ne pas venir seule ; arrive après, un autre domestique de la même maison avec une carte pour mes filles, portant que les deux dames avoient reçu de M. Thornhill un si bon témoignage de nous tous, qu'après un peu d'informations préalables, elles espéroient être entièrement satisfaites. "Vraiment, dit ma femme, je vois bien à présent que ce n'est pas chose aisée que d'entrer chez les grands ; mais une fois aussi qu'on y est, alors, comme dit Moïse, on peut aller dormir." Ce bon mot, car elle le donna comme tel, eut le suffrage de mes filles, qui firent de joye un grand éclat de rire : en un mot, elle étoit si contente de ce message qu'elle mit sur le champ la main à la poche & donna au porteur sept sols & demi.

Ce jour-là étoit notre jour de visite. Le premier qui vint après, fut M. Burchell qui avoit été à la foire. Il apportoit à mes petits chacun pour un sol de pain d'épices, que ma femme se chargea de leur garder & de leur donner lettre à lettre à la fois. Il avoit aussi pour mes filles une couple de boîtes propres à mettre du pain à cacheter, du tabac, des mouches, ou même de l'argent, quand elles en auroient. Ma femme étoit ordinairement très-curieuse d'une bourse de peau de belette, comme portant surtout bonheur ; mais cela soit dit en passant. Nous avions encore des égards pour M. Burchell, quoique dernièrement sa conduite grossière n'eut pas laissé que de déplaire ; & nous ne pûmes pas alors nous empêcher de lui faire part de notre bonne fortune & de lui demander son avis. Quoique ce ne fût pas notre ordinaire de suivre des avis, nous étions tous assez disposés à en demander. Quand nous lui lumes le billet des dames, il secoua la tête & observa qu'affaire de

de



de cette nature demandoit la plus grande prudence : cet air de méfiance déplut hautement à ma femme. “ Jamais je ne doutai, monsieur, lui dit-elle, de “ votre empressement à vous déclarer contre mes “ filles & moi. Vous avez plus de circonspection “ qu’il n’en faut : en tout cas, j’imagine que quand “ nous viendrons à demander des avis, nous nous “ adresserons à gens qui paroissent en avoir fait usage “ eux-mêmes.” — “ Quelqu’ait pu être ma conduite “ personnelle, madame, répondit-il, ce n’est pas ce “ dont il s’agit ici. Sans avoir fait moi-même usage “ d’avis, je dois en conscience donner le mien à “ ceux qui veulent en profiter.”

Comme je craignois que cette réponse n’attirât une répartie où l’injure auroit suppléé l’esprit, je changeai le sujet de la conversation, en paroissant m’étonner de ce qui pouvoit retenir notre fils si long-tems à la foire, étant alors presque nuit. “ Ne vous embar- “ rassez pas de notre fils, dit ma femme ; comptez “ qu’il fait ce qu’il fait : il n’est pas homme, j’en “ réponds, à vendre sa poule quand il pleut. Je “ vais vous dire à cette occasion une histoire qui “ vous fera crever de rire ; mais aussi vrai que j’ex- “ iste, voici venir là bas Moïse, sans cheval & la “ boête sur son dos.”

Comme elle parloit, Moïse arriva doucement à pied & en sueur sous la boête de sapin, qu’il avoit attachée à ses épaules à la manière des colporteurs. “ Bien venu, bien venu, Moïse : eh bien, mon “ garçon, que nous as-tu apporté de la foire ? ” — “ Je vous ai apporté ma personne, répondit Moïse, “ d’un air malin, & déposant la boête sur le buffet.” — “ Vraiment, Moïse, reprit ma femme, cela, nous “ le savons : mais où est le cheval ? ” “ Je l’ai “ vendu,

“ vendu, dit Moïse, trois livres cinq schelings &  
“ deux sols.” “ A merveille, mon bon garçon,  
“ répartit-elle : je savois bien que tu le leur ferois  
“ payer : entre nous, ce n’est pas un mauvais jour  
“ qui rapporte trois livres cinq schelings & deux  
“ sols.” “ Allons, donne nous les donc. Je n’ai  
“ pas rapporté d’argent, dit encore Moïse, j’ai mis  
“ tout à un marché, & le voici, (tirant un paquet de  
“ son sein) : les voici, une grosse de lunettes vertes,  
“ avec des montures d’argent & des étuis de chagrin.”  
—“ Une grosse de lunettes vertes, répéta ma femme,  
“ d’une voix foible ! Et tu t’es défait du poulain, &  
“ tu ne nous as rien rapporté qu’une grosse de vi-  
“ laines lunettes vertes !”—“ Ma chere mere, dit le  
“ garçon ; que n’écoutez-vous raison ? Je les ai  
“ eues en morte vente, ou je ne les aurois pas  
“ achetées : les montures seules se vendront deux  
“ fois l’argent.”—“ Belle trouvaille que tes mon-  
“ tures, répartit ma femme, en colere : je jurerois  
“ qu’on n’en aura pas plus de la moitié de la somme  
“ au taux du vieil argent, cinq schelings l’once.”—  
“ Vous n’avez pas besoin, lui dis-je, de vous in-  
“ quiéter pour vendre les montures ; elles ne valent  
“ pas six sols : car j’apperçois que ce n’est que du  
“ cuivre blanchi :”—“ Quoi ! s’écria ma femme,  
“ pas d’argent ! les montures pas d’argent !”—“ non,  
“ lui dis-je, pas plus d’argent que votre poëlon.”—  
“ Et ainsi, repliqua-t-elle, nous nous sommes dé-  
“ faits du poulain, & tout ce qui nous en revient est  
“ une grosse de lunettes vertes avec des montures de  
“ cuivre & des étuis de chagrin ! peste de la mar-  
“ chandise ! le bêteon s’est laissé attraper, & auroit  
“ dû mieux connoître ses gens.”—“ C’est ainsi que  
“ vous vous trompez, ma chere, lui dis-je, il n’au-  
“ roit

“ roit pas dû les connoître du tout. ” — “ Au diantre  
“ soit l’idiot, continua-t-elle, de m’apporter de pa-  
“ reils meubles ! si je les teno’s, je les jetterois au  
“ feu. ” — “ Vous avez encore tort, ma chere, repris-  
“ je, car tout de cuivre qu’elles sont, nous les gar-  
“ derons, attendu que lunettes de cuivre sont, vous  
“ savez, meilleures que rien. ”

Le malheureux Moïse étoit à ce moment là dé-  
trompé : il vit alors qu’il avoit réellement été dupé  
par un adroit escroc qui observant sa figure,  
l’avoit marqué de l’œil, comme proie aisée à  
attraper. Je lui demandai donc les circon-  
stances de sa duperie. Il avoit vendu, à ce qu’il pa-  
roît, le cheval, & marchoit la foire en cherchant un  
autre : un homme ayant l’air vénérable, le mena à  
une tente sous prétexte d’en avoir un à vendre.  
“ Nous trouvames là, dit Moïse, un autre homme  
“ très-bien mis, qui désiroit emprunter vingt livres  
“ sterling sur ces lunettes, disant qu’il avoit besoin  
“ d’argent & qu’il les donneroit pour un tiers de  
“ leur valeur ; le premier monsieur qui prétendoit  
“ être mon ami, me dit tout bas de les acheter, &  
“ me conseilla bien de ne pas manquer une offre si  
“ avantageuse ; j’envoyai chercher M. Flamborough  
“ qu’ils empaumerent tout aussi joliment que moi,  
“ & finalement nous nous laissames ainsi persuader  
“ d’acheter les deux grosses entre nous. ”



## CHAPITRE XIII.

*M. Burchell se trouve être un ennemi ; car il a la hardiesse de donner un avis désagréable.*

Notre famille avoit maintenant fait plusieurs tentatives pour briller ; mais elles n'étoient pas projetées, que quelque désastre imprévu les faisoit toujours échouer. Je tâchois de prendre avantage de chaque contre-tems, pour perfectionner son bon sens, à proportion que son ambition étoit trompée.

“ Vous voyez, mes enfans, disois-je, le peu qu'il y a  
“ à gagner à chercher à en imposer au monde, en  
“ voulant aller de pair avec gens au-dessus de soi ;  
“ tels qui sont pauvres & ne veulent faire société  
“ qu'avec des riches, sont haïs de ceux qu'ils recherchent : associations inégales, sont toujours au  
“ désavantage du côté le plus foible, le plaisir étant  
“ pour le riche, & les inconvéniens qui en résultent,  
“ pour le pauvre ; mais viens, Dick, mon garçon,  
“ répéter, pour le bien de la compagnie, la fable que  
“ tu lisois ce matin.”——“ Il y avoit autrefois,  
“ dit l'enfant, un géant & un nain qui étoient amis  
“ & vivoient ensemble : ils firent le marché de ne  
“ se jamais quitter, mais d'aller chercher des aventures. Le premier combat où ils s'engagerent fut  
“ avec deux Sarrazins, & le nain qui étoit très-courageux porta un coup en désespéré à un des champions : il ne fit que très-peu de mal au Sarrazin  
“ qui levant son sabre, abbattit net le bras au pauvre  
“ nain. Il étoit maintenant en piteux état ; mais  
“ le géant venant à son secours laissa bientôt les  
“ deux Sarrazins morts sur la place, & le nain, de  
dépité,

“ dépit, coupa la tête au mort. Ils continuèrent  
“ alors leur route cherchant une autre aventure. Ils  
“ eurent affaire dans celle-ci à trois bourreaux de  
“ satyres qui enlevoient une fille aux abois. Le  
“ nain ne fut pas tout-à-fait alors si emporté qu’au-  
“ paravant ; mais toutefois frappa le premier coup  
“ qui lui fut rendu par un autre qui lui fit sortir un  
“ œil de la tête ; mais le géant fut bientôt à eux, &  
“ s’ils n’eussent pris la fuite, n’auroit sûrement pas  
“ laissé la vie à un. Ils furent tous très-joyeux de  
“ cette victoire, & la jeune fille qui avoit été se-  
“ courue, tomba amoureuse du géant & l’épousa. Ils  
“ voyagerent alors loin, & plus loin que je ne puis dire,  
“ tant qu’à la fin ils rencontrèrent une compagnie  
“ de voleurs. Le géant portait la première fois  
“ étoit maintenant en avant, mais le nain n’étoit  
“ pas loin derrière : le combat fut vigoureux & long.  
“ Tout tomboit devant le géant, partout où il se  
“ portoit ; mais le nain manqua plus d’une fois d’être  
“ tué : la victoire à la fin se déclara pour les deux  
“ aventuriers ; mais elle coûta une jambe au nain.  
“ Il avoit alors perdu un bras, une jambe & un œil,  
“ tandis que le géant n’avoit pas une seule blessure ;  
“ sur quoi, il cria à son petit camarade : mon petit  
“ héros, ce passe-tems est glorieux : encore une  
“ victoire, & notre gloire sera alors immortelle :  
“ non pas, répondit le nain, qui étoit à ce moment là  
“ devenu plus sage, non : j’abandonne la partie, je  
“ ne combattrai pas davantage ; car je m’aperçois  
“ que dans tous les combats, vous remportez tout  
“ l’honneur & tout ce qu’il y a à gagner, mais que  
“ tous les coups tombent sur moi.”

J’allois moraliser sur cette fable, quand notre at-  
tention

rention fut attirée par une dispute chaude, entre ma femme & M. Burchell, à l'occasion de l'expédition, en projet, de mes filles à Londres. Ma femme insistoit très-fortement sur les avantages qui en résulteroient : M. Burchell au contraire la dissuadoit très-vivement ; & je me tins neutre. Ses raisons présentes à cet effet ne paroissoient que la seconde partie de celles qui avoient été reçues de si mauvaise grâce le matin. La dispute devint haute, la pauvre Débora, au lieu de mieux raisonner, montant toujours son ton, & étant obligée à la fin d'avoir recours aux clameurs pour se garantir d'une défaite. La conclusion de sa harangue toutefois, nous déplut beaucoup à tous. " Elle connoissoit, dit-elle, certaines gens  
 " qui avoient par devers eux leurs raisons pour les  
 " avis qu'ils donnoient ; mais pour elle, elle défireoit  
 " que ces gens-là ne vinssent pas désormais chez elle."  
 —" Madame, dit M. Burchell, d'un air fort tranquille, qui tendoit à l'enflammer d'autant plus ;  
 " quant à des raisons secrètes, vous ne vous trompez  
 " pas, j'en ai de telles que je m'abstiendrai de vous  
 " dire ; parce que vous n'êtes pas en état de répondre à celles dont je ne fais pas de secret ; mais  
 " je m'apperçois que mes visites ici sont devenues  
 " importunes, je vais en conséquence prendre maintenant mon congé, & reviendrai peut-être encore  
 " une fois, pour dire un dernier adieu, quand je  
 " quitterai le pays." Il prit à ces mots son chapeau, sans que les efforts de Sophie, dont les regards lui reprochoient sa précipitation, pussent l'empêcher de partir.

Nous nous regardâmes tous les uns les autres quelques minutes, avec confusion, quand il fut parti. Ma femme qui se savoit en être la cause, cherchoit à cacher son dépit, sous un rire forcé, & un air d'assurance que j'avois envie de rabattre. " Comment,



“ femme, lui dis-je, est-ce ainsi que nous traitons  
“ les étrangers ? est-ce ainsi que nous répondons à  
“ leur amitié ! Soyez certaine, ma chère, que ces  
“ paroles étoient les plus dures & les plus désagré-  
“ ables pour moi, qui soient jamais sorties de votre  
“ bouche.” — “ Pourquoi me provoquoit-il aussi,  
“ répondit-elle ? Mais je connois très-bien les motifs  
“ de son avis ; il voudroit empêcher mes filles d’aller  
“ à la ville, pour avoir ici à la maison le plaisir de la  
“ compagnie de la jeune ; mais, quoiqu’il arrive,  
“ elle choisira meilleure société que celle d’un misé-  
“ rable comme lui.” — “ Misérable, ma chère !  
“ Vous l’appellez misérable, repris-je ; il est très-  
“ possible que nous nous méprenions sur le carac-  
“ tère de cet homme ; car il paroît dans des occa-  
“ sions, le monsieur le plus accompli que j’aie  
“ jamais connu. Dis-moi Sophie, ma fille, t’a-t-il  
“ jamais donné, en secret, quelques preuves de son  
“ attachement ? ” — “ Ses conversations avec moi,  
“ mon père, répondit-elle, ont toujours été sensées,  
“ modestes & agréables, quant à rien autre chose,  
“ non, jamais. Une fois, il est vrai, je me rap-  
“ pelle lui avoir entendu dire qu’il n’avoit jamais  
“ connu de femme qui pût trouver du mérite à un  
“ homme qui paroïssoit pauvre.” — “ Tel est, ma  
“ chère, repris-je, le jargon ordinaire de tous les  
“ gens sans ressource, ou bons à rien ; mais je me  
“ flatte qu’on t’a appris à juger comme il faut de  
“ pareils hommes, & que ce seroit même folie d’at-  
“ tendre le bonheur, de quelqu’un qui a été si mauvais  
“ économe du sien : nous avons maintenant pour  
“ toi, ta mère & moi, quelque chose de mieux en  
“ vue. L’hiver prochain que tu passeras probable-  
“ ment

“ ment à Londres, te mettra à même de faire un  
“ choix plus prudent.”

Quelles furent les réflexions de Sophie à cette occasion, c'est ce que je ne puis pas prétendre décider ; mais je n'étois pas fâché au fond, que nous fussions défaits d'un hôte dont j'avois beaucoup à craindre. Notre violation de l'hospitalité me revint un-peu à la conscience ; mais avec deux ou trois raisons spécieuses qui servirent à me satisfaire & me reconcilier avec moi-même, j'eus bientôt imposé silence à ce moniteur. La peine que donne la conscience à un homme qui a déjà mal fait, est bientôt passée. La conscience est un lâche, & les fantes qu'elle n'a pas la force de prévenir, elle a rarement assez de justice pour les reprocher.

---

#### CHAPITRE XIV.

*Nouvelles mortifications ; ou preuve que ce qui paroît infortune, peut être bonheur au fond.*

LE voyage de mes filles à Londres étoit maintenant arrêté, M. Thornhill nous ayant obligeamment promis d'avoir lui-même l'œil sur leur conduite ; & de nous informer par lettre de leur manière de vivre ; mais on crut indispensablement nécessaire qu'elles y parussent d'une façon qui répondit à la hauteur de leurs espérances ; ce qui ne se pouvoit faire, sans qu'il en coûtât. Il fut question en conséquence d'aviser, en plein conseil, au moyen le plus aisé de faire de l'argent, ou pour mieux dire, d'examiner ce qu'il nous convenoit le plus de vendre ; la délibération fut bientôt finie. On trouva que le cheval qui

reſtoit étoit totalement inutile pour la charrue ſans ſon camarade, & qu'il n'étoit pas non plus propre à la route, n'ayant qu'un œil; il fut donc réſolu qu'il en ſeroit diſpoſé, à une foire voisine, aux fins mentionnées ci-deſſus; & pour prévenir toute ſurpriſe, que je l'y menerois moi-même. Quoique ce fût là, en fait de négoce, un des premiers marchés de ma vie, je me flattois bien de m'acquitter de la commiſſion avec honneur. L'opinion que ſe forme un homme de ſa propre prudence, ſe meſure ſur celle qu'en a ſa compagnie ordinaire, & comme je n'en avois guère d'autre que celle de ma famille, je n'avois pas conçu de ma ſageſſe mondaine, des ſentiments défavorables; ma femme cependant, le lendemain, au départ, me rappella, quand je fus à pas de la porte, pour me dire tout bas d'avoir ſans ceſſe les yeux autour de moi.

J'avois, ſuivant l'uſage, lorſque je fus arrivé à la foire, mis mon cheval à tous ſes pas, ſans pour quelque tems qu'il ſe préſentât d'acheteurs; approche à la fin un marchand, & ayant examiné long-tems le cheval de tous côtés, le trouvant borgne, il n'y voulut pas du tout penſer. Il en vint un ſecond qui remarquant qu'il avoit un éparvin, déclara qu'il ne le voudroit pas pour la peine de le mener chez lui. Un troiſième ſ'aperçut qu'il étoit poutif, & n'en voulut pas offrir d'argent. Un quatrieme vit à ſes yeux qu'il avoit les vers. Un cinquieme ſ'étonnoit quel diable je voulois faire à la foire de la roſſe aveugle & écorchée avec ſes éparvins, qui n'étoit bonne qu'à couper par morceaux pour un chenil. Je commençai à ce moment là, à népriſer bien fort moi-même le pauvre animal, & étois preſque honteux de voir un marchand en approcher; car quoi-  
que



que je ne crusse pas tout-à-fait, tout ce que les drôles me disoient, je réfléchissois cependant que l'accord de tant d'opinions faisoit fortement présumer qu'ils avoient raison ; & St. Gregoire sur les bonnes œuvres professe être lui même de ce sentiment.

J'étois dans cette humiliante situation, quand un confrere, ancienne connoissance, qui avoit aussi affaire à la foire, m'aborda & me serrant la main, me proposa par maniere d'ajournement, d'entrer dans une auberge & de prendre un verre de ce que nous pourrions trouver. J'acceptai l'offre sans hésiter, & passant dans un cabaret à biere, on nous introduisit dans une petite chambre de derriere où étoit un vénérable vieillard assis, toute attention, devant un grand livre qu'il lisoit. Jamais je ne vis en ma vie de figure qui me prévint plus favorablement. Les boucles de ses cheveux d'un gris d'argent lui ombrageoient les tempes, inspirant le respect ; & la fraîcheur de sa vieilleesse sembloit être le résultat de la santé & de la bienveillance. Sa présence toutefois n'interrompit pas notre conversation. Nous nous entretenmes mon ami & moi des différens revers de fortune que nous avions essuyés. Nous parlames de la controverse de Whiston, de mon dernier pamphlet, de la réplique de l'archidiacre, & de la maniere indigne dont j'avois été traité ; mais notre attention fut bientôt prise par l'apparition d'un jeune homme qui, entrant dans la chambre, dit doucement quelque chose, avec respect, au vieil étranger. " Point d'excuses, mon enfant, " dit le vieillard ; faire le bien est pour nous un devoir envers tous nos semblables. Prenez ceci, je souhaiterois que ce fût plus ; mais cinq livres sterling soulageront votre détresse ; & vous êtes bien venu." Le modeste jeune homme versa des larmes

de reconnoissance, & toutefois sa reconnoissance éga-  
loit à peine la mienne. J'étois tenté de serrer le bon  
vieillard entre mes bras, tant j'étois charmé de sa bi-  
enfaillance. Il continua de lire ; & nous reprîmes  
notre conversation, jusqu'au moment où mon com-  
pagnon se rappelant, au bout de quelque tems, qu'il  
avoit des affaires à expédier à la foire, me quitta avec  
promesse de revenir bientôt, ajoutant que son désir  
étoit toujours de jouir de la compagnie du doc-  
teur Primrose, autant qu'il lui étoit possible. Le  
vieux monsieur entendant prononcer mon nom, pa-  
rut me regarder quelque tems avec attention, & me  
demanda très-respectueusement, quand mon ami fut  
parti, si j'étois, de près ou de loin, parent du grand  
Primrose, ce courageux monogamiste qui avoit été le  
boulevard de l'église. Jamais mon cœur ne sentit de  
plus vrai ravissement qu'à ce moment-là. " Mon-  
" sieur, lui répondis-je, les louanges d'un aussi grand  
" homme de bien que je suis sûr que vous êtes, ajou-  
" tent au bonheur que votre bienfaillance m'a déjà  
" fait goûter intérieurement. Vous avez sous les  
" yeux devant vous, monsieur, ce docteur Primrose  
" le monogamiste, qu'il vous a plu d'appeler grand :  
" vous voyez ici cet infortuné théologien qui a si long-  
" tems (mais il ne conviendrait pas de dire avec suc-  
" cès) combattu la deutérogamie du siècle."—" Mon-  
" sieur," dit l'étranger saisi d'une crainte respectueuse,  
" J'ai peur d'avoir été trop libre ; mais vous excu-  
" serez, monsieur, ma curiosité, je vous demande  
" pardon."—" Monsieur, repartis-je, en lui saisis-  
" sant la main, " Vous êtes si loin de m'avoir offensé  
" par votre liberté, que je dois vous prier d'accepter  
" mon amitié, comme vous avez déjà mon estime."  
—" J'accepte donc l'offre, avec reconnoissance," re-  
pliqua-t-il, en me serrant étroitement la main, " toi  
" glorieux

“ glorieux pilier d’orthodoxie inébranlable ! & est-il  
 “ vrai que je vois...” J’interrompis ici ce qu’il alloit  
 dire, car, quoiqu’en auteur, je pusse digérer une bon-  
 ne dose de flatterie ; plus cependant alors eût été trop  
 pour ma modestie. Jamais toutefois amans de roman,  
 ne furent plus prompts à se lier d’amitié. Nous par-  
 lames de différents sujets. Je le crus d’abord plus  
 pieux que savant, & commençai à penser qu’il regar-  
 doit comme ordure, toutes les sciences humaines. Ce-  
 la toutefois ne le rendoit pas le moins du monde plus  
 petit à mes yeux ; car j’avois en particulier, depuis  
 quelque tems, commencé à en avoir moi-même une  
 pareille opinion. Je pris donc occasion d’observer  
 que le monde en général commençoit à avoir une in-  
 différence blamable pour les matieres de doctrine, &  
 suivoit trop les spéculations humaines. “ N’en dou-  
 “ tez pas, monsieur,” reprit-il, comme s’il eut réservé.  
 “ toute sa science pour ce moment-là, “ N’en doutez  
 “ pas, monsieur, le monde radote, & cependant la cos-  
 “mogonie ou création du monde a embarrassé les  
 “ philosophes de tous les siècles. Quelle confusion  
 “ d’opinions n’ont-ils pas mises au jour sur la créa-  
 “ tion du monde ! Sanconiathon, Manetho, Bero-  
 “ sus & Ocellus Lucanus y ont tous fait de vains ef-  
 “ forts. On lit ces mots dans le dernier : *Ἀναρχος*  
 “ *αὐτὸς ἀεὶ καὶ ἀεὶ ἀλλοιῶται τὸ πᾶν*, ce qui signifie que toutes  
 “ choses n’ont ni commencement, ni fin. Mane-  
 “ tho pareillement, qui vivoit vers le tems de Na-  
 “ buckodon-Affer, (Affer étant un mot Syriaque  
 “ appliqué communément comme surnom aux rois  
 “ de ce pays-là, comme Teglatphael affer, Nabon-  
 “ affer) Manetho, dis-je, forma une conjecture  
 “ également absurde ; car comme on dit ordi-  
 “ nairement, *ἐν τῷ βιβλίῳ κυσέρνεις*, ce qui signifie  
 “ que



“ que les livres n'instruiront jamais le monde ; il entreprit ainsi de faire une exacte recherche.....Mais, monsieur, je vous demande pardon ; je m'éloigne de la question.” A coup sûr il s'en éloignoit alors & il y eût été de la vie, que je n'aurois pas deviné le rapport qu'avoit la création du monde avec la chose dont je parlois ; mais il n'en falloit pas davantage pour me montrer qu'il étoit homme de lettres, & je ne le respectai alors que plus. J'étois résolu en conséquence de le mettre à l'épreuve : mais il étoit trop doux & trop modeste pour me disputer la victoire : toutes les fois que je faisois quelque observation qui avoit l'air de le défier à la controverse, il se mettoit à sourire, secouoit la tête & ne disoit rien ; ce qui me faisoit croire qu'il sauroit bien que répondre, s'il le jugeoit à propos : nous passâmes donc insensiblement des affaires du vieux tems, à celles qui nous avoient amenés à la foire l'un & l'autre. La mienne, lui dis-je, étoit de vendre un cheval, & fort heureusement en vérité, la sienne étoit d'en acheter un pour un de ses fermiers. Mon cheval fut immédiatement produit, & finalement nous conclumes un marché. Il ne restoit plus qu'à me payer. Il tira en conséquence un billet de banque de 30 livres sterling, & m'en demanda le change. N'étant pas en état de le lui donner, il fit appeller son domestique qui parut sous un très-joli habit de livrée. “ Tien, dit-il, Abraham, va me changer ceci en or ; tu peux le faire chez le voisin Jackson, ou toute part ailleurs.” Pendant que le laquais fut parti, il me régala d'une pathétique oraison sur la grande rareté de l'argent blanc ; à quoi j'entrepris d'ajouter, en lamentant aussi sur la grande rareté de l'or, de façon qu'au moment où Abraham revint nous étions tous deux convenus que

que jamais on n'avoit eu autant de peine qu'alors, à attrapper l'argent. Abraham revint nous dire qu'il avoit couru toute la foire, sans pouvoir trouver le change ; quoiqu'il eût offert pour cela un petit écu. Ceci nous contrarioit tous beaucoup ; mais le vieux monsieur ayant réfléchi un moment, me demanda si je ne connoissois pas dans mon canton, un Salomon Flamborough ; sur ma réponse que c'étoit mon plus proche voisin ; “ En ce cas-là donc, reprit-il, je crois “ que nous ferons affaire. Vous aurez une traite sur “ lui, payable à vue ; & permettez-moi de vous dire “ qu'il n'y a pas à cinq miles à la ronde un homme “ mieux étoffé que lui. Nous nous connoissons, “ l'honnête Salomon & moi, il y a nombre d'années. “ Je n'ai pas oublié que je le battois toujours au tri- “ ple saut : mais il alloit plus loin que moi à cloche “ pied.” Une traite sur mon voisin étoit de l'argent pour moi, car ses facultés m'étoient suffisamment connues ; la traite fut signée & me fut mise aux mains ; & M. Jenkinson le vieux monsieur, Abraham son domestique, & mon vieux cheval Murenoire, détalerent très-contents les uns des autres.

Peu de tems après, laissé que j'étois à mes réflexions, je commençai à penser que j'avois eu tort de recevoir une traite d'un étranger, & résolus prudemment en conséquence d'aller après l'acheteur, & de reprendre mon cheval ; mais il n'en étoit alors plus tems. Je m'ache minai donc sur le champ du côté de la maison, formant la résolution de me faire compter chez mon ami, le change de la traite plutôt que plus tard. Je trouve mon honnête voisin fumant sa pipe à sa porte ; & l'informant que j'avois un petit billet sur lui ; il le lut deux fois d'un bout à l'autre. “ Vous pouvez lire le nom, je suppose, lui dis-je, Ephraïm “ Jenkinson.”

“ Jenkinson. ” — “ Oui, répondit il, le nom est assez lisible, & je connois l’homme aussi, le plus grand coquin qu’il y ait sous la calotte des cieux. C’est le véritable fripon lui-même qui nous vendit les lunettes. N’étoit-ce pas un homme qui avoit l’air vénérable, en cheveux gris & sans pattes à ses poches ? Et ne vous a-t-il pas fait une longue enrolade de savoir sur le Grec, & la cosmogonie, & le monde. ” Je répondis à cette question par un soupir. — “ Eh bien, continua-t-il, il ne fait pour tout au monde que cela, & en fait toujours étalage, quand il se rencontre avec un homme de lettres ; mais je connois le drôle, & l’attraperai encore. ”

Quoique je fusse déjà suffisamment mortifié, mon plus grand embarras étoit à venir, en paroissant devant ma femme & mes filles. Jamais écolier, ayant fait l’école buissonnière, ne craignoit plus d’y retourner pour y rencontrer les yeux du maître, que je ne craignois de revenir au logis. J’étois résolu néanmoins de prévenir leur furie, en m’emportant le premier : mais hélas, je ne trouvois à la famille, en entrant, nulle disposition à combattre : ma femme & mes filles étoient tout en pleurs ; M. Thornbill étant venu ce jour-là leur dire que leur voyage à la ville étoit fait & fini. Les deux dames sur des rapports qu’elles avoient entendus faire de nous à quelque mal intentionné de notre voisinage, étoient parties le jour même pour Londres. Il n’en pouvoit découvrir ni le but, ni l’auteur ; mais quoique ce fût qu’on s’y proposât, ou quel que pût en avoir été l’inventeur, il continuoit d’assurer notre famille de son amitié & de sa protection. Je les vis en conséquence, supporter mon malheur avec grande résignation, étant éclipsé dans la grandeur de celui qui leur étoit personnel.

Mais



Mais ce qui nous mettoit le plus en peine, c'étoit d'imaginer quelle pouvoit être l'âme assez basse, pour ternir la réputation d'une famille comme la nôtre, trop petite pour exciter l'envie, & trop bonne pour inspiéter de l'aversion.

---

## CHAPITRE XV.

*Toute la bassesse de M. Burchell découverte à la fois : la folie d'être trop sage.*

Ce soir là, & une partie du jour suivant furent employés en vains efforts pour découvrir nos ennemis. Il y avoit à peine une famille dans le voisinage qui ne nous fût pas suspecte, & chacun de nous avoit des raisons, a lui mieux connues, pour croire ce qu'il pensoit. Pendant que nous étions dans cette perplexité, un de nos petits qui étoit à jouer dehors, apporta un porte-feuille qu'il avoit trouvé sur le gazon. Il fut bientôt connu pour appartenir à M. Burchell à qui on l'avoit vu, & contenoit, à l'examiner, des touches sur différents sujets; mais ce qui attira particulièrement notre attention, ce fut un billet cachetté, avec ces mots dessus : *copie d'une lettre à envoyer aux dames, au château de Thornhill.* Il nous vint sur-le-champ à l'esprit qu'il étoit le vil délateur, & nous délibérâmes si nous ne devrions pas ouvrir le billet : ce n'étoit pas mon avis ; mais Sophie disant qu'elle étoit sûre que de tous les hommes, il seroit le dernier à être coupable de tant de bassesse, vouloit absolument qu'on le lût ; elle fut en cela secondée par le reste de la famille ; & à leur sollicitation commune, je lus ce qui suit :

“ MESDAMES,

“ MESDAMES,  
“ Le porteur vous satisfera suffisamment, quant à la  
“ personne dont vous vient celle-ci, de quelqu’un,  
“ l’ami au moins de l’innocence, & disposé à en em-  
“ pêcher la ruine. Je fais pour certain que vous  
“ avez quelque intention d’emmener à Londres, en  
“ qualité de compagnes, deux jeunes demoiselles qui  
“ ne me sont pas inconnues. Ne voulant voir ni la  
“ simplicité abusée ni la vertu corrompue, je dois  
“ vous le dire, comme mon sentiment, que l’impro-  
“ priété d’une pareille démarche aura des suites dan-  
“ gereuses : ce ne fût jamais ma manière, de traiter  
“ sévèrement le libertin ou l’impudique, & je n’au-  
“ rois pas pris aujourd’hui cette voye pour manifester  
“ mes sentimens ou censurer l’imprudence, si on  
“ n’avoit pas le crime en vue. Croyez-en donc un  
“ ami, & pensez sérieusement aux conséquences  
“ d’introduire le déshonneur & le crime dans des re-  
“ traites où ont résidé jusqu’ici l’innocence & la  
“ paix.

Nous n’avions plus alors de doute. Il est vrai qu’il y avoit en apparence dans cette lettre quelque chose d’applicable aux deux côtés, & que ses censures pouvoient s’adresser aussi bien à celles à qui elle étoit écrite, comme à nous ; mais la mauvaise intention étoit facile à voir, & nous n’allâmes pas plus loin. Ma femme eut à peine la patience de m’entendre jusqu’au bout, qu’elle tomba sur l’écrivain avec un ressentiment effréné. Olivie ne le ménagea pas davantage, & Sophie paroïsoit, on ne peut pas plus étonnée de sa bassesse. Pour moi, j’y vis un trait d’ingratitude non provoquée, des plus bas que j’eusse jamais rencontré, & je ne pouvois l’attribuer qu’à son désir de retenir ma jeune fille dans le pays, pour avoir

avoir de plus fréquentes occasions d'entrevue. Nous étions ainsi tous assis à réfléchir sur les moyens de nous venger, quand notre autre petit garçon vint en courant nous dire que M. Burchell venoit, à l'autre bout de la prairie. Les sensations compliquées que font éprouver la peine d'une injure récente, & le plaisir d'une vengeance prochaine, sont plus aisées à imaginer qu'à dépeindre. Quoique nous n'eussions pas d'autre intention que de lui reprocher son ingratitude, nous étions cependant résolus de le faire d'une manière à le piquer au vif; nous convinmes en conséquence de le recevoir avec notre air riant ordinaire, de causer d'abord avec lui plus amicalement que de coutume, pour l'amuser un peu, & de le surprendre ensuite, comme un tremblement de terre, au moment où il s'y attendroit le moins, & de l'accabler du sentiment de sa bassesse. Cette résolution prise, ma femme se chargea de conduire elle-même l'affaire, ayant réellement du talent pour une pareille entreprise. Nous le voyons approcher, il entre, prend une chaise & s'assied. "Voilà un beau jour, M. Burchell," — "Très-beau, docteur: je crois cependant, vu les élancements de mes cors, que nous aurons de la pluie." — "De vos cornes," dit ma femme avec un grand éclat de rire, & demanda ensuite pardon d'aimer un bon mot: "Ma chère dame, répondit-il, je vous pardonne de tout mon cœur; car je proteste que je ne l'aurois pas pris pour un bon mot, si vous ne me l'aviez pas dit." — "Peut-être que non," reprit-elle, en nous faisant de l'œil, & cependant je ne doute pas que vous ne fussiez en état de nous dire combien il en entre dans une once." — "J'imagine, Madame, repartit M. Burchell, que vous avez lu un livre de bons mots ce matin, tant l'once



“ en est bien trouvée ! & toutefois, madame, je lui  
 “ préférois une demi-once de bon sens. ” — Je le crois  
 “ bien, dit ma femme, en nous fourrant toujours,  
 “ quoique les rieurs ne fussent pas de son côté, &  
 “ cependant, j’ai vu des hommes prétendre au bon  
 “ sens qui en avoient bien peu. ” — “ Et, il n’y a  
 “ pas à en douter, ” repliqua son antagoniste, vous  
 “ avez vu des dames afficher le bel esprit, sans en  
 “ avoir du tout. ” — Je commençai bientôt à voir que  
 ma femme avoit l’air de ne gagner que peu à ce jeu  
 là ; ainsi je résolus de le prendre moi-même avec lui,  
 sur un ton plus sévère. “ L’esprit & le bon sens,  
 lui dis-je, ne sont d’un & l’autre pas grand’ chose,  
 sans probité ; c’est la probité qui fait l’homme. Le  
 simple paysan sans défaut, est au-dessus du philosophe  
 qui en a beaucoup ; car sans ame, “ qu’est le génie  
 “ ou le courage ? *L’honnête homme est le chef-d’œuvre*  
 “ *de la Divinité.* ”

“ J’ai toujours regardé, répondit M. Burchell,  
 “ cette maxime de Pope, si répétée, comme très-  
 “ indigne d’un homme de génie, & une honteuse  
 “ désertion de sa propre supériorité. Comme ce n’est  
 “ pas l’exemption de défauts, mais leurs grandes  
 “ beautés qui donnent de la réputation à des livres  
 “ de même ce ne devrait pas être, parce qu’ils n’ont  
 “ pas de défauts, qu’il faudroit estimer les hommes ;  
 “ mais parce qu’ils ont de grandes vertus. L’homme  
 “ de lettres peut manquer de prudence, un ministre  
 “ d’état avoir de l’orgueil, & le soldat de la cruauté ;  
 “ mais leur préférons nous l’humble artisan qui  
 “ arrive péniblement au bout de la carrière, sans  
 “ censure, ni applaudissements ? Autant vaudroit  
 “ préférer les peintures inanimées, mais correctes de  
 “ l’école

“ l'école de Flandres, aux tableaux irréguliers, mais  
“ sublimes, mais vivans du pinceau de Rome.”

“ Monsieur,” repartis-je, “ l'observation que  
“ vous faites est juste, quand il y a des vertus écla-  
“ tantes & de petits défauts; mais quand il paroît  
“ que de grands vices sont opposés dans la même  
“ âme à des vertus aussi extraordinaires, un pareil  
“ caractère est méprisable.”

“ Il se peut,” reprit-il, “ qu'il y ait des monstres  
“ de l'espece que vous dites, qui à de grandes vertus  
“ joignent de grands vices; jamais cependant, depuis  
“ que je suis au monde, je n'ai vu une preuve de leur  
“ existence; au contraire j'ai toujours trouvé qu'où  
“ l'esprit étoit vaste, le cœur étoit bon; & en véri-  
“ té la Providence se montre à cet égard pour nous,  
“ un ami bien attentif, d'affoiblir ainsi l'entende-  
“ ment où le cœur est corrompu, & de diminuer le  
“ pouvoir, où est la volonté de mal faire! C'est une  
“ regle qui semble s'étendre même aux autres ani-  
“ maux. La vermine de la petite espece est toujours  
“ traître, cruelle & poltronne, tandis que ceux qui  
“ ont en partagé la force & le pouvoir, sont doux,  
“ braves & généreux.”

“ Ces observations sonnent bien,” répliquai-je,  
“ & cependant il seroit aisé de montrer à ce moment  
“ un homme,” & je le regardois fixement, “ dont  
“ la tête & le cœur forment le plus affreux contraste.  
“ —Oui, Monsieur, continuai-je, en élevant la voix,  
“ & je suis ravi d'avoir cette occasion de le démas-  
“ quer au milieu de la sécurité où il se croit être; con-  
“ noissez vous ceci, monsieur, ce porte-feuille-ci.” —  
“ Oui, Monsieur, répondit-il, avec un air d'assu-  
“ rance impénétrable, ce porte-feuille est à moi, &  
“ je suis bien aise que vous l'ayez trouvé.” — “ Et

“ connoissez-vous, repris-je, cette lettre là ? allons  
“ ne balbutiez pas, l'homme, regardez moi bien en  
“ face, je vous demande ; connoissez-vous cette let-  
“ tre là ? ” — “ Cette lettre, répondit-il, oui ; c'est  
“ moi qui l'ai écrite. ” — “ Et comment, ajoutai-je,  
“ avez-vous eu l'indignité, l'ingratitude, le front  
“ d'écrire une semblable lettre ? ” — “ Et vous, repar-  
“ tit-il, en me regardant avec une effronterie à nulle  
“ autre pareille, comment en êtes vous venu à ce  
“ point de bassesse que d'oser ouvrir cette lettre là ?  
“ ne savez-vous pas qu'il ne tient qu'à moi mainte-  
“ nant de vous faire pour cela pendre tous ? tout ce  
“ que j'ai à faire, c'est de jurer devant le premier juge  
“ venu, que vous avez malicieusement forcé la serrure  
“ de mon porte-feuille ; & vous êtes ainsi tous pendus  
“ à cette porte. ” Ce dernier trait d'insolence in-  
attendue me monta au point que j'avois de la peine  
à retenir ma colere. “ Sors d'ici, vilain ingrat, m'é-  
“ criai-je, ne souille pas plus long-tems ma maison de  
“ ta bassesse : fors d'ici, & que je ne te revoye jamais ;  
“ éloigne-toi de ma porte ; & le seul châtiment que  
“ je te souhaite, c'est une conscience alarmée qui te  
“ tourmentera suffisamment. ” — A ces mots je lui jettai  
son port-feuille qu'il ramassa en souriant, & le fermant  
avec l'agraffe du plus grand sang froid, il nous laissa,  
tout étonnés de la sérénité de son assurance. Ma fem-  
me enrageoit sur-tout de ce que rien ne l'avoit pu sâ-  
cher, ou le faire paroître honteux de son infamie.  
“ Ma chere, lui-dis-je, désirant calmer la colere qui  
“ nous avoit trop emportés, nous ne devons pas être  
“ étonnés que les méchants n'ayent pas de honte, ils  
“ ne rougissent que d'être surpris en faisant le bien,  
“ mais se font gloire de leurs vices. ”

“ Le crime & la honte, dit l'allégorie, allèrent  
“ d'abord de compagnie, & le commencement de  
“ leur



“ leur voyage ne les vit pas se séparer, mais ils ne  
 “ tarderent pas à trouver l'un & l'autre des désagrémens & des inconvéniens dans leur société. Le  
 “ crime génoit fréquemment la honte, & la honte  
 “ révéloit souvent les secrettes conspirations du  
 “ crime. Après bien des désagréments, ils convin-  
 “ rent en conséquence à la fin, de se séparer pour  
 “ toujours. Le crime avança seul, tête levée, pour  
 “ attendre le destin qui le précédoit sous la figure  
 “ d'un bourreau ; mais la honte, étant naturelle-  
 “ ment timide, revint sur ses pas, pour tenir com-  
 “ pagnie à la vertu qu'ils avoient laissée derrière, au  
 “ commencement de leur voyage : c'est ainsi, mes  
 “ enfans, que, quand les hommes ont fait quelques  
 “ progrès dans le crime, la honte les abandonne, &  
 “ revient sur ses pas pour accompagner le petit  
 “ nombre de vertus qui leur restent encore.”

---

## CHAPITRE XVI.

*Artifice mis en usage par la famille, auquel on oppose un plus grand encore.*

QUELQU'EUSSENT pu être les sensations de So-  
 phie, le reste de la famille se consola aisément de  
 l'absence de M. Burchell, par la compagnie de notre  
 propriétaire dont les visites devenoient alors plus  
 fréquentes & plus longues. Encore s'il eût échoué  
 à procurer à mes filles les divertissemens de Londres  
 suivant son dessein, il prenoit toutes les occasions de  
 leur fournir ces petits amusemens que pouvoit per-  
 mettre notre solitude. Il venoit ordinairement le  
 matin, & pendant que nous étions dehors à nos oc-  
 cupations,

cupations, mon fils & moi, il s'asséyoit avec la famille à la maison & l'amusoit des descriptions qu'il en connoit parfaitement. Il étoit en état de répéter toutes les observations qui se débitoient dans l'atmosphère des théâtres, & savoit par routine tous les bons traits des grands génies long-tems avant qu'ils se fissent jour aux livres des bons mots. Les intervalles où l'on ne causoit pas, étoient employés à montrer le piquet à mes filles, ou quelquefois à mettre mes petits à se battre à coup de poing, pour ce qu'il appelloit, les dégourdir. Mais l'espérance de l'avoir pour gendre, nous aveugloit à certain point sur toutes ses imperfections. Il faut convenir que ma femme lui tendoit mille pièges pour l'attraper, ou pour le dire plus tendrement, qu'elle mettoit tout en usage pour exalter le mérite de ses filles. Si au thé les gateaux étoient délicats & croquants, ils étoient de la façon d'Olivie : si le vin de groseille étoit bien composé, c'étoit elle qui avoit cueilli les groseilles. C'étoit à ses doigts que les marinades devoient leur verd extraordinaire ; & dans la composition d'un *pudding*,\* c'étoit son jugement qui avoit mêlé les ingrédients. Une autre fois la pauvre femme s'imaginoit de dire à l'écuyer, qu'elle les croyoit bien de la même taille, lui & Olivie, & vous les faisoit tenir tous deux debout pour voir lequel étoit le plus haut. Ces traits de finesse qu'elle croyoit impénétrables, quoique tout le monde vît à travers, plaisoient infiniment à notre bienfaiteur, qui donnoit tous les jours de nouvelles preuves de sa passion, qui, quoiqu'elles n'équivalussent pas tout à-fait à des propositions de mariage, paroissent cependant, n'en pas

---

\* Sorte de boudin à l'Angloise.

pas tomber loin ; & sa lenteur s'attribuoit quelquefois à une timidité naturelle, quelquefois aussi à la crainte d'offenser son oncle. Toutefois une occurrence qui arriva bientôt après prouva évidemment que son intention étoit d'entrer dans la famille ; ma femme y vit même un engagement formel.

Ma femme & mes filles étant par hasard à rendre une visite chez le voisin Flamborough, trouverent que la famille s'étoit fait dernièrement tirer en portrait, par un peintre qui couroit le pays, & qui pour quinze schelings par tête, attrapoit la ressemblance ; comme cette famille & la nôtre se le disputoient depuis long-tems, en fait de goût, nous fumes alarmés de les voir prendre le pas sur nous ; & quoique je pusse dire, (& je ne dis pas peu), il fut résolu que nous nous ferions aussi peindre ; ayant en conséquence arrêté le peintre, (car pour moi que faire ?) l'objet de notre délibération ensuite fut de montrer dans les attitudes la supériorité de notre goût. Quant à la famille de nos voisins, il y en avoit sept ; & ils étoient représentés avec sept oranges, chose absolument hors de goût, sans nulle variété ni composition. Nous voulions quelque chose de moins commun, & convinmes unanimement, après bien des débats, de nous faire tirer en groupe, dans un grand tableau de famille historique. Cela nous coûteroit moins, attendu qu'une bordure serviroit pour tous ; & ce seroit infiniment plus joli ; car toutes les familles de quelque goût, étoient alors tirées ainsi : comme il ne nous vint d'abord à l'esprit aucun sujet historiques indépendantes. Ma femme voulut être représentée en Venus ; & le peintre eut ordre de ne pas épargner ses diamans à la gourgandine & aux cheveux. Elle devoit avoir ses deux petits auprès d'elle, sous la  
forme



forme de Cupidons ; tandis que moi en robe & en rabat, je devois lui présenter mes livres sur la contreverse de Whiston. Olivie voulut être tirée en Amazone, assise sur une banque de fleurs, en habit de verd-joseph, avec une niche broderie d'or & un fouet à la main. Sophe devoit être représentée en bergere avec autant de moutons que le peintre en pourroit mettre pour rien ; & Moïse, dans son accoutrement devoit avoir à son chapeau un plumet blanc. L'écuyer fut si enchanté de notre goût qu'il voulut absolument être mis dans le tableau, comme un de la famille, représentant Alexandre le Grand aux pieds d'Olivie. Nous regardames tous cela, comme une marque du desir qu'il avoit d'être introduit dans la famille, & nous n'eumes garde de rejeter sa requête. Le peintre fut donc mis à l'ouvrage, & comme il étoit assidu & d'expédition, le tout fut fait & parfait en moins de quatre jours. La piece n'étoit pas petite, & il faut en convenir, il n'avoit pas ménagé ses couleurs, ce qui lui attira de grands éloges, de la part de ma femme. Nous étions tous extrêmement contents de l'ouvrage ; mais une circonstance malheureuse qui ne nous étoit pas venue à l'esprit, que le tableau ne fût fini, nous déconcerta tous ; il étoit si extraordinairement grand que nous n'avions pas dans la maison, de place où l'attacher. Comment arriva-t-il qu'aucun de nous ne fit attention à un point de cette importance ; c'est ce qui ne se conçoit pas ; mais certain est-il que nous avions été tous grandement négligents. Le tableau en conséquence, au lieu de gratifier notre vanité, comme nous l'espérions, resta honteusement adossé à la muraille de la cuisine où le cannevas avoit été attaché pour recevoir la peinture, beaucoup trop large pour passer par aucune  
de

de nos portes, & la fable de tous nos voisins. L'un le comparoit au long bateau de Robinson Crusoe, trop grand pour être remué de place : un autre esti-moit qu'il avoit plutôt l'air d'un dévidoir dans une bouteille : il y en avoit qui ne concevoient pas comment on l'avoit pu sortir : mais ils étoient encore plus étonnés comment on l'avoit pu entrer.

Mais s'il apprétoit à rire aux uns, il ne manquoit pas de faire naître à beaucoup, des idées plus méchantes ; le portrait de l'écuyer qu'on voyoit joint aux nôtres, étoit un trop grand honneur pour échapper à l'envie. Les propos scandaleux commencerent à circuler tout bas à nos dépens, & nous étions continuellement étourdis par des gens qui venoient nous rapporter, en amis, ce que disoient de nous nos ennemis. Le ressentiment qu'excitoient toujours ces rapports, étoit digne de nous ; mais s'opposer au scandale, c'est l'étendre.

Nous entrâmes donc encore une fois en consultation sur les moyens de prévenir la méchanceté de nos ennemis, & en vinmes définitivement à une résolution où il y avoit trop de finesse pour me satisfaire entièrement ; c'étoit celle-ci : comme notre principal objet étoit de découvrir si M. Thornhill nous honoroit de ses recherches, ma femme entreprit de le sonder en faisant semblant de lui demander son avis, dans le choix d'un époux pour sa fille aînée. Si cela ne se trouvoit pas suffire pour l'engager à se déclarer, on étoit résolu de lui faire peur d'un rival. Je ne voulus absolument pas cependant consentir à cette dernière mesure, qu'Olivie ne m'eut donné les assurances les plus solennelles d'épouser le rival mis en jeu dans cette occasion, s'il n'y mettoit empêchement, en la prenant lui-même. Tel étoit le plan concerté

concerté que je n'approuvois pas tout-à-fait, sans autrement m'y opposer.

La première fois en conséquence que M. Thornhill vint nous voir, mes filles eurent soin de ne se pas trouver sur le chemin, pour donner occasion à leur mère de mettre son projet en exécution ; mais elles ne se retirèrent que dans la chambre voisine d'où elles étoient à portée d'entendre toute la conversation : ma femme l'amena adroitement, en disant qu'il y avoit apparence qu'une des demoiselles Flamborough rencontroit un très-bon parti dans M. Spanker. L'écuyer en étant tombé d'accord, elle observa ensuite que celles qui étoient riches, étoient toujours sûres de faire de bons mariages ; “ mais, continua-t-elle, pour celles qui n'ont rien, Dieu les bénisse ! “ que signifient toutes les vertus & toutes les perfections du monde, dans ce siècle d'intérêt ? on ne demande pas ce qu'elle est, mais uniquement, ce qu'elle a.”

“ Madame, répondit-il, j'approuve hautement la justice, aussi bien que la nouveauté de votre observation, & si j'étois roi, il en seroit autrement ; ce seroit bien, je vous jure, le bon tems pour les filles sans fortune ; nos deux jeunes demoiselles seroient les premières pourvues ? ” — “ Monsieur, repartit ma femme, vous aimez à badiner ; mais moi, je voudrois être reine & je fais bien où ma fille aînée chercheroit alors un mari ; mais puisque vous m'y faites penser ; sérieusement, M. Thornhill, en ariez-vous un à me donner pour elle, qui lui convint ? Elle à maintenant dix-neuf ans, est de bonne taille & bien élevée ; & autant que je m'y connois, n'est pas sans qualités.”

“ Madame, répondit-il, si j'étois pour choisir, je  
“ voudrois



“ voudrais trouver quelqu'un qui possédât toutes les  
“ perfections qui peuvent rendre un ange heureux ;  
“ quelqu'un qui eût prudence, fortune, goût & fin-  
“ cérité ; tel seroit à mon jugement, Madame, le ma-  
“ ri qui lui conviendrait.” — “ Vraiment oui, mon-  
“ sieur, dit-elle, mais connoissez-vous quelqu'un  
“ comme cela ? ” — “ Non, madame, répondit-il, il  
“ est impossible de connoître personne qui mérite  
“ d'être son mari ; c'est un trop grand trésor pour  
“ être possédé par un homme ; c'est une divinité. Sur  
“ mon ame, je parle, comme je pense ; c'est un ange.”  
— “ Ah ! M. Thornhill, c'est uniquement pour flat-  
“ ter ma pauvre fille ; mais nous avons pensé à la  
“ marier à un de vos fermiers dont la mere vient de  
“ mourir, & qui a besoin d'une maîtresse de maison :  
“ vous savez qui je veux dire, Williams le fermier,  
“ un homme *plein*. M. Thornhill, qui a du pain à  
“ lui donner & qui lui a fait différentes fois la propo-  
“ sition ; (ce qui est actuellement le cas ;) mais, mon-  
“ sieur, conclut-elle, je serois bien aise que notre  
“ choix eût votre approbation.” — Comment, ma-  
“ dame, repartit-il, mon approbation ! un pareil  
“ choix, mon approbation ! Jamais : quoi ! sacrifi-  
“ er tant de charmes, de raison & de bonté à une cré-  
“ ature qui ne connoitroit pas le trésor ! Excusez moi,  
“ il m'est impossible de jamais approuver une pareille  
“ injustice, & j'ai mes raisons.” — “ Vraiment, mon-  
“ sieur, reprit Débora, si vous avez vos raisons, c'est  
“ une autre affaire ; mais je serois bien aise de con-  
“ noître ces raisons.” — “ Excusez-moi, madame, ré-  
“ pondit-il, elles sont un peu trop avant pour les dé-  
“ couvrir ; (mettant la main sur son cœur) elles dé-  
“ meurent enterrées, rivées ici.”

Il nous fut impossible, après une délibération générale

rale, quand il fut parti, de dire que penser de ces beaux sentiments. Olivie les regardoit comme des preuves de la passion la plus exaltée. Mais je n'étois pas tout-à-fait aussi chaud. Il me paroissoit assez clair qu'ils tenoient plus de l'amour que du mariage. Cependant, quoiqu'ils pussent présager, on résolut de poursuivre le plan de Williams le fermier qui, du moment que ma fille avoit paru dans le pays, l'avoit recherchée en mariage.

---

## CHAPITRE XVII.

*Il n'y a presque point de vertu qui puisse résister à la force d'une longue & agréable tentation.*

COMME je désirois uniquement le bonheur réel de mon enfant, je voyois avec plaisir la constance de M. Williams, attendu qu'il étoit à son aise, prudent & sincère. Il suffisoit d'un très-petit encouragement pour faire revivre sa première passion ; de façon qu'ils se rencontrent chez nous, lui & M. Thornhill un ou deux fois après, & s'observerent l'un l'autre pendant quelque tems, avec un air d'humeur ; mais M. Williams ne devoit rien à son propriétaire, & son indignation l'inquiétoit peu. Olivie, de son côté, jouoit à merveille le rôle de coquette (si faire son propre personnage, se peut appeller jouer un rôle) affectant de prodiguer toute sa tendresse à son nouvel amant. M. Thornhill parut tout abattu de cette préférence, & prit congé, d'un air pensif ; quoique j'avoue que je ne comprenois rien à la peine où il me paroissoit être, lorsqu'il ne tenoit qu'à lui d'éloigner si aisément la cause

cause de son chagrin, en déclarant une passion honnête ; mais quelque mal à son aise, qu'il parut être, il étoit facile d'apercevoir qu'Olivie souffroit encore autrement que lui. Après chacune de ces entrevues de ses amans, lesquelles furent répétées, elle se retireroit ordinairement dans la solitude, & là s'abandonnoit à sa peine. C'étoit dans une pareille situation que je la trouvai un soir, qu'elle s'étoit fait violence quelque tems, pour paroître gaie. “ Tu vois à présent, lui dis-je, mon enfant, que ta confiance en la passion de M. Thornhill n'étoit qu'imagination. Il se souffre un rival, au-dessous de lui à tous égards, tout en sachant qu'il ne tient qu'à lui de s'affurer de toi, par une déclaration ingénue.” — “ Oui, papa,” répondit-elle ; mais il a ses raisons pour ce délai : il les a, je le fais. La sincérité de ses regards & de ses paroles me prouve incontestablement la réalité de son estime. Vous ne ferez pas long-tems, j'espère, sans voir la générosité de ses sentimens, & sans être convaincu que je lui rendois, dans mon opinion, plus de justice que vous.” — “ Olivie, ma petite, répondis-je, tous les plans qu'on a suivis jusqu'ici, pour l'obliger à s'expliquer, c'est toi qui les a proposés & dirigés ; & tu ne peux pas dire non plus, que je t'aye fait la moindre violence ; mais tu ne dois pas supposer, ma chère, que je me prêterai toujours à ce que son honnête rival soit la dupe de ton amour mal placé. Tu peux prendre tout le tems que tu voudras, pour amener ton prétendu admirateur à une explication ; mais si à l'expiration du terme, il est toujours indifférent, je veux absolument que la fidélité de l'honnête Williams soit récompensée. La réputation que j'ai soutenue jusqu'ici



“ dans le monde, demande cela de moi, & ma tendresse comme pere, n’aura jamais d’influence sur mon intégrité, comme homme. Nomme donc ton jour, si éloigné que tu voudras, & aye soin cependant de faire savoir à M. Thornhill le tems précis où je me propose de te donner à un autre ; s’il t’aime réellement, son propre bon sens lui suggérera bientôt qu’il n’y a pour lui qu’un seul moyen de ne te pas perdre pour toujours.” Elle agréa sur le champ cette proposition qu’elle ne pouvoit trouver que très-juste. Elle renouvela de la maniere la plus positive, sa promesse, d’épouser M. Williams en cas que l’autre fût insensible ; & il fut arrêté, à la premiere occasion, en présence de M. Thornhill, que dans un mois, à dater du jour où l’on étoit, elle épouseroit son rival.

La vigueur de ces procédés sembla redoubler la perplexité de M. Thornhill ; mais ce que sentoît réellement Olivia, me donna de l’inquiétude. Dans ce combat entre la prudence & la passion, sa vivacité l’abandonna totalement, & elle cherchoit, pour pleurer, toutes les occasions d’être seule. Il se passa une semaine, sans que M. Thornhill fît aucun effort pour empêcher son mariage ; il continua la suite de ses assiduités ordinaires, mais sans s’ouvrir davantage. Il cessa entièrement ses visites la troisieme, & au lieu d’en voir de la peine à ma fille, comme je m’y attendois, elle me parut rester dans une rêverie tranquille que je pris pour résignation. En mon particulier, j’avois alors un vrai plaisir à penser que mon enfant alloit être pour toujours assurée du nécessaire, & de la tranquillité ; & j’applaudissois souvent à sa resolution de préférer le bonheur à l’ostentation.

Quatre jours peut-être avant celui où se devoit célébrer

lébrer son mariage, toute ma petite famille étant le soir rassemblée autour d'un charmant feu, disant des histoires du passé & faisant des plans pour l'avenir ; occupée à former mille projets & riant de toutes les folies qui venoient à la tête : “ Eh bien, Moïse,” “ vins-je à dire, nous aurons bientôt un mariage dans la famille, mon garçon ; quelle est, en général, ton opinion du courant ? ” — “ Mon opinion, mon pere, répondit-il, est que tout va très-bien ; & je pensois tout à l'heure que, quand ma sœur Livie sera mariée à Williams le fermier, il nous prêtera alors pour rien, son pressoir à cidre & ses cuves à brasser ” — “ O cela, sûrement, Moïse, re-partis-je : & par marché, pour nous divertir, il nous chantera la Mort & la Dame. ” — “ Il a appris cette chanson là à notre Dick,” dit Moïse, “ & je crois qu'il s'en tire très-joliment. ” — “ Bonnement, répondis-je ; ayons la donc : où est le petit Dick ? ” — “ Qu'il nous la vienne chanter hardiment. ” — “ Mon frere Dick, dit Bill mon plus jeune, vient de sortir avec ma sœur Livie ; mais M. Williams m'a appris deux chansons, & je vous les chanterai si vous voulez, papa : laquelle souhaitez-vous du cigne mourant, ou de la complainte sur la mort du chien enragé ? ” — “ La complainte, sans contredit, enfant, repondis-je : “ je ne l'ai encore jamais entendue : & Débora, mon cœur, le chagrin vous savez, est aride, donnez-nous, pour nous tenir en haleine, une bouteille de votre meilleur vin de groseille. J'ai autrefois tant pleuré, à toutes sortes de complaints, que sans un verre de vin pour me ravigoter, je suis sûr que celle-ci aura le dessus de moi : & toi, Sophie, mon amour, prends ta guitarre & pinces-en, vaille que vaille, un peu avec l'enfant. ”

## COMPLAINTE SUR LA MORT D'UN CHIEN

## ENRAGE.

Ecoutez tous, petits & grands,

Une histoire extraordinaire

Qui ne vous tiendra pas long-tems,

Si vous la trouvez courte à faire.

Dans Islington un homme étoit

Dont, sans mentir, il faut qu'on dise

Qu'encor bonne route il tenoit,

Quand il s'en alloit à l'église.

Doux, généreux cœur il avoit ;

Tous obliger, étoit sa guise,

Le nud, tous les jours, il couvroit,

Alors qu'il mettoit sa chemise.

Un chien aussi là se trouvoit ;

Car chiens là font en abondance,

Metif, gredin, courant, roquet

Et chiens de la plus basse engeance.

D'abord, en bonne intelligence,

Chien, homme étoient, à ce qu'on dit ;

Brouille avint ; le chien par vengeance,

Fou devint, & l'homme mordit.

Voisins surpris, de voler où

Git le pendard, qu'on vous l'assomme :

Ils jurent le chien archifou,

Mordre qui put un si bon homme.

La playe, aux yeux de tout Chrétien,

Paroit cruelle & douloureuse ;

Pour eux qui fou jurent le chien,

La mort de l'homme n'est douteuse.

Mais, ô surprenante aventure,

Qu'elles aveugles démentit !

L'homme guérit de sa blessure,

Et ce fut le chien qui périt.

“ Très-bon



“ Très-bon garçon, Bill, sur ma parole, & une  
“ élégie qu'on peut bien appeller tragique : allons, mes  
“ enfans, ici la santé de Bill, & puisse-t-il être un  
“ jour évêque !”

“ De tout mon cœur, s'écria ma femme, & s'il  
“ prêche seulement aussi bien qu'il chante, je réponds  
“ de lui ; la plupart de ses parents du côté de sa mere,  
“ furent toujours chanter une bonne chanson : c'étoit  
“ un dicton dans notre pays, que jamais Blenkinsop  
“ ne put regarder droit devant lui, ni les Huginsons  
“ souffler une chandelle ; qu'il n'y avoit pas un Gro-  
“ gram qui ne fût en état de chanter une chanson,  
“ ni un Marjoram, de dire une histoire.”—“ Quoi-  
“ qu'il en soit,” dis-je, “ je préfere, en général, la  
“ ballade la plus commune, à la plus belle des odes  
“ modernes, & aux choses qui nous pétrifient dans  
“ une seule stance, productions que nous détes-  
“ tons & louons en même tems : passe le verre à ton  
“ frere, Moïse. La grande faute de ces faiseurs d'élé-  
“ gies, est qu'ils sont au désespoir pour des événemens  
“ qui n'affectent que très-légerement la saine partie  
“ du genre humain. Une dame perd son manchon,  
“ son éventail ou son petit chien, & vite le sot de po-  
“ ête court chez lui mettre le malheur en vers.”

“ Cela peut être la mode,” dit Moïse, “ en compo-  
“ sitions plus sublimes ; mais les chansons de Rane-  
“ lagh qui nous parviennent, sont tout à fait fami-  
“ lieres, & jettées toutes dans le même moule. Collin  
“ rencontre Dol'y, & ils font entr'eux un dialogue.  
“ Il lui donne un présent de foire à mettre à ses che-  
“ veux, & elle lui présente un bouquet ; & ensuite ils  
“ vont ensemble à l'église où ils donnent aux jeunes  
“ nimphes & aux bergers le bon avis de se marier le  
“ plutôt possible.”

“ Et un très-bon avis aussi,” repartis-je ; & je me  
“ suis laissé dire qu’il n’y avoit pas de place au monde  
“ où avis se puisse donner plus à propos que là ; car  
“ si on nous persuade de nous marier, on nous four-  
“ nit en même tems de femmes ; & sûrement, mon  
“ garçon, celui-là doit être un excellent marché où  
“ l’on nous dit ce qu’il nous faut & nous fournit ce  
“ qui nous manque.”

“ Sans doute, mon pere,” dit Moïse, “ & je ne  
“ connois en Europe que deux pareils marchés aux  
“ femmes, Ranelagh en Angleterre & Fontarabie en  
“ Espagne. Le marché d’Espagne s’ouvre une fois  
“ l’an ; mais il n’y a point de nuits où nos femmes  
“ Angloises ne soient en vente.”

“ Tu as raison, mon garçon,” observa la mere ;  
“ la Vieille-Angleterre est pour les hommes à marier,  
“ l’unique place au monde pour trouver des femmes.”  
— “ Et pour les femmes,” interrompis-je, “ pour  
“ mener leurs maris. C’est un proverbe, chez l’é-  
“ tranger, que si on construisoit un pont sur la mer,  
“ toutes les dames du continent viendroient prendre  
“ modèle sur les nôtres : car elles n’ont pas leurs pa-  
“ reilles en Europe ; mais encore une bouteille, Dé-  
“ bora, mon cœur ; & toi, Moïse, donne nous une  
“ bonne chanson. Quelles actions de grâce n’avons  
“ nous pas à rendre au ciel, pour nous départia ain-  
“ si la tranquillité, la santé & l’aisance ! je me trouve  
“ à présent plus heureux que le plus grand Monarque  
“ de la terre. Il n’a point notre coin du feu, ni au-  
“ tour de lui ces riantes figures ; oui, Débora, nous  
“ ne rajeunissons maintenant pas ; mais le soir de  
“ notre vie a l’air de devoir être heureux. Nous som-  
“ mes descendus d’ancêtres qui ne connoissoient point  
“ de tache, & nous laisserons après nous une race  
“ d’enfans

“ d'enfans bons & vertueux. Ils seront ici, tant que  
“ nous vivrons, notre support & notre joye, & à no-  
“ tre mort, ils transmettront sans souillure notre hon-  
“ neur à la postérité. Allons, mon fils, nous atten-  
“ dons une chanson : faisons chorus : mais où est  
“ mon Olivie ? cette petite voix de chérubin a tou-  
“ jours dans le concert une douceur particulière.”  
Au moment même où je parlois, entre Dick en cou-  
rant, *criant*—“ O papa ! O papa ! elle nous a quit-  
“ tés, elle nous a quittés ; ma sœur Livie nous a  
“ quittés pour jamais.”—“ Quittés, mon enfant !”—  
“ Oui, elle est partie avec deux messieurs dans une  
“ chaise de poste, & un d'eux l'a embrassée, & a  
“ dit qu'il mourroit pour elle, & elle pleuroit beau-  
“ coup & vouloit revenir ; mais il l'a encore persua-  
“ dée, & elle est entrée dans la chaise, & a dit :—  
“ O que va faire mon pauvre papa, quand il saura que  
“ je suis perdue !”—“ Maintenant donc, mes enfans,  
“ m'écriai-je, allez être misérables, car nous n'aurons  
“ plus une heure de jouissance ; & puisse la  
“ colere divine qui ne s'éteint point, tomber sur lui  
“ & les siens ! Me dérober ainsi mon enfant ! & elle  
“ le fera sûrement, pour faire retourner en arriere ma  
“ charmante innocente que je conduisois au ciel : un  
“ enfant de sa candeur ! Mais il n'y a plus pour nous  
“ maintenant de bonheur sur la terre. Allez, mes  
“ enfans, allez être misérables & sans honneur ; car  
“ je me sens le cœur brisé.”—“ Mon pere, s'écria  
“ mon fils, est-ce là votre courage ?”—Courage !  
“ mon enfant. Oui, il verra que j'ai du courage.  
“ Apportez-moi mes pistolets, je vais poursuivre le  
“ traître. Je le poursuivrai tant qu'il sera sur terre.  
“ Tout vieux que je suis, il trouvera que mes traits  
“ peuvent encore aller jusqu'à lui ; le scélérat, le per-  
“ fide



“ fide fcélérat ! ” J’avois à ce moment atteint mes pistolets ; quand ma pauvre femme, dont les passions n’étoient pas auffi fortes que les miennes, me faifit dans fes bras ; “ Mon cher, mon très-cher mari, “ s’écria-t-elle, la bible eft la feule arme qu’il vous “ convient de manier à votre âge ; ouvrez cela, mon “ cœur, & faites nous une lecture qui nous rende patients dans nos peines ; car elle nous a honteusement trompée. ” — “ En vérité, mon pere, reprit mon fils après une pause, votre colere eft trop violente & malféante. Vous devriez confoler ma mere, & vous augmentez fa peine ; il ne vous venoit pas, non plus qu’à votre caractère de prêtre, de maudire ainfi votre plus grand ennemi. Tout “ fcélérat qu’il eft, vous ne l’auriez pas dû maudire. ” — “ Je ne l’ai pas maudit, mon fils, l’ai-je maudit ? ” — “ Oui, en vérité, mon pere, vous l’avez maudit, vous l’avez maudit deux fois. ” — “ Puisse en ce cas le ciel, fi je l’ai fait, me pardonner & à lui auffi ! “ & à présent je le vois bien, mon fils qu’elle étoit plus qu’humaine la bonté de celui qui nous enseigna à benir nos ennemis. Que fon saint nom foit loué pour tout le bien qu’il nous a donné & pour tout celui qu’il nous a ôté ; mais ce n’eft pas, ce n’eft pas une petite peine qui peut arracher des larmes à un vieillard qui n’en a pas versé depuis tant d’années. Mon enfant ! perdre ma chere enfant ! puisse la confusion faifir....ciel, pardonne moi, que vais-je dire ? Vous ne l’avez pas oublié, mon amour, combien elle étoit bonne, & les charmes qu’elle avoit. Tous fes foins jufqu’à ce honteux moment, étoient de nous rendre heureux. Si elle étoit auffi bien morte ! mais elle eft partie, l’honneur de notre famille fouillé, & je dois chercher le “ bonheur.

“ bonheur dans un autre monde que celui-ci ; mais  
“ mon enfant, tu les as vus aller ; peut-être l'a-t-il  
“ emmenée de force ? S'il lui a fait violence, elle  
“ peut être encore innocente : ” — Ah, non, mon pere  
“ dit l'enfant, il n'a fait que le embrasser, & il l'a ap-  
“ pellée son ange, & elle a pleuré beaucoup, & elle  
“ s'est appuyée sur son bras, & ils sont partis bien  
“ vite. ” — “ C'est une ingrate créature, s'écria ma  
“ femme, qui pouvoit à peine parler pour les pleurs,  
“ de nous traiter ainsi ! Jamais on n'avoit fait la  
“ moindre violence à ses inclinations ; la vilaine  
“ gueuse a baslement abandonné, sans sujet, ses pere  
“ & mere, pour conduire ainsi vos cheveux blancs  
“ au tombeau ; & je dois bientôt vous suivre. ”

Ce fut ainsi que dans l'amertume des plaintes, & dans des faillies d'enthousiasme-malsoutenues, se passa cette soirée, la premiere de nos infortunes réelles. Je résolus néanmoins de découvrir notre traître en quelque lieu qu'il fût, & de lui reprocher sa bassesse. Nous nous aperçûmes bien le lendemain matin, que notre malheureuse enfant nous manquoit à déjeuner où elle avoit coutume de nous donner à tous la vie avec la gaieté. Ma femme chercha, comme auparavant, à soulager son cœur, par des reproches. “ L'infamante tache de notre  
“ famille, s'écria-t-elle, jamais elle ne remettra les  
“ pieds dans cette innocente demeure. Jamais je ne  
“ la rappellerai ma fille. Non : que la gueuse reste  
“ avec son vil séducteur. Elle peut nous déshonorer ;  
“ mais elle ne nous trompera pas davantage. ”

“ Ma femme, lui dis-je ; ne parlez donc pas si  
“ durement. Je n'ai pas sa faute moins en horreur  
“ que vous ; mais cette maison & ce cœur feront  
“ toujours ouverts au malheureux pécheur que le  
“ repentir

“repentir y ramenera. Plutôt elle reviendra de son  
 “égarement, mieux je la recevrai ; car le meilleur  
 “des hommes peut tomber une fois : l’art peut per-  
 “suader & la nouveauté étaler ses charmes. La  
 “première faute est le fruit de la simplicité, mais  
 “toutes les autres le sont du crime. Oui, l’infor-  
 “tunée créature, ce cœur & cette maison lui sont  
 “ouverts, fût-elle entachée de dix mille vices. Je  
 “prêterai encore l’oreille aux charmes de sa voix, je  
 “presserai encore son cœur contre le mien, du mo-  
 “ment que j’y trouverai du repentir. Mon fils, ap-  
 “porte ici ma bible & mon bâton, j’irai après elle,  
 “partout où elle sera, & si je ne puis pas la sauver  
 “du déshonneur, au moins puis-je empêcher le cours  
 “de l’iniquité.”

## CHAPITRE XVIII.

*Poursuite d'un pere pour rappeler à la vertu un enfant égaré.*

Quoique l'enfant ne pût pas nous dépeindre la  
 personne du Monsieur qui avoit conduit sa sœur à  
 la chaise de poste, mes soupçons néanmoins tom-  
 berent entierement sur notre jeune propriétaire, dont  
 la réputation n'étoit que trop célèbre pour de pa-  
 reilles intrigues. Je dirigeai mes pas en consé-  
 quence vers le château de Thornhill, dans la réso-  
 lution de lui faire des reproches & s'il étoit possible de  
 ramener ma fille ; mais avant d'arriver chez lui je fus  
 rencontré par un de mes paroissiens qui me dit qu'il  
 avoit vu une jeune demoiselle ressemblant à ma fille,  
 dans une chaise de poste avec un Monsieur que je

ne



ne pus, au portrait, imaginer être autre que Monsieur Burchell ; & qu'ils alloient très-vîte. Cet avis toutefois ne me satisfit nullement, je fus donc chez le jeune écuyer ; & quoiqu'il fût encore de bonne heure, j'insistai à le voir sur le champ. Il se présenta bientôt avec l'air familier le plus ouvert, & parut on ne peut pas plus étonné de la fuite de ma fille, protestant sur son honneur qu'elle lui étoit tout-à-fait étrangère. Je me reprochai alors en conséquence mes premiers soupçons, & ne pouvois plus les faire tomber que sur Monsieur Burchell, que je me rappelai avoir eu dernièrement plusieurs conférences particulières avec elle ; mais l'apparition d'un autre témoin qui m'assura qu'ils étoient actuellement, lui & ma fille, sur le chemin de Wells, à environ trente miles de là, où il y avoit beaucoup de compagnie, ne me laissa plus lieu de douter de sa bassesse. Conduit que j'étois à cette situation d'esprit où l'on est plus disposé à agir avec précipitation, qu'à raisonner juste, je ne me demandai pas, si ces rapports ne pourroient point m'avoir été faits par des gens placés à dessein sur la route pour me faire prendre le change ; mais résolu d'y poursuivre ma fille & son séducteur supposé, je me mis à marcher à grands pas, & m'informai sur le chemin à plusieurs personnes ; mais n'en appris de nouvelles qu'au moment, où entrant dans la ville, je fus rencontré par un homme à cheval que je me rappelai avoir vu chez l'écuyer ; & il m'assura que si je les poursuivois jusqu'aux courses \* qui n'étoient qu'à trente milles plus loin, j'étois sûr de les attraper ; car il les y avoit vus danser le soir précédent, & toute l'assemblée paroissoit enchantée

---

\* Place où se font des courses de chevaux.

enchantée de la manière dont ma fille s'en acquittoit. Je partis le lendemain de bonne heure pour les courses, & arrivai sur la place, environ à quatre heures après midi. La compagnie offroit un très-brillant coup-d'œil, tout le monde grandement occupé d'un seul objet, celui du plaisir : qu'il étoit différent du mien, celui de rappeler à la vertu un enfant égaré ! Je crus appercevoir M. Burchell, à quelque distance de moi ; mais, comme s'il eût redouté une entrevue, il se mêla dans la foule à mon approche, & je ne le vis plus. Je réfléchis alors qu'il seroit inutile de continuer ma poursuite plus loin, & résolu d'aller rejoindre une innocente famille qui avoit besoin de mon secours ; mais mes agitations d'esprit & les fatigues que j'avois essuyées, me jetterent dans une fièvre dont j'aperçus les symptômes avant de quitter les courses. C'étoit là un autre coup inattendu, étant à plus de soixante & dix milles de chez moi. Quoi qu'il en soit, je me retirai dans un petit cabaret à biere, sur le bord du chemin ; & dans ce lieu, retraite ordinaire de l'indigence & de la frugalité, je me couchai pour attendre patiemment l'issue de ma maladie. J'y languis à peu près trois semaines ; mais mon tempérament prit à la fin le dessus, quoique je ne fusse pas muni d'argent pour payer la dépense de mon traitement. L'inquiétude que j'avois à ce sujet auroit seule suffi pour me causer une rechute, si un voyageur qui s'arrêta pour se rafraichir à la hâte, ne m'en avoit pas donné. Ce voyageur n'étoit autre que le philanthrope libraire du cimetière St. Paul qui a écrit tant de petits livres pour les enfans : il s'appelloit lui-même leur ami ; mais il étoit l'ami de tout le genre humain. Il n'avoit pas mis pied à terre, qu'il auroit voulu être  
parti,

parti, car il étoit toujours en affaires de la plus grande importance, & étoit actuellement occupé à amasser des matériaux pour l'histoire d'un M. Thomas Trip. Je me remis sur le champ la figure rouge & bourgeonnée de cet homme bienfaisant ; car il avoit été l'éditeur de mes ouvrages contre les deutérogamistes du siècle, & je lui empruntai quelque peu d'argent, à rendre à mon retour. Quittant donc l'auberge tout foible que j'étois encore, je pris la résolution de retourner chez moi à petites journées, de dix miles par jour.

Ma santé & ma tranquillité ordinaire étoient presque revenues, & je me reprochai alors l'orgueil qui m'avoit fait révolter contre la main du châtiment. L'homme connoît peu les calamités qu'il est au dessus de sa patience, de souffrir, jusqu'à ce qu'il les éprouve. Comme, en montant les hauteurs de l'ambition qui d'en bas paroissent brillantes, on découvre à chaque pas qu'on fait, la sombre & nouvelle perspective de quelque contre-temps imprévu ; de même en descendant du sommet des plaisirs, quelque obscure & ténébreuse que puisse d'abord paroître la vallée de misère qui est au bas, l'esprit actif qu'occupe toujours son amusement, trouve toutefois dans la descente, quelque chose de flatteur & qui plait. A mesure qu'on en approche, les objets sombres semblent briller, & l'œil de l'esprit se fait à l'obscurité de sa situation.

Je me mis alors à avancer, & avois marché environ deux heures, quand j'aperçus quelque chose qui avoit l'air, de loin, d'un chariot, ce que j'étois résolu d'atteindre ; mais je trouvai en l'abordant que c'étoit la cariole d'une troupe de comédiens ambulans qui transportoient leurs décorations & autres



ustenciles de théâtre, au prochain village où ils devoient représenter. La cariole n'étoit accompagnée que de son conducteur & de quelqu'un de la troupe, le reste des acteurs devant se rendre le lendemain. Bonne compagnie sur la route, dit le proverbe, abrége le chemin : j'entrai donc en conversation avec le pauvre comédien ; & comme j'avois eu autrefois moi-même quelques talens pour le théâtre, je raisonnai sur le sujet avec ma liberté ordinaire ; mais étant assez peu au fait de l'état actuel de la scène, je demandai qui étoient à présent les écrivains de théâtre en vogue, qui étoient les Drydens & les Otways du jour.—“ J'imagine, Monsieur,” dit l'acteur, “ que  
“ peu de nos modernes dramatises se croiroient  
“ beaucoup honorés d'être comparés aux écrivains  
“ dont vous parlez. Le genre de Dryden & de Rowe,  
“ Monsieur, est tout-à-fait passé de mode : notre  
“ goût a rétrogradé d'un siècle entier. Fletcher,  
“ Ben Jonson & toutes les pièces de Shakespear, sont  
“ les seules choses qui soient reçues.”—“ Comment ! ” m'écriai-je, “ seroit-il possible que le  
“ siècle présent pût aimer cette dialecte surannée, ce  
“ sel assadi, ces caractères surchargés qui abondent  
“ dans les ouvrages que vous citez ? ”——“ Monsieur,” répondit mon compagnon, “ le public ne  
“ songe aucunement à la dialecte, au sel, ou au caractère ; car ce n'est nullement son affaire. Il ne  
“ va que pour l'amusement, & se trouve heureux  
“ d'être regalé d'une pantomime sous la sanction du  
“ nom de Jonson ou de Shakespear.”——“ Ainsi,  
“ donc,” dis-je, “ je suppose que nos modernes  
“ dramatises sont plutôt les imitateurs de Shakespear  
“ que de la nature.”——“ A dire vrai, repartit mon  
“ compagnon,” “ je ne fais pas s'ils imitent rien du  
“ tout

“ tout, & de fait, le public ne l'exige pas d'eux.  
“ Ce n'est point la composition de la piece, mais le  
“ nombre des sauts & des attitudes qu'on peut y  
“ faire entrer, qui tire des applaudissemens. J'ai  
“ connu une piece, sans pas un bon mot dans le  
“ tout, que les contorsions firent accueillir, & une  
“ autre que le poëte fauva, en y jettant un accès de  
“ colique. Non, Monsieur, il y a trop d'esprit  
“ dans les ouvrages de Congreve & de Farquhar,  
“ pour le goût d'à présent; notre dialecte moderne  
“ est beaucoup plus naturelle.”

L'équipage de la troupe étoit à ce moment-là arrivé au village qui en apparence avoit été informé de notre approche, & étoit sorti pour nous contempler; car, suivant la remarque de mon compagnon, les comédiens rouleurs ont toujours plus de spectateurs dehors que dedans. Je ne fis réflexion à l'indécence qu'il y avoit pour moi, d'être en pareille compagnie, que quand je vis la populace s'assembler autour de moi; je me sauvai en conséquence le plus vite que je pus dans le premier cabaret à bierre qui se présenta, & étant introduit dans la salle commune, fus accosté par un Monsieur très-bien mis qui me demanda si j'étois réellement le chapelain de la troupe, ou si ce devoit être seulement mon rôle dans la piece. Quand je l'eus instruit de la vérité, & que je n'appartenois en rien à la troupe, il voulut bien s'abaisser à nous inviter l'acteur & moi, à prendre notre part d'une jatte de *punch* vis-à-vis de laquelle, il discuta la politique moderne avec beaucoup de sérieux & d'intérêt. Je ne le crus rien moins, en moi-même, qu'un membre du parlement, pour ne pas dire plus: mais je fus presque confirmé dans mes conjectures, quand venant à demander ce qu'il y avoit

avoit dans la maison pour souper, il nous engagea avec instance l'acteur & moi à souper chez lui, avec lui ; invitation que nous nous laissâmes persuader d'accepter, après nous être fait prier un peu.

## CHAPITRE XIX.

*Portrait d'un homme mécontent du gouvernement présent, & qui craint pour la perte de nos libertés.*

LA maison où nous devions être traités, n'étant pas loin du village, notre Monsieur dit que, comme la voiture n'étoit pas prête, il nous conduiroit à pied, & nous arrivâmes bientôt à un des plus beaux manoirs seigneuriaux que j'eusse vu dans ce canton-là. L'appartement où l'on nous introduisit, étoit tout-à-fait élégant & moderne : Il alla commander le souper, pendant quoi l'acteur observa, avec un signe d'œil, que nous étions on ne peut pas plus chanceux. Notre Monsieur ne tarda pas à revenir. On servit un élégant souper : deux ou trois dames en simple déshabillé furent introduites, & la conversation ne commença pas fans être animée. La politique toutefois fut le sujet sur lequel notre Monsieur s'étendit particulièrement ; car il assura que la liberté étoit à la fois sa gloire & sa crainte. Il me demanda quand on eut desservi, si j'avois vu le dernier Moniteur : à quoi, répondant par la négative ; " Quoi," dit-il, " ni l'Auditeur non plus, je suppose ?"— " Ni l'un ni l'autre, Monsieur," répondis-je.— " Cela est étrange, très-étrange," repartit-il : " eh bien moi, je lis toute la politique qui paroît, les Affiches, le Public, le Ledger, la Chronicle, la

" Soirée



“ Soirée de Londres, la Soirée de Whitehall, les dix-  
“ sept Magazins & les deux Reviseurs\* ; & quoiqu’-  
“ ils s’entredétestent, je les aime tous. La liberté,  
“ Monsieur, la liberté est la gloire du Breton, & par  
“ toutes mes mines de charbon de Cornwall, j’en ré-  
“ vere les gardiens.”—“ Il faut donc espérer,” dis-je,  
“ que vous révèrez le Roi.”—“ Oui,” répondit-il,  
“ quand il fait ce que nous voudrions qu’il fît ; mais  
“ s’il continue, comme il a fait dernièrement, je ne  
“ me mêlerai plus jamais de ses affaires ; je ne dis ri-  
“ en : je me contente de penser. J’aurois pu mieux  
“ diriger certaines choses ; je ne crois pas qu’il y  
“ ait assez de conseillers. Il devrait prendre avis de  
“ tous ceux qui voudroient lui en donner ; & alors  
“ les choses seroient faites d’une toute autre ma-  
“ nière.”

“ Je souhaiterois, dis-je, que ces intrus donneurs  
“ d’avis fussent attachés au pilori. Tout honnête  
“ homme devrait, par devoir, soutenir le côté le plus  
“ foible de notre constitution, ce pouvoir sacré qui  
“ va depuis quelques années tous les jours déclinant  
“ & perdant sa due part d’influence dans l’état ; mais  
“ ces ignorans n’en ont pas moins toujours le mot de  
“ liberté à la bouche, & s’ils ont quelque poids, le jet-  
“ tent bassement dans le plat de la balance qui l’em-  
“ porte.”

“ Se peut-il, s’écria une des dames, que je vive  
“ pour voir quelqu’un d’assez bas, d’assez vil pour  
“ être l’ennemi de la liberté & le défenseur des tyrans ?  
“ La liberté, ce présent sacré du ciel, ce glorieux  
“ privilège des Bretons !”

“ Est-il possible,” dit notre Monsieur, “ que l’es-  
“ clavage puisse trouver à présent des avocats ? des  
“ gens à abandonner lâchement les privilèges des Bre-

L 3

“ tons ;

---

\* Noms de journaux.

“ tons ; peut-il y en avoir de méprisables à ce  
“ point ? ”

“ Non, monsieur, repartis-je, je suis pour la li-  
“ berté, cet attribut des Dieux ! glorieuse liberté !  
“ topique de déclamation moderne. Je voudrais que  
“ tous les hommes fussent rois : je voudrais être roi  
“ moi-même. Nous avons tous naturellement un  
“ égal droit au trône ; nous naissons tous égaux.  
“ C’est là mon opinion, & ce fut autrefois celle d’un  
“ parti d’honnêtes gens qu’on appella Niveleurs. Ils  
“ essayèrent de se former en société où tous devoient  
“ être également libres ; mais hélas ! le projet ne put  
“ jamais réussir ; car parmi eux, il y en avoit de plus  
“ forts, & il y en avoit de plus fins, que les autres ;  
“ & ceux ci devinrent les maîtres du reste ; car, sûr  
“ comme votre palfrenier monte vos chevaux, parce  
“ qu’il est plus fin animal qu’eux, ainsi sûr est-il que  
“ l’animal qui seroit plus fin & plus fort que lui, se  
“ mettroit à son tour sur ses épaules. Puis donc que  
“ c’est le sort de l’humanité d’être soumise, & que  
“ les uns sont nés pour commander, & les autres pour  
“ obéir, la question est de savoir si, devant y avoir  
“ des tyrans, il vaut mieux les avoir avec soi dans la  
“ même maison, où dans le même village, où plus  
“ loin encore dans la capitale. Pout moi, monsieur,  
“ comme je hais naturellement la figure d’un tyran,  
“ plus il est loin de moi, plus je suis content. La  
“ majeure partie du genre humain a ma manière de  
“ penser, & a unanimement créé un roi dont l’élection  
“ diminue à la fois de nombre des tyrans, & place la  
“ tyrannie aussi loin qu’il se peut, du plus grand nom-  
“ bre du peuple. En cet état de choses, les grands  
“ qui étoient eux-mêmes tyrans, avant l’élection d’un  
“ seul tyran, sont naturellement ennemis du pouvoir  
“ élevé

“ élevé sur eux, & dont le poids doit toujours peser  
“ le plus sur les ordres subordonnés ; il est donc de  
“ l'intérêt des grands, de diminuer la puissance roy-  
“ ale autant qu'il est possible ; parce qu'ils ne lui  
“ ôtent rien qui ne leur soit naturellement rendu, &  
“ tout ce qu'ils ont à faire dans l'état, c'est de miner  
“ le pouvoir de l'unique tyran, au moyen de quoi, ils  
“ reprennent leur première autorité. Maintenant la  
“ manière d'être de l'état, la disposition de ses loix &  
“ l'humeur des riches qu'il renferme, peuvent être de  
“ nature à conspirer toutes à avancer cette entreprise  
“ de miner la monarchie ; car en premier lieu, si la  
“ manière d'être de notre état favorise naturellement  
“ l'accumulation des richesses, & rend l'opulent en-  
“ core plus riche, il en deviendra plus ambitieux.  
“ L'accumulation des richesses doit être néanmoins  
“ une conséquence nécessaire, lorsque, comme à pré-  
“ sent, le commerce du dehors importe plus de richesses  
“ que l'industrie du dedans n'en produit ; car le  
“ commerce du dehors ne se peut faire avec avantage,  
“ que par les riches, & ils ont aussi en même tems  
“ tout le profit qui résulte de l'industrie de l'intérieur ;  
“ de façon que chez nous, les riches ont deux sources  
“ de richesses, au lieu que le pauvre n'en a qu'une.  
“ C'est pour cette raison qu'on voit les richesses s'ac-  
“ cumuler dans tous les états commerçans, & que  
“ jusqu'ici ils sont tous avec le tems devenus aristocra-  
“ tiques. De plus, les loix mêmes de ce pays-ci  
“ peuvent aussi contribuer à l'accumulation des richesses,  
“ comme quand elles rompent les liens naturels qui  
“ attachent ensemble le riche & le pauvre, & qu'il est  
“ statué que les riches ne se marieront qu'à des riches,  
“ ou, quand uniquement faute de richesses, les gens de  
“ mérite sont tenus incapables de servir  
“ vir



“ vir leur pays en qualité de conseillers, & que les ri-  
“ chesses sont ainsi rendues l'objet de l'ambition du  
“ sage ; par ces moyens, dis-je, & autres semblables  
“ s'accumuleront les richesses. Maintenant la posses-  
“ seur de richesses accumulées, une fois pourvu du  
“ nécessaire & des agrémens de la vie, n'a d'autre  
“ voye pour employer le superflu de sa fortune, qu'à  
“ en acquérir du pouvoir ; c'est à dire, en d'autres  
“ termes, à se faire des dépendans, en achetant la li-  
“ berté du nécessaire ou du venal, d'hommes qui  
“ pour du pain, consentent à souffrir la mortificati-  
“ on d'avoir un tyran à leur porte. Tout homme  
“ riche forme ainsi généralement autour de lui un cer-  
“ cle des plus pauvres du peuple, & la politique qui  
“ abonde où les richesses sont accumulées se peut  
“ comparer à un système Carthésien où chaque orbe  
“ a son tourbillon. Ceux toutefois qui veulent bien  
“ être mus dans celui d'un grand, ne peuvent être  
“ que gens à devoir être esclaves, la lie du genre hu-  
“ main, dont l'ame & l'éducation sont adoptées à la  
“ servitude, & qui ne connoissent de la liberté, que  
“ le nom ; mais encore doit-il y avoir un bon nom-  
“ bre du peuple hors de la sphere de l'influence du  
“ riche, savoir, cette classe d'hommes qui se trouve  
“ entre le très-riche & la vraie canaille, de ceux qui  
“ ont trop de fortune pour s'assujettir à un voisin pu-  
“ issant, & sont cependant trop pauvres pour s'ériger  
“ eux-mêmes en tyrans : c'est dans cet ordre mitoy-  
“ en de l'espèce humaine, que doivent généralement  
“ se trouver tous les arts, la sagesse & les vertus soci-  
“ ales ; cet ordre seul est connu pour être le vrai con-  
“ servateur de la liberté, & est ce qui se peut appel-  
“ ler le peuple : maintenant il peut arriver que cet  
“ ordre mitoyen du genre humain vienne à perdre  
“ toute

“ toute son influence dans un état, & que sa voix  
“ soit en quelque sorte étouffée par celle de la canaille :  
“ car si la fortune suffisante pour donner à une per-  
“ sonne à présent le droit de suffrage dans les affaires  
“ d'état, est dix fois plus petite que celle qu'il falloit  
“ avoir, à la formation de la constitution, il est évi-  
“ dent que nombre de gens de rien entreront ainsi  
“ dans le système politique, & mus qu'ils seront sans  
“ cesse dans le tourbillon du grand, ils suivront l'im-  
“ pulsion de la grandeur. Tout ce qui reste donc à  
“ faire à l'ordre mitoyen dans un pareil état, c'est de  
“ conserver avec la plus scrupuleuse circonspection  
“ les prérogatives & privileges de l'unique gouverneur  
“ en chef ; car il divise le pouvoir des riches, & em-  
“ pêche les grands de tomber avec un poids comme  
“ dix sur la moyenne classe placée au dessous d'eux.  
“ L'ordre mitoyen peut être comparé à une ville dont  
“ les riches forment le siège, & que du dehors le gou-  
“ verneur vient secourir à grands pas. Pendant que  
“ les assiégeans craignent qu'un ennemi ne tombe sur  
“ eux, il est tout naturel qu'ils offrent aux citoyens  
“ les conditions les plus spécieuses, qu'ils les flattent  
“ de paroles & les amusent de privileges ; mais s'ils  
“ défont une fois le gouverneur qu'ils ont à dos, les  
“ murs de la ville ne seront qu'une faible défense pour  
“ les habitans. On peut voir ce qu'ils ont alors à at-  
“ tendre, en jettant les yeux sur la Hollande, Gènes  
“ ou Venise où les loix gouvernent le pauvre, & le  
“ riche les loix.

“ Je suis donc & mourrai pour la monarchie : mo-  
“ narchie sacrée ! car s'il y a quelque chose de sacré  
“ parmi les hommes, ce doit être l'oint souverain  
“ de son peuple ; & toute diminution de son pou-  
“ voir en guerre ou en paix est une violation des li-  
“ bertés

“bertés réelles des sujets. Les mots de liberté, de patriotisme & de Bretons ont déjà fait beaucoup ; il faut espérer que les vrais enfans de la liberté les empêcheront de jamais faire plus. J’ai connu dans ma vie beaucoup de ces prétendus champions de la liberté, & cependant je ne m’en rappelle pas un qui ne fût pas un tyran dans son cœur & dans sa famille.”

La chaleur où j’étois, avoit, je m’en aperçus, prolongé cette harangue au-delà des bornes de la politesse ; mais l’impatience de mon monsieur qui avoit essayé plus d’une fois de l’interrompre, ne put pas être retenue plus long-tems. “Quoi ! s’écria-t-il, c’est donc un Jésuite en habit de curé, que j’ai accueilli tout ce tems-là ! Mais, par toutes les mines de charbon de Cornwall, il décampera d’ici, ou je ne m’appelle pas Wilkinson.”—Je vis alors que j’avois été trop loin, & demandai pardon de la chaleur avec laquelle j’avois parlé. “Pardon ! répondit-il en furie, je crois que de pareils principes en demandent dix mille pardons. Quoi ! abandonner liberté, propriété &, comme dit le Gazetier, se soumettre à porter des sabots ! Monsieur, pour éviter pis, je veux que vous sortiez de cette maison, tout-à-l’heure. Monsieur, je le veux.” J’allois recommencer mes remontrances ; mais à l’instant même nous entendîmes frapper à la porte par un laquais, & les deux dames s’écrierent : “fûr comme il faut mourir, voilà Monsieur & Madame.”

Il paroît que mon monsieur n’étoit tout ce tems-là que le somnelier qui, à l’absence de son maître, avoit eu la fantaisie de faire figure, & de se donner un moment pour le monsieur lui-même ; & à dire vrai, il parloit politique aussi bien que la plupart de nos messieurs



messieurs de la campagne; mais ma confusion fut alors extrême en voyant entrer le monsieur & sa dame; & leur surprise ne fut pas moins grande que la nôtre, de trouver pareille compagnie & si bonne chère.

“ Messieurs, dit le vrai maître de la maison, en s’adressant à mon compagnon & à moi, nous sommes ma femme & moi vos très-humbles serveurs; mais je proteste que celle-ci est une faveur si inattendue que nous succombons presque sous l’obligation.” Quelqu’inattendue que pût être pour eux notre compagnie, la leur, j’en suis sûr, l’étoit encore plus pour nous, & j’étois resté muet à la vue de mon ineptie, quand, qui devois-je voir entrer après dans l’appartement, que ma chère demoiselle Arabelle Wilmot qui étoit autrefois pour épouser mon fils George; mais dont le mariage, comme on a déjà dit, étoit rompu? Elle ne m’aperçut pas plutôt, qu’elle vola dans mes bras avec la plus grande joie. “ Mon cher monsieur, s’écria-t-elle, à quel heureux hasard devons-nous une visite si inespérée? Mon oncle & ma tante seront, j’en suis sûre, ravis quand ils apprendront qu’ils ont pour hôte le bon docteur Primrose.” Le vieux monsieur & la dame entendant mon nom, s’avancèrent vers moi très-poliment & m’accueillirent de la manière la plus cordiale; sans pouvoir s’empêcher de rire en apprenant la nature de ma visite présente. Ils paroissoient d’abord disposés à mettre le malheureux sommelier à la porte; mais on lui fit grâce, à mon intercession.

Monsieur Arnold & son épouse à qui la maison appartenoit alors, me prièrent instamment de leur faire le plaisir de rester quelques jours; comme leur nièce, ma charmante élève, dont j’avois à certain point

point formé l'esprit par mes instructions, joignit ses instances aux leurs, je me rendis à leurs desirs. On m'introduisit le soir dans une magnifique chambre; & le lendemain matin de bonne heure Mlle. Wilmot souhaita faire une promenade avec moi au jardin qui étoit décoré dans le nouveau goût. Après avoir mis quelque tems à me montrer les beautés de la place, elle demanda avec une indifférence apparente, de quand étoient les dernières nouvelles que j'avois eues de mon fils George.

“ Hélas, mademoiselle, lui répondis-je, il y a maintenant près de trois ans qu'il est absent, sans avoir écrit du tout à ses amis ni à moi. Où est-il? Je l'ignore. Je ne le reverrai peut-être jamais, ni le bonheur non plus. Non, ma chère demoiselle, nous ne reverrons plus jamais des heures agréables comme celles que nous passions autrefois au coin de notre feu à Wakefield. Ma petite famille se disperse maintenant bien vite; & avec le besoin la pauvreté nous a encore amené l'infamie.” La bonne créature laissa couler des larmes à ce récit; mais comme je m'appergus de l'excès de sa sensibilité, je m'abstins d'entrer dans un plus grand détail de nos peines; ce fut toutefois une consolation pour moi de trouver que le tems n'avoit rien changé à ses sentimens, & qu'elle avoit refusé plusieurs partis qu'on lui avoit proposés depuis que nous avions quitté son canton. Elle me fit faire le tour de tous les vastes embellissemens de la place, me montrant les différentes promenades & berceaux, & prenant occasion en même tems de chaque objet, pour me faire de nouvelles questions relativement à mon fils: nous employâmes ainsi la matinée, jusqu'au moment où nous trouvâmes le directeur de la troupe ambulante dont

dont j'ai ci-devant fait mention, lequel étoit venu offrir des billets pour la piece de la Belle Pénitente qui se devoit jouer ce soir-là, & le rôle d'Horace par un jeune homme qui n'avoit jamais paru sur la scene. Il avoit l'air de ne pas tarir sur les louanges du nouvel acteur, & protestoît qu'il n'en avoit jamais vu aucun qui promit tant d'exceller. Jouer, observa-t-il, ne s'apprenoit pas en un jour : " Mais, continua-t-il, " ce monsieur, semble né pour le théâtre ; voix, figure " & attitudes, toutes en lui sont admirables. Nous en " avons fait la recrue par hasard en venant ici." Ce rapport excita en quelque sorte notre curiosité, & à la sollicitation des dames je me laissai persuader de les accompagner à la salle de comédie qui n'étoit autre chose qu'une grange. Comme la compagnie où j'étois, étoit sans contredit la premiere de l'endroit, nous fumes reçus avec le plus grand respect & placés à la tête des spectateurs, où nous restâmes quelque tems assis, bien impatiens de voir paroître Horace. Avance à la fin le nouvel acteur ; que les peres & meres jugent de mes sensations par les leurs, quand je vis que c'étoit mon malheureux fils. Il alloit commencer, lorsque jettant les yeux sur l'assemblée, il nous apperçut, Mlle. Wilmot & moi, & resta à la fois muet & immobile. Les acteurs hors de la scene qui attribuoient cette pause à sa timidité naturelle, essayèrent de l'encourager ; mais au lieu de poursuivre, il lui partit un torrent de larmes, & il quitta le théâtre.

Je ne fais pas ce que je sentis en cette occasion ; car mes sensations se succédoient avec trop de rapidité pour être dépeintes ; mais je fus bientôt tiré de cette pénible rêverie par Mlle. Wilmot qui, pâle & d'une voix tremblante, me pria de la reconduire chez son oncle. Arrivés à la maison, M. Arnold, à

M

qui



qui notre étrange conduite étoit encore inconnue, étant informé que le nouvel acteur étoit mon fils, envoya, pour lui, sa voiture & une invitation ; & comme il continuoit à refuser de reparoitre sur la scène, les acteurs en mirent un autre à sa place, & nous l'eumes bientôt avec nous. M. Arnold lui fit l'accueil le plus flatteur, & moi, je le reçus avec mes transports ordinaires ; car jamais je ne sus montrer un ressentiment que je n'avois pas. La réception de Mlle. Wilmot fut mêlée d'indifférence apparente, & je vis cependant bien que son rôle n'étoit pas naturel ; son esprit étoit encore en désordre ; elle dit vingt impertinences sous couleur de gaieté, & rit ensuite à éclats de ses propres sottises. Elle vous jettoit à la derobée par intervalle un coup-d'œil dans la glace avec l'air d'être heureuse dans le sentiment intérieur d'une beauté à laquelle on ne résiste point, & faisoit souvent des questions sans donner aucune espece d'attention aux réponses.

---

## CHAPITRE XX.

*Histoire d'un philosophe errant, courant après la nouveauté, mais perdant le contentement.*

MAD. Arnold offrit poliment quand nous eumes soupé, d'envoyer deux de ses domestiques chercher le bagage de mon fils, ce qu'il parut d'abord refuser ; mais Madame le pressant d'accepter l'offre, il fut obligé de lui avouer qu'un bâton & un bissac étoient tout le mobilier dont il se pût glorifier en ce monde.

“ C'est-à-dire, mon fils, lui dis-je, que pauvre tu m'as laissé & pauvre je te trouve revenu ; & cepen-

“ dant

“ dant je ne doute pas que tu n'en ayes bien vu.”—  
“ Oui, mon pere, répondit-il; mais courir après la  
“ fortune, n'est pas le moyen de l'attrapper: & aussi  
“ ai-je depuis peu renoncé à la poursuivre.”—“ J'i-  
“ magine, monsieur, dit Mde. Arnold, que l'histoire  
“ de vos aventures seroit amusante. J'en ai souvent  
“ entendu raconter la premiere partie à ma niece;  
“ mais si la compagnie en pouvoit obtenir la suite, ce  
“ seroit un surcroît d'obligation.”—“ Madame, ré-  
“ pondit mon fils, je vous promets que le plaisir que  
“ vous aurez à l'entendre, ne sera pas à moitié si  
“ grand que ma vanité à vous la répéter, & encore  
“ puis-je à peine dans toute la narration vous promet-  
“ tre une aventure; mon récit étant plutôt de ce que  
“ j'ai vu, que de ce que j'ai fait.

“ La premiere infortune de ma vie, que vous sa-  
“ vez tous, fut grande: mais quoiqu'elle m'affligeât,  
“ je n'y succombai pas. Jamais personne n'eut plus  
“ que moi le don d'espérer. Moins en un tems je  
“ trouvai la fortune favorable, plus j'en attendis dans  
“ un autre; & étant alors au plus bas de sa roue,  
“ toute nouvelle révolution pouvoit me faire monter,  
“ mais non pas descendre. Je partis donc, un beau  
“ matin, pour Londres, sans m'embarasser aucune-  
“ ment du lendemain, mais gai, comme les oiseaux  
“ qui chantoient le long de la route; & prenois cou-  
“ rage en pensant que Londres étoit par excellence la  
“ place où les talens de tout genre étoient sûrs de ren-  
“ contrer honneurs & récompense.

“ A mon arrivée à la ville, mon pere, je n'eus ri-  
“ en de plus pressé que de remettre votre lettre de re-  
“ commandation à notre cousin qui n'étoit lui-même  
“ guere mieux dans ses affaires que moi. Mon pre-  
“ mier plan étoit, vous savez, d'être précepteur dans

“ une école ; & je lui demandai son avis à ce sujet.  
 “ Notre cousin reçut la proposition avec une gri-  
 “ mace vraiment sardonique. — “ Eh mais, dit-il,  
 “ voilà en vérité une très-jolie carrière qu’on vous  
 “ a tracée-là ! j’ai été moi-même précepteur dans une  
 “ pension, & je veux qu’un collier anodine m’étouffe,  
 “ si je n’aimerois pas mieux être sous-valet de prison  
 “ à *Newgate* \*. J’étois levé matin & couché tard.  
 “ Le maître me faisoit la mine : j’étois haï de la maî-  
 “ tresse pour ma laide figure, harassé dans la maison  
 “ par les enfans, & jamais libre de sortir pour ren-  
 “ contrer dehors une honnêteté. Mais êtes-vous sûr  
 “ d’être propre à une école ? Que je vous examine  
 “ un peu : avez-vous fait de jennette apprentissage  
 “ pour le métier ? — “ Non. — “ Vous n’êtes donc  
 “ pas propre à une école. — “ Savez-vous coiffer  
 “ les enfans ? — “ Non. — “ Vous n’êtes donc pas  
 “ propre à une école. — “ Avez-vous eu la petite  
 “ vérole ? — “ Non. — “ Vous n’êtes donc pas pro-  
 “ pre à une école. — “ Pouvez-vous coucher trois  
 “ dans un lit ? — “ Non. — “ Vous ne ferez donc  
 “ jamais propre à une école. — “ Avez-vous bon  
 “ appétit ? — “ Oui. — “ Vous n’êtes donc nulle-  
 “ ment propre à une école. Non, Monsieur, si  
 “ vous êtes pour une profession gentille & aisée ;  
 “ faites moi sept ans d’apprentissage pour tourner la  
 “ roue d’un coutelier. Mais, à quelque prix que ce  
 “ soit, évitez une école. Cependant, continua-t-il,  
 “ laissez faire, je vois que vous êtes un garçon d’es-  
 “ prit & de quelque savoir : qu’en pensez-vous, si  
 “ vous commenciez à être auteur, comme moi ?  
 “ Vous avez vu dans les livres, sans doute, des hom-  
 “ mes



“ mes de génie mourir de faim au métier : eh bien, je  
“ vais vous montrer, moi, par la ville quarante vrais  
“ butors, qu’il fait vivre dans l’opulence, tous hon-  
“ nêtes mazettes qui vont *pian, pian*, tête baissée, &  
“ écrivent histoire & politique, & qu’on loue : des  
“ hommes, Monsieur, qui eussent-ils été élevés au  
“ métier de savetier n’auroient toute leur vie que ra-  
“ commodé des fouliers ; mais jamais fait.”

“ Voyant qu’il n’y avoit pas grand degré de dis-  
“ tinction d’attaché à la qualité de précepteur, je réso-  
“ lus d’accepter sa proposition ; & ayant le plus grand  
“ respect pour la littérature, je saluai avec vénération,  
“ *l’antiqua-mater* de *Grub-street*\*. J’estimai qu’il  
“ me seroit glorieux de fouler de mes pieds le sol où  
“ avoient marché avant moi Dryden & Otway. Je  
“ considérai la déesse de cette région comme la mère  
“ de l’excellence, & quelque bon sens que le com-  
“ merce du monde puisse nous donner, je supposai  
“ que la pauvreté qu’elle départoit, étoit la nourrice  
“ du génie. Plein de ces réflexions, je m’assis, &  
“ trouvant que les plus belles choses restoient à dire,  
“ du faux côté, je me proposai de faire un livre qui  
“ seroit tout-à-fait nouveau. J’habillai en conséquence  
“ trois paradoxes avec quelque esprit : ils  
“ étoient faux, il est vrai, mais ils étoient neufs. Les  
“ joyaux de la vérité ont été si souvent importés par  
“ d’autres qu’il ne restoit rien pour moi à importer  
“ que quelques brillans qui avoient tout autant d’air,  
“ de loin. Dieux, vous m’êtes témoins de l’importance  
“ qui dans mon esprit étoit perchée sur ma

M 3

“ plume,

---

\*-Nom d’une rue de Londres, où tous les pauvres auteurs sont supposés demeurer.

“ plume, pendant que j'écrivois ! Je m'attendois bien  
“ à voir le monde savant tout entier se lever pour  
“ combattre mes systèmes ; mais j'étois alors pré-  
“ paré à faire tête à tout le monde savant ; sembla-  
“ ble au porc-épic je me tenois recueilli en moi-  
“ même, une plume pointée contre chaque assail-  
“ lant.”

“ Bien dit, mon garçon, lui dis-je, & quel sujet  
“ traitas-tu ? je me flatte que l'importance de la  
“ Monogamie ne fut pas omise ; mais je t'interromps,  
“ continue ; tu publias tes paradoxes : bien, & que  
“ dit le monde savant de tes paradoxes ?”

“ Le monde savant, mon pere, répondit mon  
“ fils, n'en dit rien : rien du tout ; il n'y avoit pas  
“ un savant, qui ne fût occupé à faire son éloge &  
“ celui de ses amis, ou les procès à ses ennemis ; &  
“ n'ayant malheureusement ni des uns ni des autres,  
“ je souffris la plus cruelle des mortifications, le  
“ mépris.

“ Un jour que je réfléchissois, dans un café, sur  
“ la destinée de mes paradoxes, vient à entrer un  
“ petit homme qui se place en face de moi dans le  
“ quarré\* ; & après quelques preliminaires, me  
“ trouvant homme de lettres, il tira un paquet de  
“ *prospectus* en me priant de souscrire pour une nou-  
“ velle édition de Properce avec des notes, qu'il al-  
“ loit mettre au jour. Cette demande amena néces-  
“ sairement la réponse que je n'avois pas d'argent,  
“ & cet aveu le conduisit à s'informer de la nature  
“ de mes espérances. Apprenant qu'elles n'étoient  
“ ni plus ni moins grandes que ma bourse :”—“ Je  
“ vois

---

\* Espece de loge.

“vois bien, dit-il, que vous ne connoissez pas la  
“ville; je vais vous en mettre un peu au fait, re-  
“gardez ces *prospectus*; j’ai sur ces *prospectus* là  
“mêmes vécu, douze ans, fort à l’aise. Le mo-  
“ment qu’un seigneur revient de ses voyages, qu’un  
“Créole arrive de la Jamaïque, ou une douairière  
“de sa maison de campagne, je tombe sur eux pour  
“une souscription. J’assiege d’abord leur cœur de  
“flatterie, & coule après mon *prospectus* dans la  
“brèche. Si j’emporte tout de suite la souscription,  
“je renouvelle ma requête pour obtenir le bénéfice  
“d’une dédicace: me l’accorde-t-on? je reviens  
“encore une fois à la charge, pour avoir leurs armes  
“gravées à la tête. Ainsi, continua-t-il, je vis aux  
“dépens de la vanité, & m’en moque: mais entre  
“nous, je suis maintenant trop bien connu: j’aurois  
“envie d’emprunter un peu votre figure: un gentil-  
“homme de distinction vient d’arriver d’Italie: la  
“mienne n’est pas nouvelle à son portier; mais que  
“vous présentiez cette pièce de vers, je gagerois ma  
“vie que vous réussirez; & nous partagerons le  
“butin.”

“Miséricorde! George,” m’écriai-je, “& est-ce-  
“là l’emploi des poètes d’aujourd’hui? des gens de  
“leurs talens s’abaissent-ils à mardier ainsi? Se  
“peut-il qu’ils déshonorent leur profession au point  
“de faire un honteux trafic d’éloges pour vivre?”

“O non, mon pere,” répondit-il, “jamais un  
“vrai poète n’aura cette bassesse; car où est le genie,  
“il y a de la fierté. Les êtres que je viens de vous  
“dépeindre ne sont que des mendiants en rhime. Le  
“véritable poète qui brave toutes les difficultés pour  
“la gloire, est en proportion lâche au mépris; & il  
“n’y



“ n’y a d’indignes de protection que ceux qui ont  
“ si peu d’ame que de la solliciter.”

“ Ayant le cœur trop haut pour m’abaisser à de  
“ pareilles indignités, & la fortune trop basse pour  
“ hasarder une seconde tentative vers la renommée,  
“ je me trouvai alors dans la nécessité de tenir le  
“ milieu & d’écrire pour vivre ; mais je n’étois pas  
“ propre à un métier où le succès dépendoit unique-  
“ ment d’une application suivie : je ne pouvois re-  
“ primer ma passion secrète pour les applaudisse-  
“ mens ; mais consumois ordinairement ce temps  
“ là en efforts après l’excellence qui ne prend que  
“ peu de place, lorsqu’il auroit été plus avantageuse-  
“ ment employé aux productions diffuses d’une mé-  
“ diocrité utile. Ma petite piece vous paroïsoit en  
“ conséquence au milieu des écrits periodiques,  
“ sans être ni remarquée ni connue. Le public avoit  
“ autre chose de bien plus important à faire, que de  
“ remarquer la simplicité coulante de mon stile, ou  
“ l’harmonie de mes périodes. Mes feuilles tom-  
“ boient l’une après l’autre dans l’oubli. Mes es-  
“ sais s’enterroient avec les essais sur la Liberté, les  
“ Contes Orientaux & les Remedes contre la Mor-  
“ sure des Chiens Enragés ; tandis que Philautos  
“ Philalethes, Philelutheros & Philanthropos écri-  
“ voient tous mieux que moi, parce qu’ils écrivoient  
“ plus vite.

“ Je commençai donc alors à ne m’associer qu’avec  
“ des auteurs trompés comme moi dans leur attente,  
“ dont l’occupation étoit de se louer, de se plaindre  
“ mutuellement, & de se mépriser les uns les autres :  
“ le plaisir que nous trouvions à lire les productions  
“ de tous les écrivains célèbres étoit en raison inverse  
“ de leur mérite. Il m’étoit impossible de goûter le  
“ génie

“ génie dans un autre. Mes infortunés paradoxes  
“ avoient entièrement tari cette source de consolati-  
“ on : je ne pouvois prendre plaisir ni à lire ni à écri-  
“ re, par la raison que j’avois en aversion l’excel-  
“ lence dans un autre, & qu’écrire étoit mon mé-  
“ tier.”

“ Un jour qu’au milieu de ces sombres réflexions,  
“ j’étois assis sur un banc dans le parc St. James, ap-  
“ proche de moi un jeune monsieur de distinction  
“ avec qui j’avois été intimement lié à l’université.  
“ Nous nous saluâmes réciproquement avec quelqu’-  
“ hésitation. Il étoit presque honteux d’être connu  
“ de quelqu’un qui avoit si triste apparence, & moi  
“ je craignois d’en être rebuté ; mais mes soupçons  
“ s’évanouirent bientôt ; car Ned Thornhill étoit,  
“ au fond, un excellent garçon.”

“ Que dis-tu, George, interrompis-je ? Thorn-  
“ hill ? n’étoit-ce pas son nom ? Certainement ce ne  
“ peut-être que mon propriétaire.” — “ Bon Dieu !  
“ s’écria Mad. Arnold, M. Thornhill est-il votre fi-  
“ prés voisin ? Il y a long-tems qu’il est l’ami de no-  
“ tre famille, & nous en attendons une visite sous  
“ peu.”

“ Le premier souci de mon ami, continua mon  
“ fils, fut de me donner un autre air au moyen d’un  
“ très-joli habit complet de sa propre garde-robe, & je  
“ fus ensuite admis à sa table sur le pied de moitié  
“ ami, moitié inférieur. Mon emploi étoit de l’ac-  
“ compagner aux ventes à l’enchère, de l’animer,  
“ quand il se faisoit peindre, de prendre la gauche  
“ dans sa voiture, quand elle n’étoit pas prise par un  
“ autre, & de lui aider, comme on disoit, à faire dan-  
“ ser

“ ler des meubles\* quand nous avions envie de nous  
“ égayer. J’avois en outre vingt autres petits emplois  
“ dans la maison, je devois faire, sans ordres quanti-  
“ té de menues choses, porter le tirebouchon, être  
“ parain de tous les enfans du sommelier, chanter,  
“ quand on me le disoit, n’être jamais de mauvaise  
“ humeur, être toujours gai, &, si je le pouvois, très-  
“ heureux.”

“ Je n’étois toutefois pas sans rival, dans ce poste  
“ honorable. Un capitaine de marine que la nature  
“ avoit formé pour la place, me disputa l’affection de  
“ mon patron. Sa mere avoit été blanchisseuse d’un  
“ homme de qualité, & il avoit ainsi acquis de bonne  
“ heure du goût pour les commissions galantes & les  
“ généalogies. Comme ce monsieur s’étudioit  
“ uniquement à faire des connoissances de Lords,  
“ quoique sa stupidité, l’eut fait chasser de chez plu-  
“ sieurs, il ne laissa cependant pas d’en trouver nom-  
“ bre qui n’étant pas plus fins que lui, souffroient  
“ ses assiduités. Son métier étant de flatter, il le fai-  
“ soit avec toute la souplesse & l’adresse imaginables;  
“ mais j’y étois gourde & maladroit : & comme l’a-  
“ mour de la flatterie alloit tous les jours croissant  
“ dans mon patron, je me sentoiso ainsi à toute heure  
“ d’autant moins disposé à le flatter, que je connois-  
“ sois mieux ses défauts. J’allois ainsi encore une fois  
“ abandonner bellement le champ au capitaine, quand  
“ mon ami se trouva avoir besoin de mes services. Il  
“ n’étoit question de rien moins que de me battre en  
“ duel pour lui, avec un monsieur dont on préten-  
“ doit qu’il avoit offensé la sœur. Je me rendis à sa  
“ demande sans hésiter ; & quoique je vous vois mé-  
“ content :

---

\* Casser & briser des meubles chez des filles de joie.



“ content de ma conduite, cependant, comme c'étoit  
“ un devoir indispensable de l'amitié, il n'étoit pas  
“ en mon pouvoir de refuser. J'entrepris l'affaire,  
“ defarmai mon antagoniste, & tôt-après eus le plaisir  
“ d'apprendre que la demoiselle n'étoit autre chose  
“ qu'une fille de joie, & le gars, son pierrôt\* & un  
“ filou. Je fus payé de ce service par les plus vives  
“ assurances de gratitude ; mais, comme mon ami  
“ devoit quitter la ville sous peu de jours, il ne fut  
“ d'autre moyen de m'être utile, qu'en me recom-  
“ mandant au chevalier Guillaume Thornhill, son  
“ oncle, & à un autre gentilhomme de grande dis-  
“ tinction qui jouissoit d'un poste sous le gouverne-  
“ ment. Mon premier soin, quand il fut parti, fut  
“ de porter sa lettre de recommandation à son oncle,  
“ monsieur qui passoit généralement & avec raison,  
“ pour avoir toutes les vertus. Je fus reçu de ses do-  
“ mestiques de l'air le plus obligeant ; car la bien-  
“ veillance du maître se voit toujours dans le mainti-  
“ en de ses serviteurs : étant introduit dans un grand  
“ appartement où vint bientôt le chevalier, je déli-  
“ vrai mon message & la lettre dont il prit lecture ; &  
“ après une pause de quelques minutes ; dites-moi,  
“ je vous prie, me dit-il, monsieur, qu'avez vous  
“ donc fait pour mon parent, qui mérite cette chaude  
“ recommandation ? Mais j'imagine, monsieur, que  
“ je devine vos services ; vous vous êtes battu pour  
“ lui, & vous attendriez ainsi une récompense de moi  
“ pour être l'instrument de ses crimes. Je souhaite  
“ sincèrement souhaite que mon refus présent puisse  
“ être une sorte de punition pour votre faute ; mais  
“ plus encore qu'il puisse vous porter à vous en re-  
“ pentir ]

---

\* Support de filles de joie.

“pénitir. Je souffris patiemment la sévérité de cette  
“réprimande ; parceque je savois qu’elle étoit juste.  
“Toutes mes espérances étoient donc alors dans ma  
“lettre au grand personnage.”  
“Comme la porte des grands est toujours affligée  
“de demandeurs tout prêts à y jeter des requêtes  
“adroites, je trouvai que ce n’étoit pas chose aisée  
“que d’avoir accès ; cependant ayant gagné les do-  
“mestiques au moyen de la moitié de mon vaillant, je  
“fus à la fin introduit dans un appartement spacieux,  
“ma lettre ayant été préalablement envoyée en haut,  
“sous les yeux de sa grandeur ; j’eus tout le tems, du-  
“rant ce pénible intervalle de regarder autour de moi :  
“tout y étoit grand & heureusement imaginé. Les  
“tableaux, les meubles, les dorures me pétrifierent de  
“respect & aggrandirent l’idée que j’avois du propri-  
“étaire. Ah ! que le possesseur de tout cela doit être  
“grand, pensai-je en moi-même, lui qui porte dans  
“sa tête les affaires de l’état, & dont la demeure étale  
“à la vue la moitié des richesses du royaume ! On  
“ne pourroit sûrement pas sonder la profondeur de  
“son génie ! Pendant que je faisois ces terribles ré-  
“flexions, j’entendis venir quelqu’un lourdement :  
“ah, c’est le grand personnage lui-même ! non, ce  
“n’étoit qu’une femme de chambre. J’entendis  
“un autre pas bientôt après. Ce doit être lui ! Non,  
“ce n’étoit que son valet de chambre : enfin paroît  
“actuellement sa grandeur. — Etes vous, me dit-il,  
“le porteur de cette lettre-ci *que voilà*. — Je répondis  
“par une profonde inclination : j’apprends par cet-  
“te lettre, continua-t-il, *comme quoi*... Mais à l’in-  
“stant même un domestique lui remit une carte ; &  
“sans s’occuper de moi plus long-tems, il sortit de  
“l’appartement, & me laissa digérer mon bonheur à loi-  
fir.

" fir, Je ne le revis plus qu'au moment où un do-  
 " mestique me dit que sa grandeur s'en alloit à sa  
 " voiture, à la porte. Je le suivis en bas sur le  
 " champ & joignis ma voix à celle de trois ou quatre  
 " autres qui étoient venus comme moi solliciter des  
 " faveurs ; mais sa grandeur alloit trop vite pour  
 " nous & gagnoit la portière de son carrosse à grands  
 " pas, quand je poussai un cri pour savoir si je  
 " devois avoir réponse ; il y étoit à ce moment-là  
 " entré, & en fit une entre ses dents, dont je n'en-  
 " tendis que la moitié, le bruit des roues du carrosse  
 " m'ayant fait perdre l'autre. Je restai quelque  
 " tems le col tendu, dans la posture d'un homme  
 " qui prêteit l'oreille pour attraper les glorieux sons,  
 " lorsque regardant autour de moi, je me trouvai seul  
 " à la barrière de sa grandeur."

" Ma patience, continua mon fils, étoit alors  
 " tout-à-fait à bout : piqué des mille indignités que  
 " j'avois rencontrées, je voulois me précipiter, & ne  
 " manquois que d'un gouffre pour me recevoir. Je  
 " me regardois comme une de ces choses viles, des-  
 " tinées par la nature à être jetées de côté, dans son  
 " garde-meuble commun, pour s'y consumer dans  
 " l'obscurité : Il me restoit cependant encore une  
 " demi-guinée ; & celle-là, je pensois bien que la for-  
 " tune elle-même ne m'en priveroit pas ; mais pour  
 " m'en assurer, j'étois résolu d'aller à l'instant la dé-  
 " penser, tandis que j'en avois, & pour le surplus de  
 " me confier ensuite aux événemens. Mien allant  
 " dans cette résolution, le hasard voulut que le  
 " bureau de M. Crispe se trouvât ouvert comme ex-  
 " près pour m'inviter à une agréable réception.  
 " Dans ce bureau M. Crispe fait obligeamment à



" tous les sujets de Sa Majesté l'offre d'une généreuse  
 " promesse de trente livres sterling per an, à condi-  
 " tion seulement de donner en retour leur liberté  
 " pour la vie, & permission, pour lui, de les tran-  
 " sporter en Amérique comme esclaves. J'étois  
 " heureux de trouver une place où mes craintes pou-  
 " voient se perdre dans le désespoir, & entrai dans  
 " cette cellule (car le lieu en avoit l'apparence) avec  
 " la dévotion d'un moine... j'y trouvai un nombre  
 " de malheureux tous aussi avancés que moi qui at-  
 " tendoient la venue de M. Crispe, & présentoient,  
 " au naturel, un abrégé de l'impatience Angloise.  
 " Indomptables dans leur guerre avec la fortune, ils  
 " se vengeoient tous, de ses outrages, sur leurs pro-  
 " pres cœurs; mais M. Crispe descend enfin, & à  
 " l'instant cessent tous nos murmures. Il daigna me  
 " regarder avec un air d'approbation particulière;  
 " & à dire vrai, il étoit le premier homme qui depuis  
 " un mois m'eut parlé en souriant. Il trouva après  
 " m'avoir fait quelques questions que j'étois propre  
 " à toutes choses au monde. Il réfléchit un instant,  
 " au meilleur moyen de me pourvoir; & se frappant  
 " le front, comme s'il l'eut trouvé, il m'assura  
 " qu'on parloit à ce moment-là d'une ambassade à  
 " envoyer du sinode de Pensilvanie, aux Indiens de  
 " Chikosaw, qu'il employeroit son crédit pour m'en  
 " faire nommer secrétaire. Je l'avois dans mon cœur  
 " que le drôle mentoit, & cependant sa promesse me  
 " faisoit plaisir; il y avoit dans le son quelque chose  
 " de si magnifique! je fis de bonne grâce en consé-  
 " quence la division de ma demi-guinée dont moitié  
 " fut s'ajouter à ses 30,000 l. sterling, & de l'autre je  
 " résolus d'aller être plus heureux que lui, au pre-  
 " mier cabaret venu.

“ Sortant dans cette résolution, je fus rencontré à  
“ la porte par un capitaine de navire que j'avois au-  
“ trefois connu un peu ; & il eut agréable de prendre  
“ avec moi sa part d'une jatte de punch. Comme je  
“ n'aimai jamais à faire mystère de ma situation, il  
“ m'assura que je touchois à ma perte en écoutant les  
“ promesses du buraliste, parce qu'il n'avoit d'autre  
“ dessein que de me vendre aux colonies : mais, j'ima-  
“ gine, continua-t-il, qu'au moyen d'un voyage  
“ beaucoup plus court, il seroit très-aisé de vous  
“ mettre en gentille passe de gagner votre vie. Sui-  
“ vez mon avis : mon navire fait voile demain pour  
“ Amsterdam. Si vous y entriez comme passager ?  
“ le moment où vous débarquerez, tout ce que vous  
“ avez à faire, c'est d'enseigner l'Anglois aux Hol-  
“ landois ; & je vous réponds que vous ne manque-  
“ rez ni d'écoliers ni d'argent. Je suppose, ajouta-  
“ t-il, qu'à présent vous savez l'Anglois, ou c'est  
“ bien le diable. Cela, je ne balançai pas à l'en as-  
“ surer ; mais marquai du doute si les Hollandois au-  
“ roient envie d'apprendre l'Anglois. Il me jura  
“ qu'ils l'aimoient à la folie, & sur cette assurance,  
“ j'agréai la proposition & m'embarquai le jour sui-  
“ vant pour aller en Hollande enseigner l'Anglois  
“ aux Hollandois. Le vent fut favorable, notre voy-  
“ age court, & après avoir payé mon passage de la  
“ moitié de mes effets, je me trouvai tombé comme  
“ des nues, étranger, au milieu d'une des principales  
“ rues d'Amsterdam. Dans cette situation, je n'avois  
“ pas envie de laisser passer de tems sans m'occuper à  
“ enseigner ; je m'adressai en conséquence à deux  
“ ou trois personnes que je rencontrai, dont l'appar-  
“ rence sembloit donner le plus à espérer ; mais il  
“ nous fut impossible de nous faire mutuellement en-  
“ tendre.

tendre. Ce ne fut qu'à ce moment-là même que je réfléchis que pour enseigner l'Anglois aux Hollandois, il étoit nécessaire qu'ils commençassent par m'apprendre l'Hollandois. Comment arriva-t-il qu'une objection aussi naturelle, m'échappa ? C'est ce qui m'étonne, mais toujours est-il que je n'y pensai pas.

Ce projet ainsi avorté, j'avois quelque envie de me rembarquer tout bonnement pour l'Angleterre ; mais me trouvant par hasard en compagnie d'un étudiant Irlandois qui revenoit de Louvain, tournée que fut la conversation sur des sujets de littérature, (car on peut observer en passant que j'oubliai toujours la médiocrité de mes ressources, toutes les fois que j'eus occasion de m'entretenir de pareils sujets) j'appris de lui qu'il n'y avoit pas deux hommes dans toute l'université, qui entendissent le Grec ; cela me surprit : je me déterminai à l'instant à me rendre à Louvain & à y gagner ma vie à enseigner le Grec, & je fus encouragé dans ce dessein par l'écollier mon confrere qui me donna à entendre que c'étoit peut-être un moyen de faire fortune.

Je partis bien résolu le lendemain matin. Le fardeau de mon mobilier semblable au panier de pain d'Ésope alloit tous les jours diminuant, car en traversant la Hollande, j'en payois mes logements aux Hollandois. Mon intention n'étoit pas, en arrivant à Louvain, d'aller raiuper devant les derniers professeurs, mais d'offrir tout uniment mes talens au principal lui-même. Je me présentai, fus admis, & fis offres de mes services comme maître de langue Grecque dont on m'avoit dit qu'on avoit besoin dans son université ; le principal eut l'air d'abord de douter de ma capacité, mais j'offris de

" l'en



“ l'en convaincre en traduisant en Latin l'endroit  
“ d'un auteur Grec quelconque qu'il lui plairoit choi-  
“ sir. Me trouvant on ne peut plus pressant, il m'a-  
“ dressa la parole en ces termes. — Vous me voyez,  
“ jeune homme ; je n'ai jamais appris le Grec, & je  
“ ne trouve pas que j'en aye jamais eu besoin. J'ai  
“ obtenu la robe & le bonnet de docteur, sans Grec ;  
“ j'ai annuellement dix mille florins, sans Grec ; je  
“ mange de bon appétit, sans Grec, & en un mot,  
“ continua-t-il, comme je ne fais pas le Grec, je ne  
“ crois pas qu'il y ait rien de bon dans le Grec.”

“ J'étois alors trop loin de la maison pour penser à  
“ y retourner, ainsi je résolus d'aller en avant. J'avois  
“ un peu de musique avec une voix supportable, je  
“ me fis donc alors de ce qui avoit été autrefois mon  
“ amusement un moyen de subsistance. Je fus trouvé  
“ passable par les bons payfans de Flandres, & ceux  
“ des François qui étoient assez pauvres pour être très-  
“ gais, (car j'ai toujours trouvé leur gaité en pro-  
“ portion de leurs besoins :) toutes les fois que j'ap-  
“ prochois de la maison d'un payfan, à la nuit tom-  
“ bante, je jouois un de mes airs les plus gais, & ce-  
“ la me procuroit non seulement le couvert, mais en-  
“ core le vivre pour le jour suivant. J'essayai, une  
“ fois ou deux, de jouer pour les gens comme il faut ;  
“ mais ils trouverent toujours mon jeu détestable, &  
“ ne m'en récompensèrent jamais, même d'une baga-  
“ telle. Cela m'étoit d'autant plus étrange, que,  
“ quand j'avois coutume, dans des jours plus heureux,  
“ de jouer pour la compagnie, le jeu étant alors mon  
“ amusement, ma musique ne manqua jamais d'en-  
“ chanter, & les dames surtout : mais comme c'étoit  
“ maintenant ma seule ressource, on l'écoutoit avec  
“ mépris, preuve de la disposition où est le monde,  
“ de déprécier les talens qui font vivre un homme.

Je continuai ainsi ma route vers Paris sans autre dessein que de jeter un coup-d'œil autour de moi, & ensuite de passer outre. Les Parisiens aiment beaucoup plus les gens qui ont de l'argent que ceux qui ont de l'esprit : pouvant aussi peu me glorifier de l'un que de l'autre, je n'étois pas le grand favori : après m'être promené par la ville trois ou quatre jours, & avoir vu le dehors des meilleurs maisons, je me dispois à quitter une retraite où se vend l'hospitalité, quand traversant une des principales rues, qui devois-je rencontrer, que notre cousin à qui vous m'aviez d'abord recommandé ! Cette rencontre me fut très-agréable, & je crois, ne lui déplut pas. Il me demanda les raisons qui m'avoient amené à Paris, & m'informa des affaires qu'il y avoit lui même, lesquelles étoient de faire une collection de tableaux, de médailles, d'*intaglios* & d'antiquités de toute espèce pour un monsieur de Londres, à qui le goût venoit d'en venir avec une grande fortune. Je fus d'autant plus étonné de voir notre cousin choisi pour cette commission, qu'il m'avoit souvent assuré qu'il n'y connoissoit rien du tout. Sur la demande que je lui fis comment il avoit pu apprendre si promptement l'art d'un *conoscendo*, il m'assura que rien n'étoit plus aisé ; tout le secret consistoit à s'attacher strictement à deux règles ; l'une, d'observer toujours que le tableau auroit pu être mieux ; si le peintre avoit pris plus de peine, & l'autre, de louer les ouvrages de Pierre Perugino ; mais, dit-il, comme je vous ai autrefois appris à être auteur à Londres, je vais entreprendre maintenant de vous instruire dans l'art d'acheter des tableaux à Paris.

Je ne balançai pas à accepter l'offre, vu que c'étoit

“ c'étoit un moyen de vivre, & que vivre étoit alors  
“ toute mon ambition. Je me rendis en conséquence  
“ à son logement, m'habillai mieux avec son secours,  
“ & quelque tems après l'accompagnai à des ventes  
“ de tableaux à l'enchere, où l'on s'attendoit à avoir  
“ pour acheteurs des messieurs Anglois. Je ne fus  
“ pas peu surpris de son étroite liaison avec les gens  
“ du meilleur ton qui, sur chaque tableau ou mé-  
“ daille s'en rapportoient à son jugement, comme à  
“ la regle certaine du goût. Ma présence en ces oc-  
“ casions lui fut d'une très-grande utilité; car quand  
“ on lui demandoit son opinion, il me tiroit alors  
“ gravement de côté, & me demandoit la mienne,  
“ haussait les épaules, prenoit un air entendu, retour-  
“ noit & assurait la compagnie que le cas étoit trop  
“ important pour en dire son sentiment. Cependant  
“ il falloit quelquefois avoir un autre front. Je me  
“ souviens de l'avoir vu, après avoir déclaré comme  
“ son opinion que le coloris d'un tableau, n'étoit  
“ pas assez tendre, prendre d'un air très-délibéré, un  
“ pinceau, avec du vernis brun qui se trouvoit là  
“ par hasard, & le passer sur la piece d'un grand sang  
“ froid, en présence de toute la compagnie, & de-  
“ mander ensuite si le coloris n'en étoit pas mieux.”

“ Quand il eut fini sa commission à Paris, il me  
“ quitta fortement recommandé à différentes per-  
“ sonnes de distinction, comme très propre à ac-  
“ compagner quelqu'un dans ses voyages en qualité  
“ de gouverneur; & je fus quelque tems après em-  
“ ployé comme tel par un Monsieur qui amena son  
“ pupille le à Paris pour le mettre à faire son tour  
“ d'Europe. Je devois être le gouverneur du jeune  
“ Monsieur, mais à condition qu'il auroit toujours  
“ la liberté de se gouverner lui-même. Mon élève,

“ au



" au vrai, entendoit l'art de gouverner, en fait de  
 " monnoye, beaucoup mieux que moi. Il étoit hé-  
 " ritier d'une fortune d'environ 200,000 l. sterling,  
 " que lui avoit laissée un oncle, dans les Indes Oc-  
 " cidentales ; & ses tuteurs pour le rendre propre à  
 " la menager, l'avoient mis à l'école d'un procu-  
 " reur ; ainsi l'avarice étoit sa passion dominante  
 " Toutes ses questions sur la route étoient comment  
 " pouvoir épargner l'argent ; quelle étoit la voye de  
 " voyager la moins dispendieuse ; si on ne pourroit  
 " pas acheter quelque chose qu'on revendrait à  
 " Londres à profit. Il étoit assez disposé à voir sur  
 " la route les curiosités qu'on pouvoit voir pour  
 " rien ; mais s'il falloit payer pour les voir, il assu-  
 " roit ordinairement qu'on lui avoit dit qu'elles ne  
 " valotent pas la peine d'être vues. Jamais il ne  
 " paya un mémoire sans faire remarquer les sommes  
 " énormes qu'il en coutoit pour voyager ; & tout  
 " cela, avant d'avoir vingt & un ans. Etant à nous  
 " promener à notre arrivée à Livourne, pour voir le  
 " port & les vaisseaux, il s'informa de ce que coutoit  
 " le passage par mer, en Angleterre : ce n'étoit,  
 " suivant ce qu'on lui dit, qu'une bagatelle en com-  
 " paraison de ce que coûteroit son retour par terre :  
 " il ne put pas en conséquence résister à la tentation ;  
 " ainsi, me payant le peu d'argent qu'il me devoit  
 " pour mon salaire, il prit congé de moi & s'em-  
 " barqua pour Londres avec seulement un domes-  
 " tique.  
 " J'étois donc laissé encore une fois à mes seuls  
 " expédiens ; mais c'étoit alors chose à laquelle j'étois  
 " accoutumé ; cependant, il n'y avoit pas à m'aider  
 " de mon savoir faire en musique, dans un pays où  
 " le dernier paysan étoit meilleur musicien que moi ;  
 " mais

mais j'avois acquis alors un autre talent qui ne répon-  
doit pas moins bien à mes vûes ; c'étoit celui  
de l'argumentation. Il se fontient à certains jours  
chez l'étranger, dans toutes les universités & cou-  
vens, des theses de philosophie contre tout argu-  
mentant qui se présente : si le champion argumen-  
te un peu finement, il se donne droit par là à une  
gratification en argent, à un diner & à un lit pour  
une nuit. J'entrepris en conséquence de regagner  
l'Angleterre de cette maniere : j'allai de ville en  
ville, examinai les hommes de plus près, & si je  
puis m'exprimer ainfi, vis les deux côtés du ta-  
bleau : mes remarques toutefois ne sont qu'en  
petit nombre. J'ai trouvé que, pour y demeurer,  
la monarchie étoit le meilleur gouvernement pour  
le pauvre, & les républiques pour le riche : j'ai  
trouvé que les richesses étoient généralement en  
tout pays, la liberté sous un autre nom, & qu'il  
n'y a point d'homme qui porte lui-même l'amour  
de la liberté au point de ne pas désirer soumettre à  
sa volonté dans la société, celle de quelques indi-  
vidus.

Mon intention à mon arrivée en Angleterre  
étoit de vous rendre d'abord mes devoirs, & de  
m'enrôler ensuite, comme volontaire, dans la  
première expédition qui se préparoit ; mais je  
changeai en route de résolution sur la rencontre  
que je fis d'une vieille connoissance que je trou-  
vai appartenir à une troupe de comédiens qui al-  
loient faire un cours d'été dans la campagne. La  
troupe ne parut pas éloignée de m'associer. Ils  
me représentèrent tous cependant l'importance de  
la tâche où j'aspirois, que le public étoit un  
monstre à plusieurs têtes, & qu'il n'y avoit que  
ceux

“ ceux qui en avoient une bonne, qui pussent le  
 “ contenter, que jouer n'étoit pas chose à apprendre  
 “ en un jour, & que sans certains hauffemens  
 “ d'épaules de tradition qui étoient sur le théâtre, &  
 “ uniquement sur le théâtre, depuis une centaine  
 “ d'années, je ne pourrois jamais me flatter de plaire.  
 “ La difficulté ensuite fût de m'assigner un rôle qui  
 “ me convint, étant presque tous pris. On me pro-  
 “ mena quelque tems de l'un à l'autre, jusqu'à ce  
 “ qu'enfin il fut arrêté que ce seroit celui d'Horace  
 “ que la présence de cette compagnie m'a heureuse-  
 “ ment empêché de jouer.”

## CHAPITRE XXI.

*Courte durée de l'amitié entre libertins, laquelle naît &  
 meurt toujours avec le plaisir réciproque.*

Le récit de mon fils étoit trop long pour être fait en  
 une fois : il en avoit commencé la première partie ce-  
 soir-là & finissoit le reste le lendemain, après dîner,  
 quand l'apparition de la voiture de M. Thornhill à la  
 porte, parut suspendre la joie générale. Le somme-  
 lier qui étoit devenu alors mon ami dans la maison,  
 me dit tout bas que l'écuyer avoit déjà fait quelques  
 propositions de mariage à Mlle Wilmot, & que le  
 marché paroïsoit être beaucoup du goût de son oncle  
 & de sa tante. M. Thornhill eut l'air, quand il entra,  
 de reculer, en nous voyant mon fils & moi ; mais  
 j'attribuai cela bien vite à la surprise & non au dé-  
 plaisir. Quoiqu'il en soit, nous étant avancés pour  
 le saluer, il nous rendit notre salut avec la candeur en  
 apparence.



apparence la plus grande, & bientôt sa présence ne servit qu'à augmenter la bonne humeur universelle.

Il me tira de côté, après le thé, pour me demander des nouvelles de ma fille; mais sur ce que je lui dis que mes recherches avoient été sans succès, il parut extrêmement surpris, ajoutant qu'il avoit été souvent depuis chez moi pour consoler le reste de la famille qu'il avoit laissée en très-bonne santé. Il me demanda ensuite si j'avois fait part de son infortune à Mlle. Wilmot, ou à mon fils, & sur ma réponse que je ne leur en avois encore rien dit, il approuva grandement ma prudence & ma discrétion, me recommandant bien de n'en pas parler : "car au plus," continua-t-il, ce n'est que divulguer sa propre infamie : " & peut-être Mlle. Livie n'est-elle pas aussi coupable qu'on l'imagine." Nous fumes interrompus à ce moment par un domestique qui vint dire à l'écuyer, qu'on le demandoit dans l'appartement pour des contredanses : de façon qu'il me laissa, bien joyeux de l'intérêt qu'il paroissoit prendre à ce qui me concernoit. Il étoit toutefois trop évident qu'il faisoit sa cour à Mlle. Wilmot, pour s'y méprendre; & cependant elle n'en paroissoit pas autrement flattée, mais le souffroit plutôt pour complaire à sa tante, que par inclination au fond. J'eus même la satisfaction de la voir jeter souvent sur mon malheureux fils, de tendres regards que l'autre ne pouvoit lui arracher, ni par sa fortune ni par ses assiduités : je n'étois toutefois, pas peu surpris de la tranquillité apparente de M. Thornhill : il y avoit alors une semaine que nous restions là, aux sollicitations pressantes de M. Arnold : mais plus chaque jour Mlle. Wilmot montrait de tendresse à mon fils, plus en proportion sembloit croître l'amitié de M. Thornhill pour lui.

Il nous avoit autrefois promis de la manière la plus obligée d'employer son crédit à servir la famille ; mais sa générosité ne se bornoit pas alors à de simples promesses. Le matin du jour que je me proposois de partir, M. Thornhill vint à moi d'un air de satisfaction réelle, pour m'apprendre qu'il avoit rendu un service à son ami George : ce n'étoit rien moins que de lui avoir procuré un brevet d'enseigne dans un des régiments qui alloient aux Indes Occidentales, pour lequel il n'avoit promis que cent livres sterling, ayant en assez de crédit pour obtenir la remise des deux autres. " Pour ce service, qui n'en mérite pas le nom," continua le jeune Monsieur, " je ne désire d'autre récompense que le plaisir d'avoir servi mon ami ; & quant aux cent livres à payer, si vous n'êtes pas vous-même en état de les fournir, je les avancerai, & vous me les rendrez à votre commodité." Les mots nous manquoient pour exprimer notre reconnaissance d'une faveur comme celle-là. Je fis donc bien vite mon obligation de la somme & témoignai autant de gratitude, que si j'avois eu intention de ne jamais payer.

George devoit partir le lendemain pour Londres, à l'effet de s'assurer de son brevet, suivant les instructions de son généreux protecteur qui jugea grandement important d'user d'expédition, dans la crainte qu'un autre n'allât, en même tems, faire des offres plus avantageuses. Notre jeune militaire étoit en conséquence prêt de bonne heure le lendemain pour son départ, & sembloit la seule personne parmi nous qui n'en fût pas affecté. Ni les fatigues & les dangers qu'il alloit essuyer, ni les amis & une maîtresse (car à présent Mlle Wilmot l'aimoit), qu'il laissoit derrière, ne ralentissoient le moins du monde

monde son ardeur. Quand il eut pris congé du reste de la compagnie, je lui donnai tout ce que j'avois, ma bénédiction. "Maintenant, mon garçon," lui dis-je, "que-tu vas combattre pour ta patrie, rappelle-toi comment ton brave grand-pere le fit pour la personne sacrée de son Roi, lorsque la loyauté étoit une vertu parmi les Bretons. Va l'imiter en tout, mon enfant, excepté dans ses malheurs, si tant est que c'en fut un de mourir avec Lord Falkland. Va, mon garçon, & si tu pérís, loin de ta patrie, sans que ceux qui t'aiment puissent pleurer sur ton corps laissé sans sépulture, les larmes les plus précieuses sont celles dont le ciel arrose la tête du soldat qui en reste privée."

Je pris congé le lendemain matin de l'honnête famille qui avoit eu la générosité de me fêter si longtemps, non sans exprimer plus d'une fois de la reconnaissance à M. Thornhill pour ses dernières bontés. Je les laissai jouissant de toute la félicité que procurent l'abondance & l'éducation ! & repris la route du logis désespérant de jamais retrouver ma fille, mais priant le ciel par mes soupirs d'en avoir pitié & de lui pardonner. J'étois venu alors à environ vingt miles de chez moi, ayant loué, vu la foiblesse où j'étois encore, un cheval pour me porter, & me consolais dans l'espérance de voir bientôt tout ce que j'avois de plus cher au monde ; mais la nuit venant je descendis à un petit cabaret, sur le bord de la route, & demandai la compagnie de l'aubergiste vis-à-vis d'une bouteille de vin. Nous nous assimes à côté du feu de sa cuisine qui étoit le plus bel appartement de la maison, & causâmes politique & nouvelles du pays. Il nous arriva entr'autres choses de parler du jeune écuyer Thornhill, que l'hôtelier



m'assura être aussi haï que son oncle le chevalier Guillaume qui venoit quelquefois au pays, étoit aimé. Il ajouta qu'il ne s'occupoit qu'à séduire les filles de ceux qui le recevoient chez eux, & qu'après en avoir joui quinze jours ou trois semaines, il les mettoit dehors sur le pavé, sans récompense & à l'abandon. Etant à nous entretenir ainsi, sa femme qui étoit sortie pour chercher de la monnoie revint, & voyant son mari goûter un plaisir qu'elle ne partageoit pas, elle lui demanda d'un ton de colere ce qu'il faisoit là ? à quoi il se contenta de répondre ironiquement en buvant à sa santé. " M. Symonds, dit-elle, vous en agissez très mal avec moi, & je ne le souffrirai pas plus long-tems ; on me laisse ici les trois quarts de la besogne à faire, & le quatrieme reste à finir, pendant que vous ne faites que de godailler avec les hôtes tout le long du jour ; au lieu que moi je n'aurois besoin que d'une cuillerée de liqueur, pour m'ôter la fièvre, je n'en tâte jamais goutte." Je compris alors ce qu'elle vouloit dire, & lui versai sur le champ un verre de vin qu'elle reçut en faisant une révérence, & buvant à ma bonne santé. " Monsieur, reprit-elle, ce n'est pas tant pour la valeur de la liqueur que je suis en colere ; mais on n'y peut pas tenir, quand on voit la maison s'en aller par les fenêtres. Faut-il tourmenter chalands ou hôtes pour payer, j'ai tout le fardeau sur le corps. Il aimerait autant avaler ce verre, que d'en bouger lui-même de place après eux. Voilà maintenant que nous avons là-haut une jeune fille qui est venue se loger ici ; & à en juger par sa politesse outrée, je ne crois pas qu'elle ait le fol ; il est certain qu'elle est très-lente à payer, & je voudrais bien qu'on l'y fit  
" penser."

“ penser.”—“ Que signifie l’y faire penser? dit  
“ l’hôtelier; posez qu’elle soit lente, elle est sûre.”  
“ —“ Je ne fais pas cela, répondit la femme; mais  
“ ce que je fais bien, c’est qu’il y a quinze jours  
“ qu’elle est ici, & que nous n’avons pas encore vu  
“ la couleur de son argent.”—“ Je suppose, ma  
“ chere, repartit-il, que nous aurons le tout en  
“ masse.”—“ En masse! dit l’autre, j’espère que,  
“ de maniere ou d’autre, on peut l’avoir; & cela,  
“ c’est bien mon intention, que nous l’ayons ce  
“ soir même, ou elle pliera baggagé & décampera.”  
“ —“ Considérez, ma chere, reprit le mari, que  
“ c’est une fille comme il faut, & qu’elle mérite plus  
“ d’égards.”—“ Quant à cela, répondit l’hôtesse,  
“ comme il faut, ou non, elle fera son paquet &  
“ battra aux champs. Les gens comme il faut,  
“ peuvent être de bonnes choses où il leur plait;  
“ mais pour moi, je n’ai jamais vu beaucoup de  
“ bien d’eux à la Herse.\*”—A ces mots, elle monte  
en courant une rampe d’escalier étroite qui alloit de  
la cuisine à une chambre qui étoit dessus, & je  
jugeai bientôt à la hauteur du ton de sa voix & à  
l’amertume de ses reproches, qu’il n’y avoit pas d’ar-  
gent à avoir de sa locataire. J’étois à portée d’en-  
tendre très-distinctement ses remontrances: “ Hors  
“ d’ici, te dis-je, décampe tout à l’heure, avance, vi-  
“ laine gueuse, ou je te vais arranger si bien qu’il t’en  
“ souviendra encore dans trois mois: comment!  
“ guenillon, venir te loger dans une maison honnête,  
“ sans maille ni denier dans tes poches: marche, te  
“ dis-je.”—“ Ma chère dame, s’écria l’étrangere, ayez pi-  
“ tié de moi, ayez pitié d’une pauvre créature aban-  
O 2 “ donné,

---

\* Enseigne de l’auberge.

“ donnée, pour une nuit seulement, & la mort sera  
“ bientôt le reste.” Je reconnus à l’instant la voix  
de mon enfant, d’Olivie ma pauvre déshonorée. Je  
volai à son secours, pendant que la femme la traînoit  
par les cheveux, & saisis dans mes bras la chère &  
malheureuse délaissée. “ Sois la bien-venue, de toute  
“ maniere la bien-venue, dans le sein de ton vieux, de  
“ ton pauvre père, chère enfant que j’avois perdue,  
“ mon trésor. Si les libertins t’abandonnent, en-  
“ core est-il un homme au monde qui ne t’abandon-  
“ nera jamais ; eusses-tu à répondre pour dix mille  
“ crimes, il les oubliera tous.” — “ O mon très-  
“ cher ! ” C’est tout ce qu’elle put dire, pendant  
quelques minutes ; “ Mon très-cher bon papa !  
“ Les anges auroient-ils plus de clémence ? Com-  
“ ment méritai-je autant ! Le scélérat ! je le hais, &  
“ me hais moi-même pour être un reproche à tant  
“ de bonté. Vous ne pouvez pas me pardonner ;  
“ je fais que vous ne le pouvez pas.” — “ Si fait, mon  
“ enfant, je te pardonne du fond du cœur. Repens-  
“ toi seulement, & nous ferons l’un & l’autre encore  
“ heureux : nous verrons encore d’heureux jours,  
“ mon Olivie.” — “ Ah jamais, mon père, jamais !  
“ honte à la maison, infamie dehors, est ce que doit  
“ être le reste de ma malheureuse vie : mais hélas !  
“ papa, vous paraissez beaucoup plus pâle que de  
“ coutume, se pourroit-il que vous eussiez été affecté  
“ à ce point pour une chétive créature comme moi ?  
“ Sûrement vous avez trop d’esprit pour prendre sur  
“ vous-même, la peine de mon crime.” — “ Notre  
“ esprit, fille, répondis-je.” — “ Ah, papa, inter-  
“ rompit-elle, pourquoi un nom si froid ? c’est la  
“ première fois que vous m’avez appelée d’un nom si  
“ froid.” — “ Pardon, ma petite, lui dis-je ; mais  
“ j’allois



“ j’allois t’observer que tout fût qu’il est à la fin, l’esprit est contre le chagrin, un remède qui n’opère que lentement.”

L’hôtesse revint alors savoir si nous ne souhaitions pas un plus gentil appartement ; à quoi ne disant pas non, elle nous introduisit dans une chambre où nous pourrions causer plus librement. Après nous être un peu tranquillisés en parlant, je ne pus pas ne point désirer être, à certain point, instruit des degrés qui l’avoient conduite à sa malheureuse situation présente.

“ Ce scélérat-là, dit-elle, mon père, me fit, du premier jour que nous nous trouvâmes ensemble, des propositions honnêtes, quoiqu’en secret.”

“ Scélérat, en vérité, m’écriai-je ! Et cependant je suis encore en quelque sorte surpris comment un homme du bon sens de M. Burchell & de sa probité apparente, a pu être coupable d’une bassesse aussi réfléchie, & s’insinuer ainsi dans une famille pour la perdre.”

“ Cher, papa, répondit ma fille, vous êtes bien dans l’erreur. M. Burchell ne chercha jamais à me tromper : au contraire, il n’a pas manqué une occasion de me prévenir en particulier, contre les artifices de M. Thornhill qui, à ce que je vois aujourd’hui, étoit encore pire qu’il ne le représentoit.”

—“ M. Thornhill ! interrompis-je : seroit-il possible ? ” —“ Oui, mon père, répondit-elle, c’étoit M. Thornhill qui m’a séduite, qui employoit pour nous attirer à Londres, les deux dames, comme il les appelloit ; mais qui dans le fait, étoient des prostituées de la ville, sans éducation ni pitié. Leurs artifices, vous pouvez-vous le rappeler, auroient infailliblement réussi, sans la lettre de M. Burchell qui leur adressoit ces reproches que nous

“ appliquames tons à nous mêmes. Comment put-il avoir le crédit de faire échouer leur projet ? c’est encore un secret pour moi ; mais je suis convaincue qu’il a toujours été le plus chaud & le plus sincere de nos amis.”

“ Tu m’étonnes, ma chère, lui dis-je : & je vois bien à présent que mes premiers soupçons sur la bassesse de M. Thornhill, étoient trop bien fondés : mais il peut triompher en assurance ; car il est riche, & nous sommes pauvres : mais, dis-moi, mon enfant, sûrement ce n’étoit pas une foible tentation qui a pu effacer ainsi toutes les impressions d’une éducation comme la tienne, changer des dispositions si vertueuses.”

“ En vérité, mon pere, répondit elle, c’est au desir que j’avois de le rendre heureux, & non pas moi, qu’il doit tout son triomphe. Je n’ignorois pas que la cérémonie de notre mariage qui étoit faite clandestinement par un prêtre Papiste\* ne lioit en aucune maniere, & que je n’avois à compter que sur honneur.”—“ Quoi ! interrompis-je : & étiez-vous réellement mariés, par un prêtre dûement ordonné ? ”—“ Oui, mon pere, répondit-elle, en vérité nous l’étions, quoique nous nous fussions obligés l’un & l’autre par serment, à cacher son nom.”—“ En ce cas, mon enfant, viens encore dans mes bras ; & à présent tu es mille fois plus la bien venue qu’auparavant : car tu es sa femme à tous égards, & toutes les loix humaines, fussent-elles écrites sur des tables de diamant, n’affoibleroient pas la force de cette union sacrée.”—“ Hélas ! papa, reprit-elle, vous ne connoissez guere sa bassesse ;

---

\* Catholique Romain.

“ basseffe ; il a déjà été marié par le même prêtre à  
“ fix ou huit autres femmes qu’il a trompées & aban-  
“ données comme moi.” — “ L’a-t-il fait ? repartis-  
“ je ; alors il nous faut faire pendre le prêtre, et tu  
“ informeras demain contre lui.” “ Mais, mon pere,  
“ repliqua-t-elle, cela fera-t-il juste, après nous être  
“ obligés au secret par ferment ? ” — “ Ma chère, ré-  
“ pondis-je, si tu as pris un pareil engagement, je ne  
“ peux, ni ne veux t’engager à le rompre ; dût même  
“ le public en profiter, tu ne dois pas informer con-  
“ tre lui... dans toute institution humaine, il est per-  
“ mis de faire un petit mal, pour procurer un grand  
“ bien ; en politique par exemple, on peut aban-  
“ donner une province pour sauver un royaume ; en  
“ médecine faire l’amputation d’un membre pour pré-  
“ server le corps ; mais en religion, la loi de ne ja-  
“ mais faire le mal, est écrite & inflexible ; & cette  
“ loi, mon enfant, est juste : car autrement, si on  
“ commet un petit mal pour procurer un grand bien,  
“ on se rendra ainsi coupable d’un crime certain,  
“ dans l’attente d’un avantage contingent ; & dût  
“ l’avantage s’ensuivre certainement, cependant l’in-  
“ tervalle entrè la commission & l’avantage, peut être  
“ celui où nous soyions appelés à rendre compte de  
“ ce que nous avons fait, & que le livre où s’écri-  
“ vent les actions des hommes, soit fermé pour tou-  
“ jours. Mais je t’interromps, ma chère, continue.”

“ Je vis dès le lendemain matin, poursuivit elle,  
“ le peu que j’avois à attendre de sa sincérité. Il me  
“ présenta, ce même matin-là, à deux autres mal-  
“ heureuses créatures qu’il avoit trompées comme  
“ moi, mais qui vivoient contentes dans la prostitu-  
“ tion. Je l’aimois trop tendrement pour souffrir  
“ de pareilles rivales dans son cœur, & tâchois d’ou-  
“ blier



“ blier mon infamie dans le tumulte des plaisirs : je  
“ dançois, me parois, & causois dans ce dessein ;  
“ mais étois toujours malheureuse. Les messieurs qui  
“ venoient là en visite me parloient à tout instant du  
“ pouvoir de mes charmes ; & cela ne servoit qu'à  
“ accroître ma mélancholie, ayant prodigué sans ré-  
“ serve tout ce qu'ils en avoient. Ainsi devenois-  
“ je de jour en jour plus rêveuse, & lui, plus inso-  
“ lent, au point qu'à la fin le monstre eut l'effronte-  
“ rie de m'offrir à un jeune Baronet de sa connoissance.  
“ Faut-il vous dire, mon pere, combien je fus pi-  
“ quée de son ingratitude ? Ma réponse à cette pro-  
“ position tint de la rage. Je voulus partir : il m'of-  
“ frit sa bourse, en m'en allant ; mais je la lui jettai  
“ avec indignation, & le quittai brusquement dans  
“ une fureur qui m'empêcha un tems de sentir la mi-  
“ sere de ma situation ; mais je portai bientôt la vue  
“ autour de moi, & me vis une créature vile, abjecte,  
“ criminelle, sans un ami dans le monde à qui m'a-  
“ dresser. Une voiture publique venant dans le mo-  
“ ment même à passer-là, j'y pris une place, ne cher-  
“ chant qu'à m'éloigner d'un malheureux que je mé-  
“ prisois & avois en horreur. Je descendis ici, où de-  
“ puis mon arrivée, j'ai eu pour toute compagnie,  
“ mon chagrin & la dureté de cette femme. Les heures  
“ de plaisir que j'ai passées avec maman & ma sœur,  
“ me deviennent maintenant un supplice : leur peine  
“ est grande : mais la mienne la surpasse ; car elle est  
“ mêlée de crime & d'infamie.”

“ Aye patience, mon enfant, lui-dis-je, & j'espère  
“ encore que les choses iront mieux. Repose-  
“ toi un peu cette nuit, & demain je te menerai chez  
“ nous à ta mere & au reste de la famille dont tu feras  
“ bien reçue. Pauvre femme ! cela lui a été au  
“ cœur ; mais elle t'aime toujours, Olivie, & elle  
“ l'oubliera.”

## CHAPITRE XXII.

*On pardonne aisément à ce qu'on aime au fond.*

Je pris, le lendemain matin, ma fille derrière moi, & partis pour retourner chez nous : je m'efforçai, chemin faisant, de calmer par tous les moyens de persuasion, sa peine & ses craintes, & de l'armer de résolution pour supporter la présence de sa mère irritée. Je faisissois, à la vue d'une belle campagne par où nous passions, toutes les occasions de remarquer combien le ciel nous étoit meilleur que nous ne nous le sommes les uns aux autres, & que les disgrâces, de la façon de la nature, étoient en bien petit nombre. Je l'assurois qu'elle n'apercevrait jamais aucune altération dans mes sentimens, & que durant ma vie qui pourroit encore être longue, elle pouvoit compter sur un tuteur & un directeur. Je la prémunis contre les censures du monde lui représentai que les livres étoient pour le malheureux une compagnie agréable qui ne faisoit point de reproches, & que s'ils ne pouvoient pas nous faire jouir de la vie, ils nous apprennoient au moins à la supporter.

Nous devions laisser ce soir-là le cheval de louage qui nous portoit, à une auberge sur la route, à environ cinq miles de chez moi ; & comme je voulois préparer ma famille à recevoir ma fille, je résolus de la laisser cette nuit-là à l'auberge & de revenir la chercher le lendemain matin de bonne heure, accompagné de ma fille Sophie. Il étoit nuit avant que nous gagnassions notre destination ; cependant lui ayant fait donner un appartement décent, & dit à l'hôtesse de lui préparer des rafraîchissemens convenables, je l'em-

braissai

braissai & continuai ma route vers la maison. Et à présent mon cœur s'ouvroit à de nouvelles sensations de plaisir, à mesure que j'approchois plus près de cette paisible demeure. Semblables à l'oiseau que la frayeur a chassé de son nid, mes affections devancèrent mon empressement & allèrent planer, avec tout le ravissement de l'attente, autour de mon petit feu. Je préparois toutes les choses affectueuses que j'avois à dire, & jouissois d'avance de l'accueil que j'allois recevoir. Je me sentois déjà embrasser tendrement par ma femme, & souriois de la joie de mes petits. Ne marchant que lentement, la nuit venoit à grands pas. Les ouvriers des champs étoient tous retirés pour se reposer, la lumière étoit éteinte dans toutes les chaumières, on n'entendoit, dans un creux lointain, que le chant perçant du coq & l'effrayant aboi du chien de garde. J'approchois de l'humble demeure de mon plaisir, & étois encore à plus d'une stade de la place, que notre honnête maître vint, en courant, m'accueillir.

C'étoit à près de minuit que je vins alors pour frapper à ma porte. Tout étoit tranquille & en silence. Un bonheur inexprimable me dilatoit le cœur, quand, à mon étonnement, voilà que je vois crêver la maison par les flammes, & toutes les ouvertures en feu. Je poussai un grand cri convulsif, & tombai sans sentiment sur le pavé ; mon fils qui avoit été jusqu'alors endormi, en fut alarmé ; & apercevant les flammes il éveilla à l'instant ma femme & ma fille, & courant tous dehors en chemise & troublés de peur, ils me rappellerent à la vie par leurs lamentations ; mais ce n'étoit que pour voir de nouveaux objets de terreur ; car les flammes avoient à ce moment-là gagné le toit de notre maison, les parties



parties en tombant l'une après l'autre sans discontinuer, tandis que la famille étoit restée dans le silence de l'agonie, la vue sur les flammes, comme si elle y eut pris plaisir. Je fixai alternativement les yeux sur elle & sur le feu, & cherchai ensuite mes petits autour de moi ; mais il n'y avoit pas à les voir. " O malheur ! où sont m'écriai-je, où sont mes " petits ? " — " Ils sont brûlés, ils sont morts dans " les flammes, répondit tranquillement ma femme, " & je vais mourir avec eux. " J'entendis dans la maison, à ce moment-là, le cri des enfans qui venoient d'être éveillés par le feu ; & rien n'eut été capable de m'arrêter. " Où sont, où sont mes enfans ? " m'écriai-je, en me précipitant à travers les flammes, & en enfonçant la porte de la chambre où ils étoient enfermés. " Où sont ils, mes petits ? " — " Ici, cher papa, nous sommes ici, " crièrent-ils ensemble, pendant que les flammes venoient de gagner le lit où ils étoient couchés. Je les saisis dans mes bras & les emportai au travers du feu le plus vite qu'il me fut possible, & je n'étais pas sorti, que le toit s'écroula. " A présent, " m'écriai-je, en les tenant, à présent, que les flammes continuent leurs " ravages, & que tout ce que je possède, périsse : les " voici, j'ai sauvé mon trésor : voici, mes très- " chers, voici nos trésors, & nous serons encore " heureux. " Nous embrassâmes mille fois nos petits favoris. Ils nous ferroient le col dans leurs bras & sembloient partager nos transports, pendant que leur mere rioit & pleuroit tour-à-tour.

Je demurai alors tranquille spectateur des flammes, & commençai au bout de quelque tems à m'apercevoir que mon bras jusqu'à l'épaule étoit horriblement brûlé : j'étois en conséquence hors d'état d'aider à  
mon

mon fils, soit à essayer de sauver nos meubles, ou à empêcher les flammes de gagner notre bled. L'alarme étoit à ce moment-là parvenue à nos voisins, & ils accouroient à notre secours ; mais tout ce qu'ils purent faire, fut de rester comme nous spectateurs du désastre. Mes effets, parmi lesquels étoient les billets que j'avois mis de côté pour établir mes filles, étoient entièrement consumés, excepté une boîte avec quelques papiers, qui étoit dans la cuisine ; & de plus, deux ou trois choses de peu de conséquence que mon fils avoit emportées au commencement. Les voisins, toutefois, contribuèrent de ce qu'ils purent, pour adoucir notre détresse. Ils nous apportèrent des habits, & meublèrent un de nos apprentis d'ustensile de cuisine ; de sorte qu'au jour, nous avions, quoique chétive, une autre demeure où nous retirer. Mon honnête & proche voisin avec ses enfans ne fut pas le moins pressé à nous pourvoir de tout le nécessaire, & à nous offrir toutes les consolations que peut suggérer une bienveillance naturelle.

Quand ma famille fut revenue de sa frayeur, la curiosité de savoir ce qui m'avoit retenu si long-tems, commença à la prendre. L'ayant en conséquence informée de tout en détail, je m'occupai ensuite de la préparer à recevoir notre égarée ; & quoique nous n'eussions alors que de la misère à lui donner, je voulois qu'elle fut bien-venue à partager ce que nous avions. Sans notre dernier malheur qui avoit abaissé l'orgueil de ma femme & l'avoit émoussé par des chagrins plus cuisans, l'entreprise n'eut pas été si facile. Etant hors d'état d'aller chercher moi-même ma pauvre enfant, attendu que mon bras devenoit très-douloureux, j'envoyai mon fils & ma fille qui revinrent bientôt, soutenant la malheureuse criminelle qui n'a-  
voit

voit pas le courage de lever les yeux sur sa mère qu'aucune de mes instructions ne pouvoient porter à une réconciliation parfaite : car les femmes ont beaucoup moins d'indulgence pour les fautes de leur sexe, que les hommes. " Hé'as, Mademoiselle," lui dit sa mère, " ce n'est ici où vous venez, qu'une chétive place, après tant d'élégance : Nous ne sommes pas en état ma fille Sophie & moi, de procurer grand amusement à des personnes qui n'ont hanté que des gens de distinction. Oui, Mlle. Livie, nous avons votre pauvre père & moi, bien souffert depuis quelque tems ; mais j'espère que le Ciel vous pardonnera."—La malheureuse victime, durant cette réception, étoit debout, pâle & tremblante, sans pouvoir ni pleurer ni répliquer ; mais il ne me fut pas possible de rester plus long-tems spectateur muet de sa pénible situation : pourquoi prenant, dans ma voix & dans mon air, un degré de sévérité avec lequel j'étois toujours sûr d'être obéi à l'instant, " Femme, lui dis-je, une fois pour tout, je voudrois bien qu'on fit attention à mes paroles. Je vous ai ramené ici une pauvre errante, abusée. Nous devons du moment qu'elle revient à son devoir, lui rendre notre tendresse. Les véritables peines de la vie nous arrivent maintenant promptement. Ne les augmentons donc pas par de la dissension entre nous. Si nous vivons bien unis ensemble, nous pouvons avoir encore du contentement, y ayant assez de nous pour tenir les mauvaises langues à l'écart, & nous soutenir les uns les autres. L'indulgence du Ciel est promise au pénitent ; & que la nôtre se règle sur l'exemple. Le Ciel, nous en sommes assurés, voit avec plus de joie un pécheur repentant que quatre-vingt dix neuf personnes qui ne se sont



“ jamais écartées de la voie droite ; & cela est juste ;  
 “ car la violence seule qu’il se faut faire pour s’arrêter  
 “ court, sur le penchant de la perdition, est elle-même  
 “ un plus grand effort de vertu que cent actes de  
 “ justice.”

---

## CHAPITRE XXIII.

*Il n’y a que le coupable qui puisse être long-tems, & tout-à-fait malheureux.*

IL y avoit maintenant quelque soin à prendre pour rendre notre demeure présente aussi commode qu’elle le pouvoit être, & nous fumes bientôt encore en situation de jouir de notre première tranquillité. Etant hors d’état de seconder mon fils dans nos travaux ordinaires, je faisois des lectures à ma famille, dans le peu de livres qu’on avoit sauvés, & particulièrement dans ceux qui, en amusant l’imagination, contribuoient à soulager le cœur. Nos bons voisins venoient aussi tous les jours compâtrer le plus obligeamment à nos peines, & fixerent un tems où ils devoient nous aider tous à réparer mon ancienne habitation. L’honnête Williams le fermier ne fut pas le dernier à nous visiter alors, mais nous fit, du fond du cœur, offre de son amitié ; il auroit même renouvelé ses demandes de ma fille ; mais elle les rejetta de manière à couper absolument pied à ses sollicitations futures. Son chagrin sembloit de nature à continuer, & elle étoit la seule personne de notre petite société, à qui une semaine ne rendit pas la gaieté. Elle avoit perdu maintenant cette innocence à laquelle la honte est étrangère, qui  
 lui

lui apprenoit autrefois à se respecter elle-même, & à chercher le plaisir, dans celui qu'elle donnoit : l'inquiétude s'étoit alors totalement emparée de son esprit. Sa beauté commençoit à s'altérer avec son tempérament, & le défaut de soin contribuoit encore plus à lui en faire perdre. Toute parole tendre adressée à sa sœur, la bleissoit au cœur, & lui faisoit venir la larme à l'œil ; & comme un vice quoiqu'extirpé, en plante toujours d'autres où il a été, sa première faute, quoiqu'effacée par le repentir, laissa après elle la jalousie & l'envie. J'essayois de mille façons de modérer son chagrin, & oublois même ma propre peine en m'intéressant à la sienne, recueillant tels passages amusans de l'histoire qu'une bonne mémoire & quelque lecture pouvoient suggérer. " Notre bonheur, ma chère," lui disois-je, " est au pouvoir d'un être " qui le peut procurer de mille manières imprévues " qui échappent à notre pénétration. S'il faut des " exemples pour le prouver, je vais, mon enfant, te " dire une histoire qui nous est rapportée par un historien grave, quoiqu'il en imagine quelquefois.

" Matilde fut mariée très-jeune à un gentilhomme " Napolitain de la première qualité, & se trouva " veuve & mère, à l'âge de quinze ans. Etant un " jour à caresser son enfant qui étoit un garçon, à la " fenêtre ouverte d'un appartement qui donnoit sur " la rivière de Volturna, l'enfant, d'une escouffe " soudaine, sauta de ses bras, en bas dans l'eau, & " disparut en un moment. La mère frappée à l'instant d'étonnement, & faisant un effort pour le sauver, s'y plongea après ; mais loin de pouvoir secourir l'enfant, elle se sauva elle-même avec bien " de la peine à la rive opposée, justement lorsque le

“ pays étoit pillé de ce côté-là, par des soldats Fran-  
“ çois qui la firent sur le champ leur prisonniere.  
“ Comme les François & les Italiens se faisoient  
“ alors la guerre avec la dernière inhumanité, ils al-  
“ loient se porter à la fois aux deux extrémités que  
“ suggèrent la passion & la cruauté. Cette honteuse  
“ résolution trouva néanmoins de l'opposition dans  
“ un jeune officier qui, quelque diligence que deman-  
“ doit leur retraite, la mit derrière lui, & la porta en  
“ sûreté à sa ville natale. Il fut d'abord pris à sa beau-  
“ té, puis bientôt à son mérite. Ils se marièrent ;  
“ il parvint aux premiers postes : ils vécurent long-  
“ tems ensemble & étoient heureux ; mais la félicité  
“ d'un soldat ne se peut pas dire permanente. Après  
“ un intervalle de nombre d'années, les troupes qu'il  
“ commandoit ayant été repoussées, il fut obligé de  
“ se réfugier dans la ville où il avoit demeuré avec sa  
“ femme. Elles y souffrirent un siège, & la ville à  
“ la fin fut prise. Il y a peu d'histoires où l'on pu-  
“ isse voir des traits de cruauté plus variés que ceux  
“ qu'exercerent alors, les uns sur les autres, les Fran-  
“ çois & les Italiens. Il fut résolu par les vainqueurs  
“ en cette occasion, de mettre à mort tous les pri-  
“ sonniers François, mais surtout le mari de l'infortu-  
“ née Matilde, comme ayant principalement contri-  
“ bué à la prolongation du siège. Leurs arrêts étoi-  
“ ent en général presque aussitôt exécutés que pris.  
“ On amenoit le soldat prisonnier, & le bourreau son-  
“ fer à la main, se tenoit prêt, tandis que les specta-  
“ teurs attendoient dans un morne silence le coup fa-  
“ tal qui n'étoit suspendu que jusqu'à ce que le géné-  
“ ral qui présidoit comme juge, donnât le signal.  
“ C'étoit dans cet intervalle d'angoisse & d'attente,  
“ que Matilde vint faire ses derniers adieux à son ma-



“ ri & libérateur, en gémissant sur sa malheureuse  
 “ situation & la cruauté du destin qui l'avoit empê-  
 “ chée de périr par une mort prématurée dans la ri-  
 “ vière de Volturna, pour être la spectatrice de mal-  
 “ heurs plus grands encore. Le général qui étoit un  
 “ jeune homme, fut saisi d'étonnement à la vue de sa  
 “ beauté, & de compassion à celle de sa peine ; mais  
 “ il fut bien autrement énu, quand il l'entendit par-  
 “ ler de ses dangers passés : c'étoit son fils ; l'enfant  
 “ pour lequel elle s'étoit tant exposée. Il la recon-  
 “ nut en même tems pour sa mère, & tomba à ses  
 “ pieds. Le surplus se peut supposer aisément ; le  
 “ prisonnier fut mis en liberté ; & l'on vit uni tout le  
 “ bonheur que l'amour, l'amitié & le respect pou-  
 “ ent leur faire individuellement goûter.”

C'étoit ainsi que je tâchois d'amuser ma fille ; mais  
 elle m'écoutoit avec une attention partagée, car ses  
 propres infortunes absorboient toute la pitié qu'elle  
 sentoît autrefois pour celles d'autrui ; & rien ne lui  
 donnoit de soulagement. Elle redoutoit le mépris en  
 compagnie, & ne trouvoit que peines d'esprit dans  
 la solitude. Telle se montroit sa misère, quand nous  
 reçûmes avis certain que M. Thornhill alloit épouser  
 Mlle. Wilmot pour qui j'avois toujours soupçonné  
 qu'il avoit réellement de l'inclination, quoiqu'il prit  
 toutes les occasions devant moi, de témoigner du mé-  
 pris pour sa personne & pour son bien. Cette nou-  
 velle ne servit qu'à augmenter le chagrin de la pauvre  
 Olivie. Un trait d'infidélité aussi insigne, étoit plus  
 que son courage ne pouvoit porter. J'étois résolu né-  
 anmoins de m'en assurer mieux, &, s'il étoit possible,  
 d'empêcher l'accomplissement de son dessein, en en-  
 voyant mon fils chez le vieux M. Wilmot, avec des  
 instructions pour savoir la vérité du rapport, & re-

mettre à Mlle. Wilmot une lettre *expositive* de la conduite de M. Thornhill dans ma famille. Mon fils partit suivant mes directions, & revint au bout de trois jours, nous assurant de la vérité du rapport, mais qu'il ne lui avoit pas été possible de remettre la lettre qu'il avoit été en conséquence obligé de laisser, attendu que M. Thornhill & Mlle. Wilmot étoient en cours de visites dans le pays. Ils devoient se marier, dit-il, dans peu de jours, ayant paru ensemble à l'église, le Dimanche précédent, en grande pompe, la future accompagnée de six jeunes demoiselles & lui d'autant de messieurs. Les approches de leur mariage remplissoient de joie tout le pays ; & ils sortoient ordinairement ensemble en équipage le plus brillant qu'on eut vu dans le pays depuis bien des années. Les amis des deux familles étoient, continua-t-il, tous là, notamment l'oncle de l'écuyer, le chevalier Guillaume Thornhill qui avoit une si bonne réputation. Il ajouta que ce n'étoit tous les jours que joie & festins, que tout le pays vantoit la beauté de la jeune future, & la jolie personne du futur ; que leur passion l'un pour l'autre étoit extrême ; concluant qu'il ne pouvoit s'empêcher de croire M. Thornhill un des plus heureux hommes du monde.

“ Eh bien, répondis-je, qu'il le soit, s'il peut ;  
“ mais, mon fils, regarde ce lit de paille & ce toit  
“ découvert, ces murailles qui s'en vont en poussière,  
“ & cette aire humide, mon malheureux corps rendu  
“ impotent par le feu, & mes enfans pleurant autour  
“ de moi pour du pain ; tu es venu au logis, mon  
“ enfant, pour tout cela ; cependant ici, ici même,  
“ tu vois un homme qui ne voudroit pas changer de  
“ situation pour un millier de mondes. O, mes  
“ enfans,

“ enfans, que vous puissiez seulement apprendre à  
“ vous entretenir avec votre propre cœur, & à con-  
“ noître la digne compagnie que vous en pouvez  
“ faire : le peu de cas que vous feriez de l’élégance  
“ & de la magnificence de l’homme vil ! il n’est  
“ presque personne qui n’ait appris à appeller la vie  
“ un passage & l’homme un voyageur : La similitude  
“ se peut encore étendre, en observant que l’homme  
“ de bien, semblable au voyageur qui s’avance vers  
“ sa demeure, a le cœur joyeux & le front serein ;  
“ que le méchant, comme celui qui va en exil, n’est  
“ heureux que par intervalle.”

Ma pitié pour ma pauvre fille qui succomboit à ce dernier coup, interrompit ce que j’avois de plus à observer. Je dis à sa mere de la soutenir, & bientôt elle reprit ses esprits. Elle parut de ce moment-là plus tranquille, & j’imaginai qu’elle avoit gagné un nouveau degré de résolution : mais les apparences me trompoient ; car sa tranquillité étoit la langueur d’un ressentiment trop combattu. De nouvelles provisions que nous envoyoit mes bons paroissiens semblerent répandre une nouvelle gaieté dans le reste de la famille, & je ne fus pas fâché de la voir encore une fois joyeuse & à l’aise. Il n’auroit pas été juste de rabattre sa joie, uniquement pour compatir à une mélancholie volontaire, ou de lui imposer le fardeau d’une tristesse qu’elle ne sentoit pas. Ainsi le conte vint à la ronde encore une fois ; on demanda la chanson, & la gaieté daigna planer autour de notre petite habitation.



## CHAPITRE XXIV.

*Nouvelles infortunes.*

LE soleil se leva, le lendemain matin, avec une chaleur extraordinaire pour la saison ; de sorte qu'il fut convenu de déjeuner ensemble au banc du chevre-feuille, où pendant que nous étions assis, ma jeune fille, à ma demande, joignit sa voix au concert qu'on entendoit au tour de nous dans les arbres. C'étoit en cet endroit que ma pauvre Olivie rencontra son séducteur pour la première fois, & tout ce qu'elle voyoit servoit à rappeler sa tristesse ; mais la mélancholie qu'excitent des objets de plaisir, ou qu'inspirent les sons de l'harmonie, flatte le cœur, au lieu de le ronger : sa mère aussi dans cette occasion sentit une peine agréable, pleura & aima sa fille comme auparavant. “ Allons, mon aimable Olivie, “ lui dit-elle, donne nous ce petit air mélancholique “ que ton papa aime tant. Ta sœur Sophie nous a “ déjà obligés. Donne-nous le, mon enfant, il fera “ plaisir à ton bon père.” Elle y consentit, nous le donnant d'une manière si pathétique que j'en fus touché.

Quand une femme aimable à s'oublier consent,

Des hommes découvrant trop tard la perfidie,

Est-il pour la tirer de sa mélancholie

Un charme assez puissant,

Art qui puisse effacer la honte de sa vie ?

Le seul moyen de la couvrir,

De cacher sûrement aux yeux son in'amie,

D'en faire repentir l'auteur

Et de lui déchirer le cœur ;

....C'est de mourir.

Comme

Comme elle finissoit la dernière stance à laquelle une interruption dans sa voix, causée par le chagrin, donna une douceur particulière, l'apparition au loin de l'équipage de M. Thornhill nous alarma tous ; mais augmenta surtout l'agitation de ma fille aînée qui voulant éviter son traître, retourna à la maison avec sa sœur. Il fut en peu de minutes descendu de sa voiture, & venant droit à la place où je restois assis, il s'informa de ma santé avec son air ordinaire de familiarité. " Monsieur, lui répondis-je, votre " assurance présente ne peut qu'ajouter à la bassesse " de vos sentimens, & il fut un tems où j'aurois " puni votre insolence, pour oser paroître ainsi de- " vant moi ; mais maintenant, vous n'avez rien à " craindre ; car l'âge a refroidi mes passions, & mon " caractère les retient."

" Je vous jure, mon cher monsieur, répliqua-t-il, " que tout ceci m'étonne, & que je n'en comprends " pas non plus la signification. J'espère que vous ne " croyez pas qu'il y ait eu rien de criminel dans " l'excursion récente de votre fille avec moi ?"

" Va, m'écriai-je, tu es un misérable & un im- " posteur de toutes façons ; mais votre bassesse vous " met à l'abri de mon ressentiment ; cependant, " monsieur, je descends d'une famille que n'auroit " pas souffert cela. Ainsi donc, infâme que tu es, " pour gratifier une passion d'un moment, tu as " rendu une pauvre créature malheureuse pour la " vie, & souillé une famille qui n'avoit que l'honneur " pour partage."

" Si vous êtes, elle & vous, repartit-il, résolu " d'être malheureux, je n'y saurois que faire ; mais " vous pouvez être encore heureux ; & quelque opi- " nion que vous puissiez vous être formée de moi,

" vous

“ vous me trouverez toujours disposé à contribuer  
“ à votre bonheur. Nous la pouvons marier dans  
“ peu à un autre, & qui plus est, elle peut en outre  
“ garder son amant ; car je proteste que je conti-  
“ nuerais toujours d’avoir pour elle une vraie confi-  
“ dération.”

A cette nouvelle proposition honteuse, je sentis toutes mes passions alarmées ; car quoique l’esprit puisse souvent demeurer calme sous de grandes injures, une petite bassesse peut en tout tems se glisser dans l’ame, & par sa piquûre y porter la rage : “ ôte-  
“ toi de ma vue, reptile que tu es, m’écriai-je, & ne  
“ continue pas à m’insulter de ta présence. Que  
“ mon brave fils fût ici ! Il ne souffriroit pas cela ;  
“ mais je suis vieux & impotent, & perdu de toutes  
“ façons.”

“ Je vois, reprit-il, que vous voulez absolument  
“ m’obliger à vous parler plus durement que je ne  
“ me proposois ; mais comme je vous ai montré ce  
“ qu’on peut espérer de mon amitié, il peut n’être  
“ pas hors de propos de vous représenter les suites  
“ que peut avoir mon ressentiment. Mon procu-  
“ reur à qui on a fait passer votre dernière obliga-  
“ tion, menace fort, & je ne fais pas comment em-  
“ pêcher le cours de la justice, à moins de payer  
“ moi-même l’argent, ce qui, vu quelques dépenses  
“ préalables à mon mariage proposé, où j’ai été de-  
“ puis peu, n’est pas si aisé à faire ; & ensuite mon  
“ receveur parle de saisir pour la rente. Il est certain  
“ qu’il fait son devoir ; car pour moi je ne m’in-  
“ quiete jamais d’affaires de cette nature. Je sou-  
“ haiterois cependant encore vous servir, & même  
“ avoir votre présence & celle de votre fille à mon  
“ mariage qui se doit célébrer sous peu avec Mlle.

“ Wilmot :



“ Wilmot : c’est aussi le désir de ma charmante

“ Arabelle que j’espère que vous ne refuserez pas.”

“ M. Thornhill, lui répondis-je, écoutez moi, une

“ fois pour toutes. Quant à votre mariage avec

“ toute autre que ma fille, c’est à quoi je ne consen-

“ tirai jamais ; & votre amitié, fût-elle capable de

“ m’élever sur un trône, ou votre ressentiment de

“ m’enfoncer dans la tombe, encore mépriserois-je

“ l’un & l’autre. Tu m’as une fois misérablement,

“ irréparablement trompé : mon cœur se reposoit sur

“ ton honneur, & je n’ai trouvé en toi que bassesse ;

“ n’attends donc plus jamais d’amitié de moi. Va

“ posséder ce que la fortune t’a donné, beauté, ri-

“ chesses, santé & plaisir : va, & me laisse au besoin,

“ au déshonneur, à la maladie & au chagrin ; ce-

“ pendant tout humilié que je suis, mon cœur sou-

“ tiendra encore sa dignité, & quoique je te par-

“ donne, tu auras à jamais mon mépris.”

“ Si c’est ainsi, repartit-il, comptez que vous

“ sentirez les effets de cette insolence, & nous ver-

“ rons bientôt qui de vous ou de moi, est l’objet le

“ plus fait pour le mépris.” Sur quoi il partit

brusquement.

Ma femme & mon fils, qui étoient présents à cette

entrevue, parurent effrayés de la menace : mes filles

aussi, le voyant partir, sortirent pour savoir le ré-

sultat de notre conférence qui ne les alarma pas

moins que les autres, quand elles le surent ; mais

pour moi je méprisois sa méchanceté, si loin qu’elle

pût s’étendre. Il avoit déjà frappé le coup, & je me

tenois maintenant préparé à repousser tout nouvel

effort, semblable à une de ces armes en usage dans

l’art militaire, qui quoique déchargées, présentent

toujours une pointe \* pour recevoir l’ennemi.

Nous

---

\* Une bayonette.

Nous trouvâmes cependant bientôt qu'il n'avoit pas menacé en vain ; car son receveur vint dès le lendemain matin, demander ma rente annuelle que, vû tous les accidens déjà rapportés, je n'étois pas en état de payer. La suite de mon impuissance fut qu'il emmena, ce soir-là, mes bestiaux, & qu'ils furent appréciés & vendus, le lendemain, plus de la moitié moins qu'ils ne valoient. Ma femme & mes enfans m'engagerent alors en conséquence à me soumettre à quelques conditions que ce fût, plutôt que de m'exposer à une ruine certaine. Ils me prièrent même d'admettre encore une fois ses visites, & employèrent toute leur petite éloquence à me faire la peinture des calamités que j'allois endurer, les horreurs d'une prison dans une saison aussi rigoureuse que la présente, jointes au danger qui menaçoit ma santé depuis le dernier accident qui m'étoit arrivé par le feu ; mais je demeurai inflexible.

“ Pourquoi, mes trésors, leur dis-je, pourquoi  
“ vouloir essayer ainsi de me porter à ce qui n'est  
“ pas juste ? mon devoir m'a appris à lui pardonner ;  
“ mais ma conscience ne me permettra pas de l'ap-  
“ prouver. Voudriez-vous que j'applaudisse pub-  
“ liquement à ce que mon cœur doit intérieurement  
“ condamner ? Voudriez-vous que je fusse lâche-  
“ ment flatter notre infame traître, & pour éviter  
“ une prison, souffrir perpétuellement les entraves  
“ d'autant plus cruelles d'une captivité mentale ?  
“ Non, jamais : si on doit nous arracher de cette  
“ demeure, tenons seulement à la justice ; & qu'on  
“ nous jette où l'on voudra, nous aurons toujours  
“ un charmant appartement où nous retirer, quand  
“ nous pourrons regarder autour de nos cœurs avec  
“ intrépidité & plaisir ”

Nous

Nous passâmes ainsi cette soirée-là. Etant tombé beaucoup de neige dans la nuit, mon fils fut employé le lendemain matin de bonne heure à la balayer, & à ouvrir un passage devant la porte. Il n'y avoit pas long-tems qu'il y étoit occupé, quand il entra en courant, l'air tout pâle, pour nous dire qu'il venoit vers la maison, deux étrangers qu'il connoissoit pour être officiers de justice.

Il parloit encore, qu'ils entrèrent ; & approchant du lit où j'étois couché, après m'avoir préalablement instruit de leur emploi & commission, ils me firent leur prisonnier, m'ordonnant de me préparer à aller avec eux à la prison du comté qui étoit à onze miles de là.

“ Mes amis, leur dis-je, vous êtes venus là dans un tems bien dur, me prendre pour me conduire en prison, & c'est d'autant plus malheureux pour moi à ce moment-ci, que j'ai eu depuis peu, un bras horriblement brûlé, ce qui fait que je ne suis pas sans fièvre, & j'ai besoin d'habits pour me couvrir : d'ailleurs je suis maintenant dans la neige, épaisse comme elle est ; mais s'il le faut.”... Je me tournai ensuite vers ma femme & mes enfans, & leur dis de ramasser le peu d'effets qu'on nous avoit laissés, & de se préparer sur le champ à quitter la place. Je les engageai à être expéditifs, & priai mon fils de secourir sa sœur qui, pour se savoir intérieurement la cause de tous nos malheurs, étoit tombée & avoit perdu le sentiment de sa peine dans l'insensibilité. J'encourageai ma femme qui pâle & tremblante avoit saisi dans ses bras effrayés, nos petits, qui étoient collés sans dire mot contre son sein, craignant en se détournant de voir les étrangers. Ma jeune fille, durant ce tems-là, faisoit les préparatifs de notre départ, & comme



on lui fit plusieurs fois signe de se dépêcher, nous fumes, en une heure ou environ, prêts à partir.

## CHAPITRE XXV.

*Il n'y a point de situation, si triste qu'elle puisse paroître, qui ne soit accompagnée de quelqu'espece de consolation.*

Nous partimes de ce paisible voisinage, & marchames lentement. Ma fille aînée étant affoiblie par une fièvre lente qui avoit commencé depuis quelques jours à miner son tempérament, un des officiers qui avoit un cheval, la prit obligeamment derriere lui, (car ces gens-là même ne peuvent pas se dépouiller entierement d'humanité). Mon fils menoit un des petits par la main, & ma femme l'autre, pendant que je m'appuyois sur ma jeune fille qui pleuroit, non sur ses malheurs, mais sur les miens.

Nous avions, de ma dernière demeure, fait alors environ deux miles, quand nous vîmes une multitude de monde qui couroit & pouffoit des cris après nous, composée d'environ cinquante de mes plus pauvres paroissiens. Ils firent bientôt avec d'horribles imprecations les deux officiers de justice, & jurant qu'ils ne verroient jamais aller leur curé en prison, tant qu'ils auroient une goutte de sang à répandre pour sa défense, ils se préparoient à les bien maltraiter. Les conséquences auroient pu en être fatales, si je ne m'en étois pas mêlé sur le champ, & si je n'avois, quoiqu'avec peine, délivré les officiers des mains de la multitude en fureur. Mes enfans qui regardoient alors ma délivrance comme certaine, parurent transportés

portés de joie, & ne pouvoient contenir leur ravissement ; mais ils furent bientôt détrompés, en entendant les paroles que j'adressai au pauvre peuple abusé qui étoit venu, à ce qu'il imaginoit, pour me rendre service.

“ Quoi ! mes amis, m'écriai-je, & est-ce de cette  
“ façon que vous m'aimez ? Est-ce là la manière  
“ dont vous obéissez aux instructions que je vous ai  
“ faites en chaire ? Affronter ainsi la justice, & vous  
“ perdre avec moi ! quel est votre chef ? Montrez-  
“ moi l'homme qui vous a séduits de la sorte. Aussi  
“ vrai qu'il vit, il éprouvera mon ressentiment. Hé-  
“ las ! mon cher troupeau égaré, retournez à votre  
“ devoir, à ce que vous devez à Dieu, à votre pays  
“ & à votre pasteur. Je vous verrai peut-être encore  
“ un jour ici, en meilleure situation, & contribuerai  
“ à rendre votre vie plus heureuse ; mais que j'aye au  
“ moins la consolation, quand j'assemblerai mes ou-  
“ ailles pour l'immortalité, qu'il ne m'en manque pas  
“ une seule de celles-ci.”

Ils parurent alors tout repentir, & vinrent, fondant en larmes, l'un après l'autre, me dire adieu. Je leur serrai tendrement la main à tous, & leur laissant ma bénédiction, continuai de marcher, sans plus rencontrer d'interruption. Nous gagnames, quelques heures avant la nuit, la ville, ou plutôt le village ; car elle ne consistoit qu'en quelques maisons chétives, ayant perdu toute sa première opulence, & ne conservant de marques de son ancienne supériorité, que la prison.

Nous nous arrêtames en entrant, à une auberge où l'on nous donna les premiers rafraîchissements qu'on put trouver, & je soupai avec ma famille aussi gaiement qu'à l'ordinaire. Quand je la vis convenablement

blement logée pour cette nuit-là, j'accompagnai ensuite les officiers du sherif \* à la prison qu'on avoit anciennement bâtie à l'occasion de la guerre. Elle consistoit en un grand appartement solidement grillé & pavé de pierres, commun à la fois aux malfaiteurs & aux débiteurs, à certaines heures du jour. Chaque prisonnier avoit en outre une petite cellule séparée où on l'entfermoit à la clef pour la nuit.

Je m'attendois à ne trouver à mon entrée que lamentations & divers cris de misère : mais il en étoit bien autrement. Les prisonniers paroissoient tous se proposer une seule & même chose, d'oublier à penser dans la joie & les clameurs. J'étois instruit de la bienvenue qu'il falloit ordinairement payer dans ces occasions, & ne me la fis pas demander deux fois, quoique le peu d'argent que j'avois, fût bien près d'être totalement parti : on en envoya chercher à boire sur le champ, & ce ne fut bientôt dans toute la prison qu'excès, éclats de rire & impiétés.

Comment ! me dis-je à moi-même, serai-je triste pendant que des scélérats de cette espèce seront gais ? Je n'ai de commun avec eux que la prison, & je crois avoir plus de raison de n'être plus malheureux. Dans cette pensée je travaillai à devenir gai, mais la gaieté n'a encore jamais été le produit de l'effort qui est en lui-même pénible. Etant donc assis dans un coin de la prison, en une posture pensive, un de mes camarades, un des prisonniers m'aborda, & s'asseyant auprès de moi entra en conversation. J'eus toujours pour maxime de ne jamais éviter un homme qui parut désirer s'entretenir avec moi, car si c'étoit un homme de

---

\* Magistrat chargé de l'exécution de la loi.



de bien, je pourrois profiter de ses instructions, & s'il ne l'étoit pas, les miennes pourroient lui servir. Je trouvai celui-ci un homme intelligent, d'un jugement solide sans lettres ; mais connoissant, comme on dit, le monde à fond, ou pour parler plus juste, tout le mauvais côté de la nature humaine. Il me demanda si j'avais eu soin de me pourvoir d'un lit, chose à laquelle je n'avois seulement pas pensé ; “ C'est  
“ d'autant plus malheureux, me dit-il, qu'on ne  
“ vous donne ici que de la paille, & que votre ap-  
“ partement est très grand & très-froid ; quoiqu'il  
“ en soit, vous avez l'air de quelqu'un comme il  
“ faut, & comme je l'ai été moi-même dans mon  
“ tems, une partie des couvertures de mon lit, est  
“ bien à votre service.”

Je le remerciai, non sans témoigner de la surprise de trouver, en malheur, tant d'humanité dans une prison ; ajoutant pour lui faire voir que j'étois homme de lettres, que le philosophe ancien paroîs-  
soit bien comprendre le prix de la compagnie dans l'affliction, quand il disoit *τον κοσμον αιρε ει δοξ τον ελαιρον*,  
& dans le fait, continuai-je, “ qu'est-ce que  
“ le monde, si l'on n'y trouve que solitude ?”

“ Vous parlez du monde, repliqua mon compag-  
“ non de prison ; le monde radote, & cependant la  
“ cosmogonie ou la création du monde a embarrassé  
“ les philosophes de tous les siècles. Quelle confu-  
“ sion d'opinions n'ont-ils pas mise au jour sur la  
“ création du monde ! Sanchoniathon, Manetho,  
“ Berosus, & Ocellus Lucanus y ont tous fait de  
“ vains efforts. On lit ces mots dans le dernier,  
“ *Αναρχον αρχη και ατελευτατον το παν* ; ce qui signifie.....”

Je vous demande pardon, monsieur, lui dis-je,  
“ d'interrompre tant de savoir ; mais je crois avoir

“ déjà

“ déjà entendu tout cela : n'ai je-pas eu le plaisir de  
“ vous voir une fois à la foire de Wesbridge ? &  
“ votre nom n'est-il pas Ephraïm Jenkinson ? ” Il  
se contenta de soupirer à cette question. “ Je sup-  
“ pose, continuai-je, que vous devez vous rappeler  
“ un docteur Primrose dont vous achetâtes un che-  
“ val. ” Il me remit alors à l'instant ; car l'obscu-  
rité du lieu & la nuit qui approchoit, l'avoient em-  
pêché de distinguer mes traits auparavant. “ Oui,  
“ monsieur, répondit M. Jenkinson, je vous remets  
“ parfaitement bien ; j'achetai un cheval, mais ou-  
“ bliai de le payer. Votre voisin Flamborough est  
“ de ceux qui me poursuivent, le seul que je redoute  
“ aux prochaines assises ; car il a intention de rendre  
“ positivement témoignage contre moi comme faux  
“ monnoyeur. Je suis, monsieur, sincèrement fâché  
“ de vous avoir jamais trompé, vous ou qui que ce  
“ soit, en vérité. Car vous voyez, ” continua-t-il,  
en me montrant ses fers, “ où m'ont conduit mes  
“ tours. ”

“ Eh bien, monsieur, repartis-je, par reconnois-  
“ sance pour la bonté que vous avez, d'offrir de  
“ m'assister, quand vous ne pouvez pas espérer de  
“ retour, je ferai mes efforts pour adoucir, ou même  
“ supprimer totalement la déposition de M. Flam-  
“ borough ; j'enverrai à cet effet mon fils chez lui  
“ à la première occasion, & je ne doute pas du tout  
“ qu'il n'exauce ma requête ; & quant à ma propre  
“ déposition, vous n'avez pas besoin de vous en  
“ mettre en peine. ”

“ Vous pouvez bien, dit-il, monsieur, compter  
“ sur tout ce que je puis faire en retour : vous au-  
“ rez ce soir plus de la moitié de mes couvertures, &  
“ j'aurai

“ j’auroi soin de vous servir d’ami dans la prison où  
“ je crois avoir quelque crédit.”

Je le remerciai, sans pouvoir m’empêcher d’être surpris de son changement d’air, de celui de jeunesse qu’il avoit à présent ; car au tems où je l’avois vu auparavant, il paroissoit avoir au moins soixante ans. “ Monsieur, me dit-il, vous ne connoissez  
“ guere le monde : j’avois alors une fausse chevelure,  
“ & ai appris l’art de contrefaire tous les âges depuis  
“ dix-sept ans jusqu’à soixante & dix. Hélas !  
“ monsieur, que j’eusse pris pour apprendre un mé-  
“ tier la moitié de la peine que j’ai prise pour ap-  
“ prendre à être un vaurien, j’aurois pu être à ce  
“ moment un homme riche : mais tout fripon que  
“ je suis, je puis encore être votre ami, & cela peut-  
“ être ou vous l’attendez le moins.”

Notre conversation fut alors interrompue par l’arrivée des domestiques du géolier qui venoient faire l’appel des prisonniers, & les enfermer à la clef pour la nuit. Suivoit aussi avec une botte de paille pour mon lit, un garçon qui me conduisit par un passage étroit & obscur, à une chambre pavée comme la prison commune, & j’y étendis mon lit à un coin & les couvertures que m’avoit données mon camarade de prison : cela fait, mon conducteur qui étoit assez poli, me souhaita une bonne nuit. Ayant fait mes méditations ordinaires, beni & mon divin correcteur, je me couchai, & dormis le plus tranquillement du monde jusqu’au matin.



## CHAPITRE XXVI.

*Réformation dans la prison. Les loix, pour être parfaites, devoient récompenser aussi bien que punir.*

Je fus éveillé le lendemain matin de bonne heure par ma famille que je trouvai en pleurs a côté de mon lit. La noirceur & la force de tout ce qui nous entourait, l'avoit, en apparence, effrayée : je la repris doucement de sa désolation, l'assurant que je n'avois jamais dormi plus tranquillement, & m'informai ensuite de ma fille aînée qui n'étoit pas là. On me répondit que le malaise & la fatigue de la veille avoient augmenté sa fièvre, & qu'on n'avoit pas jugé à propos de l'amener. Mon premier soin après, fût d'envoyer mon fils chercher une chambre ou deux pour y loger la famille, aussi près de la prison qu'il s'en pourroit commodément trouver : il obéit ; mais ne put trouver qu'un seul appartement qui fut loué peu d'argent pour sa mère & ses sœurs ; le géolier consentit par humanité à le laisser coucher lui & ses deux petits frères avec moi dans la prison. Il leur fut en conséquence préparé, dans un coin de la chambre, un lit où je crus qu'ils seroient très-bien. Je voulus toutefois préalablement savoir si mes petits aimeroient à coucher dans un endroit qui paroïssoit les avoir effrayés en entrant.

“ Eh bien, mes bons enfans, leur dis-je, comment trouvez-vous votre lit ? j'espère que toute  
“ obscure que semble la chambre, vous n'aurez pas  
“ de peur d'y coucher.”

“ Non, papa, répondit Dick, je n'ai peur de  
“ coucher nulle part où vous êtes.”—“ Et moi, dit  
“ Bill, qui n'avoit encore que quatre ans, la place  
“ que

“ que j’aime toujours le mieux, est celle où est mon  
“ papa.”

Je marquai, après cela, à chacun de la famille ce qu’il avoit à faire. Ma fille fut spécialement chargée de veiller à la santé de sa sœur, qui alloit déclinant : ma femme devoit prendre soin de moi : mes petits garçons étoient pour me faire la lecture : “ Et pour  
“ toi, mon fils, continuai-je, c’est du travail de tes  
“ mains que nous devons nous attendre tous à être  
“ sustentés. Ton salaire, comme journalier, sera  
“ pleinement suffisant, ménagé comme il faut, pour  
“ nous maintenir tous, & même à l’aise. Tu as  
“ maintenant seize ans & de la force ; & elle t’a été  
“ donnée, mon fils, à des fins bien utiles ; car elle  
“ doit empêcher de mourir de faim tes pere, mere &  
“ famille hors d’état de s’aider. Prépare toi donc à  
“ chercher, cet après midi, de l’ouvrage pour de-  
“ main & apporte au logis tous les soirs, pour nous  
“ soutenir, l’argent que tu gagneras.”

Lui ayant fait ainsi sa leçon & mis ordre au reste, je descendis à la prison commune où j’aurois plus d’air & plus de place ; mais je n’y fus pas long-tems que les imprécations, obscénités & grossieretés qui m’assiégeoient de toutes parts, me forcèrent de retourner à ma chambre. Je m’y assis quelque tems à réfléchir sur l’étrange aveuglement des malheureux qui trouvant contr’eux tout le genre humain en guerre ouverte, travailloient à se faire, dans l’avenir, un ennemi redoutable.

Leur insensibilité excita en moi la plus vive compassion, & me fit oublier ma propre peine. Je me crus obligé par devoir d’entreprendre leur réformation. Je résolus donc de retourner encore une fois, & en dépit de leur mépris, de leur donner mes conseils, & de les gagner par la persévérance. Revenant

en conséquence parmi eux, je fis part à M. Jenkinson de mon dessein dont il rit de bon cœur ; mais qu'il communiqua aux autres. La proposition fut accueillie avec toute la bonne humeur imaginable, promettant de fournir un nouveau sujet d'amusement à des gens qui n'avoient d'autre ressource pour s'égayer, que ce qu'ils en pouvoient tirer du ridicule ou de la débauche. Je leur lus donc une partie de l'office à haute voix sans affectation, & vis à l'occasion mon auditoire on ne peut pas plus gai : obscénités dites à voix basses, soupirs de contrition burlesques, signes d'yeux & toux affectée excitoient tour-à-tour des éclats de rire. Je continuai toutefois de lire avec ma gravité naturelle, persuadé que l'action que je faisois, pouvoit en amender quelques-uns, mais ne pouvoit elle-même recevoir de souillure, d'aucun.

La lecture finie, j'entrai dans mon exhortation dont le commencement étoit plus fait pour les amuser, que pour les reprendre. Je débutai par leur observer que je ne pouvois être porté à ce que je faisois par aucun autre motif que leur bien-être, que j'étois leur camarade de prison, & ne gagnois maintenant rien à prêcher : “ J'étois fâché, leur dis-je, de les  
“ voir aussi impies, parce qu'ils n'y gagnoient rien,  
“ mais y pouvoient perdre beaucoup ; car n'en doutez pas, mes amis, continuai-je, (car vous êtes  
“ mes amis, quelque désaveu que puisse faire le  
“ monde de votre amitié) quand vous feriez douze  
“ mille sermens par jour, cela ne mettroit pas un  
“ fol dans votre poche. A quoi vous sert donc  
“ d'invoquer le diable à tout moment, & de courtiser  
“ son amitié, voyant combien il vous traite mal ?  
“ il ne vous a rien donné ici que des bouchées de  
“ sermens,



“ sermens, & rien à manger ; & suivant tout ce que  
“ j’en entends de mieux, il ne vous donnera rien de  
“ bon à l’avenir.”

“ Si faisant affaires avec un homme, nous sommes  
“ traités mal, nous allons naturellement ailleurs : ne  
“ vaudroit-il donc pas la peine pour vous, unique-  
“ ment pour essayer comment vous vous trouveriez  
“ des traitemens d’un autre maître qui vous fait de  
“ belles promesses, au moins de vous y adresser ?  
“ Sûrement, mes amis, la plus grande de toutes les  
“ folies, seroit celle de celui qui ayant volé une  
“ maison, courroit se mettre sous la protection des  
“ preneurs de voleurs ; & cependant êtes-vous plus  
“ sages ? Vous allez tous demander des consolations  
“ à qui vous a déjà trahis, vous adressant à un  
“ être plus malin qu’aucun des preneurs de voleurs ;  
“ car ils vous attirent seulement dans le piège & vous  
“ fait prendre, & qui pis est, ne vous lâchera pas  
“ après que le bourreau vous aura pendus.”

Je reçus, quand j’eus fini, le compliment de mon auditoire dont quelques-uns vinrent me serrer la main, en jurant que j’étois un très-honnête compagnon, & qu’ils désiroient faire plus ample connoissance avec moi. Je promis en conséquence de répéter ma lecture le jour suivant, & conçus actuellement quelqu’espérance d’opérer là une réformation. Car c’avoit toujours été mon opinion que pas un homme n’étoit passé l’heure d’amendement, n’y ayant pas de cœur qui ne fût ouvert aux traits de la correction, pourvu seulement que l’archer fût bien prendre sa visée. Ayant satisfait ainsi mon désir, je retournai à mon appartement où ma femme prépara un dîner frugal auquel M. Jenkinson demanda permission de joindre le sien, & de partager, comme il  
eut

eut la bonté de le dire, le plaisir de ma conversation. Il n'avoit pas encore vu ma famille ; car étant venue à mon appartement par une porte qui donnoit dans le passage étroit dont j'ai déjà parlé, elle avoit par ce moyen évité la prison commune. Jenkinson en conséquence ne parut pas peu frappé, à la première entrevue, de la beauté de ma jeune fille que son air pensif relevoit encore. Mes petits n'échappèrent pas non plus à son attention.

“ Hélas ! docteur, me dit-il, ces enfans sont trop jolis & trop bons pour une place comme celle-ci.”

“ Vraiment, M. Jenkinson, répondis-je, mes enfans, grâce au ciel, n'ont pas de mauvaises inclinations, & s'ils sont bons, le reste importé peu.”

“ J'imagine, monsieur, reprit mon compagnon de prison, que ce vous doit être une grande consolation d'avoir autour de vous, cette petite famille.”

“ Une consolation, M. Jenkinson, repartis-je ; oui, en vérité, c'est une consolation ; & je ne voudrois pas en être privé pour le monde entier ; car un cachot, avec elle, peut sembler un palais. Il n'y a qu'un moyen dans la vie d'empoisonner mon bonheur : c'est de la maltraiter.”

“ J'ai donc peur, monsieur, dit-il, que je ne sois en quelque manière coupable, car je crois voir ici quelque'un (regardant mon fils Moïse) avec qui j'en ai mal usé, & dont je désire obtenir mon pardon.”

Mon fils se remit à l'instant sa voix & ses traits, quoiqu'il fut déguisé, quand il l'avoit vu auparavant ; & le prenant par la main, il lui pardonna en souriant ; cependant, continua-t-il, je ne puis pas concevoir ce que vous putes voir dans ma figure, pour me croire propre à être dupe.”

“ Mon

“ Mon cher monsieur, répondit l'autre, ce ne fut  
“ point votre figure qui m'attira, mais vos bas blancs  
“ & le ruban noir de vos cheveux ; mais sans vous  
“ faire de tort, j'en ai attrapé, dans mon tems, de  
“ plus fins que vous ; & cependant, avec tous mes  
“ tours, les niais ont été à la fin trop forts pour moi.”

“ Je suppose, dit mon fils, que l'histoire d'une vie  
“ comme la vôtre, doit être extrêmement instructive  
“ & amusante.”

“ Aussi peu l'un que l'autre, répondit M. Jenkin-  
“ son. Ces relations où l'on ne voit que les tours &  
“ les crimes du genre humain, ne sont, en nous ren-  
“ dant plus défiants dans le monde, que retarder nos  
“ succès. Le voyageur qui se défie de tous ceux  
“ qu'il rencontre, & rebrousse chemin à la vue de  
“ tout homme qui a l'air d'un voleur, arrive rare-  
“ ment à tems au terme de son voyage.”

“ Je pense réellement, d'après ma propre expéri-  
“ ence, que l'homme adroit est la plus sotte créature  
“ qu'il y ait sous le soleil. On me croyoit fin, même  
“ dès mon enfance : je n'avois pas plus de sept ans,  
“ que les dames vous disoient que j'étois un parfait  
“ petit homme. A quatorze, je connoissois le  
“ monde, retapois mon chapeau & aimois les femmes :  
“ à vingt, quoique je fusse parfaitement honnête,  
“ tout le monde me croyoit cependant si rusé, que  
“ pas un ne se vouloit fier à moi : ainsi je fus à la fin  
“ obligé de devenir chevalier d'industrie, à mon  
“ corps défendant, & ai toujours vécu depuis, la tête  
“ continuellement pleine de moyens de tromper, &  
“ le cœur me palpitant de crainte d'être découvert.  
“ J'avois coutume de rire souvent de la simplicité de  
“ votre honnête voisin Flamborough, & de maniere  
“ ou d'autre, je l'attrapois généralement une fois l'an.



“ Le brave homme cependant alloit toujours son chemin sans défiance, & s’enrichissoit, tandis que moi, tout en continuant mes tours d’adresse, je restois pauvre sans la consolation d’être honnête. Quoi qu’il en soit, ajouta-t-il, mettez moi au fait de votre cas & de ce qui vous a conduit ici ; sans avoir eu l’esprit d’éviter moi-même la prison, peut-être puis-je tirer mes amis d’embarras.”

Je l’instruisis, pour satisfaire son désir, de toute la suite des accidens & imprudences qui m’avoient jetté dans la peine où il me voyoit, & de mon impuissance absolue d’en sortir.

Après avoir entendu mon histoire, & réfléchi quelques minutes, il se frappa le front, comme s’il lui étoit venu à l’esprit quelque chose d’important, & prit son congé, en disant qu’il essayeroit ce qu’on pourroit faire.

---

## CHAPITRE XXVII.

### *Continuation du même sujet.*

Je communiquai le lendemain matin à ma femme & à mes enfans le dessein que j’avois conçu de réformer les prisonniers, ce qu’ils désapprouverent tout d’une voix, en en alleguant l’impossibilité & l’impropriété, ajoutant que mes efforts ne contribueroient en aucune manière à leur amendement, mais pourroient probablement déshonorer mon état.

“ Pardonnez-moi, répondis-je, ces gens-là, quelque tombés qu’ils soient, sont toujours hommes, & c’est-là un bien bon droit à mon affection. Bon  
“ avis

“ avis rejeté, retourne, pour l'enrichir, dans le sein  
“ de celui qui le donne, & dussent mes instructions  
“ ne pas procurer leur amendement, encore procu-  
“ reront-elles certainement le mien : si ces malheu-  
“ reux étoient des princes, mes enfans, il y en auroit  
“ mille de prêts à offrir leur ministere ; mais dans  
“ mon opinion, le cœur qui est enterré dans un ca-  
“ chot n'est pas moins précieux que celui qui est placé  
“ sur un trône. Oui, mes trésors, si je puis les amen-  
“ der, je le ferai : peut-être ne me mépriseront-ils  
“ pas tous : peut-être puis-je en sauver, n'en fût-ce  
“ qu'un seul, du précipice ; & ce seroit un grand  
“ gain ; car y a-t-il sur la terre pierre précieuse qui  
“ vaille l'ame humaine ?”

Je les quittai à ces mots, & descendis à la prison commune où je trouvai les prisonniers très joyeux, en attendant mon arrivée, & chacun préparé avec quelque tour de prison à jouer au docteur. Ainsi comme j'allois commencer, un tourna ma perruque de travers, comme par accident, & me demanda ensuite pardon. Un second, qui étoit à quelque distance, ayant le talent de cracher entre ses dents, faisoit tomber sa salive en pluie sur mon livre. Un troisieme vous crioit *amen* d'un ton affecté de façon à donner beaucoup de plaisir aux autres. Un quatrieme eut l'adresse de me prendre mes lunettes dans ma poche ; mais il s'en trouva un dont le tour rejouit plus toute la compagnie que tout le reste ; car remarquant la maniere dont j'avois disposé mes livres sur la table devant moi, il en deplaça très-adroitement un, & en mit à la place un à lui, de bons mots obscenes. Toutefois je ne fis pas d'attention à tout ce que pouvoit faire cette troupe de petits êtres malfaisans, mais continuai, bien persuadé que ce qu'il y avoit de sérieux, seroit

permanent. Mon dessein réussit, &, en moins de six jours, quelques-uns furent pénitens, & tous attentifs.

Ce fut à ce moment que je m'applaudis de ma persévérance & de mon adresse, d'avoir su inspirer ainsi de la sensibilité à des malheureux dépouilles de tout sentiment moral, & je commençai alors à penser à leur rendre aussi des services temporels, en améliorant un peu leur situation. Leur tems avoit été jusque-là partagé entre la famine & l'excès, le désordre tumultueux & les plaintes amères. Tout leur emploi étoit de quereller l'un avec l'autre, de jouer au cribage\* & de faire des fouloirs à pipe. Je pris occasion de ce dernier genre d'industrie oisive, pour mettre ceux qui aimoient à travailler à faire des chevilles pour les marchands de tabac & les cordonniers, le bois qui y étoit propre, étant acheté par une souscription générale & vendu par mon ordre, quand il étoit ouvrages ; de façon que chacun gagnoit tous les jours quelque chose, une bagatelle, il est vrai, mais suffisante pour le maintenir.

Je ne m'arrêtai pas là, mais établis des amendes pour punir la licence, & des récompenses pour l'industrie distinguée. Ainsi en moins de quinze jours, j'en avoit fait quelque chose d'humain & de social & eus le plaisir de me regarder comme un législateur qui avoit rendu des hommes, naturellement féroces, susceptibles d'amitié & de subordination ; & il seroit bien à désirer que la puissance législative voulût diriger ainsi la loi plutôt vers la réforme que vers la sévérité, qu'elle voulût paroître convaincue que le moyen

en

---

\* Sorte de jeu de cartes.



en d'extirper le vice, n'est pas d'en rendre le chatiment familier, mais formidable. Alors, au lieu de nos prisons actuelles qui reçoivent ou rendent des hommes coupables, qui renferment des malheureux pour un crime commis, & les restituent, s'ils en sortent en vie, propres à en commettre des milliers, nous verrions comme dans d'autres parties de l'Europe, des lieux de pénitence & de retraite, où l'accusé pourroit trouver qui lui inspireroit du repentir, s'il étoit coupable, ou de nouveaux motifs d'être vertueux, s'il étoit innocent : & c'est par ce moyen & non pas en augmentant les chatimens, qu'on reforme un état. Je ne peux pas même m'empêcher de révoquer en doute la validité de ce droit que s'attribuent les associations civiles, de punir de mort des offenses légères en elles-mêmes. Dans les cas d'homicide, leur droit est évident, étant pour nous tous, d'après la loi de se défendre soi-même, un devoir de retrancher de la société un homme qui a montré qu'il méprisoit la vie d'un autre. Toute la nature s'arme contre un pareil individu ; mais il n'en est pas ainsi contre celui qui vole mon bien. La loi naturelle ne me donne pas droit de lui ôter la vie, le cheval qu'il me vole, étant suivant elle, autant à lui qu'à moi. Si j'ai donc quelque droit, ce doit être en vertu d'un contrat fait entre nous, portant que celui qui privera l'autre de son cheval, perdra la vie ; mais ce contrat est faux ; parce que nul homme n'a droit de faire échange de sa vie, non plus que de se l'ôter, n'étant pas à lui ; & de plus, le contrat n'est pas égal & seroit rejeté même dans nos cours de justice, y ayant une grande peine pour un très-mince avantage, puisqu'il vaut beaucoup mieux que deux hommes vivent, qu'un homme seul n'aille à cheval ; mais un contrat qui est faux entre deux

hommes, l'est également entre cent & cent mille ; car, comme dix millions de cercles, ne peuvent jamais faire un quarré, de même, l'union de dix mille voix ne peut pas donner le moindre fondement à une fausseté. C'est ainsi que parle la raison ; & la nature, laissée à elle-même, dit la même chose. Les sauvages, qui ne sont dirigés que par la loi naturelle, se donnent bien de garde de s'ôter la vie, les uns aux autres. Ils ne répandent guere le sang que pour se revancher d'une premiere cruauté.

Les Saxons nos ancêtres, tout cruels qu'ils étoient en guerre, n'avoient que très-peu d'exécutions en tems de paix ; & dans tout gouvernement qui commence, où l'impression de la nature est encore forte, a peine y a-t-il crime qu'on tienne capital.

C'est parmi les citoyens d'une société policée que les loix pénales qui sont dans les mains du riche, vont tomber sur le pauvre. Un gouvernement en vieillissant semble prendre l'humeur chagrine de l'âge, & comme si notre propriété étoit devenue plus chere à proportion qu'elle a augmenté, comme si, plus sont grandes nos richesses, plus l'étoit notre crainte, toutes nos possessions sont journellement palissadées de nouveaux édits, & entourées de gibets pour effrayer tous les usurpateurs.

Je ne puis pas dire si c'est le nombre de nos loix pénales, ou la dépravation de notre peuple qui fait qu'on voit, en ce pays-ci, plus de criminels convaincus dans un an, que dans la moitié de l'Europe ensemble ; c'est peut-être l'un & l'autre ; car ils se produisent mutuellement. Quand une nation voit des loix pénales assujettir indistinctement aux mêmes chatiments des crimes de différents degrés, le peuple, faute d'appercevoir de la distinction dans la peine, est induit

induit à n'en plus voir du tout dans le crime ; & cette distinction est le boulevard de toute la morale. Ainsi la multitude des loix engendre de nouveaux crimes, & de nouveaux crimes demandent de nouveaux freins.

Il seroit donc à souhaiter que l'autorité au lieu d'imaginer de nouvelles loix pour punir le crime, au lieu de tirer avec effort les liens de la société, jusqu'à ce qu'une convulsion vienne à les rompre, au lieu d'en retrancher les malheureux comme inutiles, avant d'avoir essayé à quoi ils peuvent être bons, au lieu de convertir la correction en vengeance ; il seroit à souhaiter qu'on essayât des moyens de gouvernement restrictifs, & fit de la loi, un protecteur au peuple, & non pas un tiran ; nous trouverions alors que les créatures dont nous estimons l'ame d'écume, n'avoient besoin que de la main d'un affineur. Nous trouverions que les malheureux attachés maintenant à de longues tortures pour sauver au luxe un moment d'angoisse, pourroient, traités comme il convient, servir de nerfs à l'état dans des tems de crise, qu'ils nous ressembtent par le cœur, comme par la figure, qu'il est peu d'esprits assez bas pour ne pouvoir pas être reformés par la persévérance, qu'un homme peut voir son dernier crime sans l'expier par la mort, & qu'il faudroit bien peu de sang pour cimenter notre sûreté.



## CHAPITRE XXVIII.

*Le bonheur & la misere résultent en ce monde de la prudence plutôt que de la vertu. Infortune ou félicité temporelles regardées par le ciel comme choses en elles-mêmes absolument de peu de conséquence, & ne méritant pas qu'il s'occupe de leur distribution.*

IL y avoit alors plus de quinze jours que j'étois en prison, sans avoir, depuis mon arrivée, été visité par ma chere Olivie que je brûlois d'envie de voir. Ayant fait part de mon désir à ma femme, la pauvre créature entra le lendemain dans mon appartement, appuyée sur le bras de la sœur. Je fus frappé du changement que je vis sur sa figure, les graces sans nombre qui y faisoient autrefois leur résidence, s'étoient alors envolées, & la main de la mort sembloit avoir façonné tous ses traits pour m'alarmer. Elle avoit les temples enfoncés, le front tendu, & une paleur fatale étoit répandue sur ses joues.

“ Je suis, ma chere, lui dis-je, content de te voir :  
 “ mais pourquoi cet abattement, Livie ? Je me  
 “ flatte, mon amour, que tu m'aimes trop pour  
 “ laisser miner ainsi au contre-tems une vie qui m'est  
 “ aussi chere que la mienne ; égaye-toi, mon enfant,  
 “ & nous pouvons voir encore des jours plus heureux.”

“ Vous m'avez toujours été bon, mon pere, répondit-elle, & c'est un surcroit de peine pour moi, de ne devoir être jamais dans le cas de partager le bonheur que vous promettez. Il n'y a plus, j'en ai peur, de bonheur ici pour moi, & il me tarde de quitter une place où je n'ai trouvé que peines. Je  
 “ souhaiterois

“souhaiterois en vérité, mon pere, que vous voulussiez faire des soumissions convenables à M. Thornhill ; il est possible qu’elles l’engagent en quelque maniere, à avoir pitié de vous, & ce sera en mourant une consolation pour moi.”

“Jamais, mon enfant,” lui répondis-je, “jamais on ne me fera reconnoître ma fille pour une prostituée ; car, quoique le monde puisse voir dans ta faute, raison pour te mépriser, à moi d’y voir une preuve de crédulité, non pas de crime : je ne suis dans ce lieu, ma chere, quelque’affreux qu’il puisse paroître, malheureux à aucun égard, & compte que tant que tu vivras pour mon bonheur, il n’aura jamais mon consentement pour ajouter à tes malheurs en en épousant une autre.”

Après le départ de ma fille, mon camarade de prison qui étoit présent à cette entrevue, ne laissa pas de me reprocher mon obstination à refuser une soumission qui promettoit de me donner la liberté. Il observa que le reste de ma famille ne devoit pas être sacrifié au repos d’un seul enfant, & le seul qui m’eût offensé. — “D’ailleurs,” ajouta-t-il, “je ne fais pas s’il est juste de s’opposer à l’union d’un homme & d’une femme, comme vous faites à présent, en refusant de consentir à un mariage que vous pouvez bien rendre malheureux, mais non pas empêcher.”

“Monsieur,” lui répondis-je, “vous ne connoissez pas l’homme qui nous opprime. Je suis très-persuadé qu’il n’y a point de soumission, en mon pouvoir, qui pût me procurer la liberté, ne fût-ce que pour une heure. Je me suis laissé dire que, pas plus tard que l’année dernière, il étoit mort de besoin dans cette même chambre-ci, un  
“de

“ de ses débiteurs. Mais dût ma soumission & mon  
“ approbation pouvoir me faire passer d'ici dans le  
“ plus beau des appartements qu'il possède, encore  
“ refuserois-je l'un & l'autre, parce que quelque  
“ chose me dit à l'oreille que ce seroit sanctionner  
“ l'adultère. Jamais à mes yeux, tant que vivra  
“ ma fille, il ne se mariera valablement à une autre.  
“ Qu'elle ne fut plus, je serois, je l'avoue, le plus  
“ vil des hommes, d'essayer, par ressentiment, d'em-  
“ pêcher de s'unir des parties qui le désirent. Non :  
“ tout scélérat qu'il est, je le souhaiterois alors marié,  
“ pour prévenir les conséquences de ses débauches  
“ futures ; mais ne serois-je pas à présent le plus  
“ cruel de tous les pères, de signer un acte qui doit  
“ envoyer ma fille au tombeau, uniquement pour  
“ éviter moi-même la prison ; & pour échapper à  
“ une angoisse, percer ainsi, de mille, le cœur de  
“ mon enfant ?

Il convint de la justice de cette réponse ; mais ne put s'empêcher d'observer qu'il craignoit que les forces de ma fille ne fussent déjà trop épuisées pour me tenir long-tems en prison. “ Toutefois,” continua-t-il, “ quoique vous refusiez de vous sou-  
“ mettre au neveu, je me flatte que vous n'avez pas  
“ d'objection à exposer votre cas à l'oncle qui, pour  
“ tout ce qui est bon & juste, à la première réputa-  
“ tion du royaume : je vous conseillerois de lui en-  
“ voyer par la poste une lettre où se verroient tous  
“ les mauvais procédés de son neveu, & je gagerois  
“ ma vie que vous aurez une réponse sous trois  
“ jours.” Je le remerciai de l'idée, & me mis à l'instant en devoir de la suivre ; mais je n'avois pas de papier, & malheureusement tout notre argent avoit été dépensé ce matin là en provisions ; quoi qu'il en soit, il m'en fournit.



Je fus, les trois jours suivans, fort inquiet de savoir la réception que pourroit rencontrer ma lettre ; mais étois en même tems souvent sollicité par ma femme à me soumettre à quelque condition que ce fût, plutôt que de rester là, & recevois à toute heure avis sur avis du déclin de la santé de ma fille. Trois jours, quatre jours se passent sans que je reçusse de réponse à ma lettre. Les plaintes d'un étranger contre un neveu favori, n'avoient nulle apparence de réussir ; de sorte que ces espérances là, comme toutes mes précédentes, furent bientôt évanouies. Mon ame cependant se soutenoit toujours, quoique la prison & le mauvais air commençassent à altérer visiblement ma santé, & que le bras que j'avois eu brûlé, allât de pis en pis. Mes enfans toutefois s'asseyoient auprès de moi & me faisoient tour à tour des lectures, pendant que j'étois étendu sur ma paille, où écoutoient mes instructions en pleurant : mais la santé de ma fille déclinait plus vite que la mienne : chaque message qui m'en venoit, contribuoit à augmenter mes appréhensions & ma peine. Le matin du cinquième jour que j'avois écrit la lettre qui fut envoyée au chevalier Guillaume Thornhill, je fus alarmé par un rapport qu'elle étoit sans parole. Ce fut alors qu'il m'en coûta vraiment d'être enfermé : mon ame s'échappoit de sa prison pour être au chevet de mon enfant, pour la consoler, la fortifier, recevoir ses derniers vœux, & apprendre à la sienne le chemin du ciel. Arrive un autre avis : Elle étoit expirante : & encore étois-je privé de la foible consolation de pleurer après d'elle ; mon camarade de prison entre quelque tems après avec la dernière nouvelle. Il me dit de prendre patience :—Elle étoit morte !—Il revint le lendemain matin & me trouva avec mes deux petits, alors

ma

ma seule compagnie, lesquels faisoient tous leurs innocents efforts pour me consoler. Ils demandoient avec instance à me faire des lectures & me disoient de ne pas pleurer : parce que j'étois trop vieux alors pour verser des larmes : “ Et ma sœur n'est-elle pas maintenant un ange, papa, dit le plus âgé ? ” & pourquoi donc vous affligez-vous pour elle ? Je souhaiterais être un ange, hors de ce lieu affreux, si mon papa étoit avec moi. — “ Oui, ” ajouta le plus jeune, mon petit favori ; “ le ciel où est ma sœur est une plus belle place que celle-ci ; & il n'y a là que de bonnes gens, & les gens d'ici sont bien mauvais. ”

M. Jenkinson interrompit leur innocent babil, en observant que ma fille n'étant plus, je devois penser sérieusement au reste de ma famille, & essayer de sauver ma propre vie qui declinoit tous les jours, faute du nécessaire & de bon air. Il ajouta que c'étoit à présent un devoir pour moi de sacrifier toute espèce d'orgueil ou de ressentiment que j'eusse, au bien être de ceux qui attendoient leur support de moi, & que la raison & la justice m'obligeoient maintenant de tenter de me réconcilier avec mon propriétaire.

“ Le ciel soit béni, lui dis-je, il ne me reste plus à présent d'orgueil ; j'aurois horreur de mon propre cœur, si j'y voyois caché, soit de l'orgueil ou du ressentiment ; au contraire, comme mon oppresseur a été autrefois mon paroissien, j'espère le présenter un jour, une ame sans souillure, au tribunal de l'éternel : non, monsieur, je n'ai point maintenant de ressentiment, & quoiqu'il m'ait enlevé ce qui m'étoit plus cher que tous ses trésors, quoiqu'il m'ait déchiré le cœur ; car je suis malade presque à m'évanouir, bien malade mon ami ; encore cela  
“ ne

ne m'inspirera-t-il pas de vengeance. Je suis disposé maintenant à approuver son mariage, & si cette soumission peut lui faire quelque plaisir, qu'il sache que, si je lui ai fait de la peine, j'en suis fâché."

M. Jenkinson prit une plume & de l'encre & écrivit ma soumission à laquelle j'opposai ma signature, presque dans les termes où je l'ai exprimée. Mon fils fut chargé de porter la lettre à M. Thornhill qui étoit alors à sa maison de campagne dans le pays. Il partit & revint au bout d'environ six heures avec une réponse verbale. Il avoit eu, dit-il, de la peine à parvenir à voir son propriétaire, attendu l'insolence & les soupçons des domestiques ; mais il l'avoit vu par hasard, comme il sortoit pour affaires, se préparant à son mariage qui devoit avoir lieu sous trois jours. Il nous dit ensuite qu'il s'étoit avancé de la manière la plus humble & avoit remis la lettre ; que M. Thornhill lui avoit dit, après l'avoir lue, que toute soumission étoit alors trop tardive & inutile, qu'il avoit appris que nous nous étions adressés à son oncle qui avoit reçu notre requête avec le mépris quelle méritoit ; & qu'au surplus, ce n'étoit pas à lui, mais à son procureur qu'il falloit désormais uniquement s'adresser. Il observa néanmoins que, comme il avoit une très-bonne opinion de la discrétion des deux jeunes demoiselles, elles auroient pu être les intercesseurs les plus agréables.

"Eh bien, monsieur, dis-je à mon compagnon de prison, vous voyez maintenant l'humeur de l'homme qui m'opprime : il sait être à la fois fatieux & cruel ; mais qu'il me traite comme il voudra, je serai bientôt libre en dépit de tous ses vœux pour me retenir. J'avance à présent vers une

S

"demeure



“ demeure qui paroît plus brillante à mesure que j’en  
 “ approche. Cette expectation dissipe mon chagrin,  
 “ & quoique je laisse derrière moi, hors d’état de s’ai-  
 “ der une famille d’orphelins, ils ne seront cependant  
 “ pas tout-à-fait abandonnés ; peut-être se trouvera-  
 “ t-il quelqu’ami qui les assistera pour l’amour de leur  
 “ pauvre pere, & d’autres peuvent les secourir pour  
 “ l’amour de leur pere céleste.”

Ma femme que je n’avois pas vue ce jour-là avant,  
 parut au moment où je parlois, avec un air de terreur  
 & s’efforçant de parler, sans le pouvoir. “ Pour quoi,  
 “ mon amour, lui dis-je, pour quoi vouloir aug-  
 “ menter ainsi ma peine par la vôtre ? Quoi ! si  
 “ aucunes soumissions ne peuvent changer notre cruel  
 “ maître, s’il m’a condamnée à mourir dans ce lieu de  
 “ misere, & si vous avez perdu un enfant chéri, en-  
 “ core trouverez vous de la consolation dans ceux  
 “ qui vous restent, quand je ne serai plus.” — “ Nous  
 “ avons, de fait, répondit-elle, perdu un enfant  
 “ chéri ; ma Sophie, ma bien aimée est partie, nous  
 “ est arrachée, enlevée par des scélérats !”

“ Comment ! madame, dit mon compagnon de  
 “ prison, Mlle. Sophie enlevée par des scélérats ! ce  
 “ n’est pas possible sûrement !”

Elle ne put répondre qu’avec un regard fixe & un  
 torrent de larmes ; mais la femme d’un des prison-  
 niers qui étoit présente & entra avec elle, nous rap-  
 porta le fait plus clairement. Elle nous dit qu’étant  
 ma femme, ma fille, & elle, à se promener ensemble  
 sur la grand-route, à une petite distance du village,  
 une chaise de poste à deux chevaux étoit venue droit  
 à elles, & s’étoit arrêtée à l’instant. Sur quoi un  
 homme bien mis, mais non pas M. Thornhill, en  
 étant sorti, avoit saisi ma fille par le milieu du corps, &

Ils faisant entrer de force, avoit dit au postillon de toucher, de sorte qu'elles les avoient perdus de vue en un moment.

“ Maintenant, m'écriai-je, la mesure de mes peines  
“ est comblée, & il n'est au pouvoir de quoique ce  
“ soit sur la terre, de me donner une autre angoisse.  
“ Quoi ! pas une de laissée ! ne m'en pas laisser une !  
“ le monstre ! l'enfant que j'aimois comme ma vie.  
“ Elle étoit belle comme un ange & en avoit presque  
“ la sagesse ! mais soutenez cette femme qu'elle ne  
“ tombe. Ne m'en pas laisser une ! ” — “ Hélas !  
“ mon mari, dit ma femme, vous paroissez avoir be-  
“ soin de consolation même plus que moi. Nos mal-  
“ heurs sont grands ; mais que je vous visse seule-  
“ ment à l'aise, j'en pourrois supporter encore d'au-  
“ tres avec celui-ci. Ils peuvent emporter mes enfans,  
“ & tout le monde, pourvu simplement que vous me  
“ restiez. ”

Mon fils qui étoit présent, fit ses efforts pour modérer notre chagrin. Il nous engagea à nous consoler ; car il espéroit que nous pourrions avoir encore des actions de grâces à rendre. “ Mon enfant, lui dis-je,  
“ fais des yeux le tour du monde, & vois s'il y a bon-  
“ heur qui me soit maintenant laissé ! Toute espèce  
“ de consolation ne nous est-elle pas interdite, n'ayant  
“ de brillante perspective à voir, qu'au delà du  
“ tombeau ! ” — “ Mon chère pere, répondit-il, j'espère  
“ pere qu'il y a encore quelque chose qui vous don-  
“ nera un moment de satisfaction ; car j'ai une lettre  
“ de mon frere George, ” — “ Quoi ! de lui, mon en-  
“ fant, interrompis-je, fait-il nos malheurs ? Je me  
“ flatte que mon garçon est tout-à-fait exempt de ce  
“ que souffre sa malheureuse famille ? ” “ Oui, mon  
“ pere, répondit-il, il est on ne peut plus gai, joy-

“eux & heureux. Sa lettre n'apporte que de bonnes  
 “nouvelles. Il est le favori de son colonel qui pro-  
 “met de lui procurer la première lieutenance qui  
 “viendra à vaquer.”

“Et es-tu sûr de tout cela, dit ma femme? Es-tu  
 “sûr qu'il n'est rien arrivé de mal à mon garçon?”  
 —“Rien certainement, ma mère, répondit mon  
 “fils: vous verrez la lettre qui vous donnera la plus  
 “grande joie, & si quelque chose est capable de vous  
 “consoler, je suis sûr qu'elle le fera.” —“Mais es-tu  
 “sûr répéta-t-elle encore, que la lettre est de lui, &  
 “il sera un jour l'honneur & le support de notre fa-  
 “mille.” —“Je tends donc grâce à la Providence,  
 “s'écria-t-elle, de ce que ma dernière lettre ne lui est  
 “pas parvenue.” —“Oui, mon cher, continua-  
 “t-elle, en se tournant vers moi; j'avouerai mainte-  
 “nant que si la main du ciel pèse d'un autre côté sur  
 “nous, elle nous a été ici favorable. Par ma der-  
 “nière lettre à mon fils que je lui écrivis dans l'amé-  
 “rume du chagrin, je l'engageois, au prix de la bé-  
 “nédiction de sa mère, & s'il avoit le cœur d'un  
 “homme, à faire rendre justice à son père & à sa  
 “sœur, & à venger notre cause; mais grâces en  
 “soient rendues à celui qui dirige tout, elle a été per-  
 “due, et je suis tranquille.” —“Femme, lui dis-je,  
 “tu as très mal fait, & dans un autre tems, mes re-  
 “proches auroient pu être plus sévères: oh l'épou-  
 “vantable gouffre auquel tu as échappé, qui t'auroit  
 “englobé avec lui dans un malheur sans fin! la  
 “Providence nous a bien été ici meilleure que nous  
 “ne nous le sommes. Elle a réservé ce fils pour être le  
 “père & le protecteur de mes enfans, quand je ne  
 “serai plus. Que j'étois injuste de me plaindre d'être  
 “privé de toute consolation, lorsque j'apprends en-  
 “core



“ encore qu’il est heureux & ne sent pas nos peines,  
 “ toujours réservé pour supporter sa mere dans son  
 “ vevage, & protéger ses freres & sœurs ! Mais  
 “ quelles sœurs lui reste-il ? Il n’a pas maintenant de  
 “ sœurs ! Elles sont toutes parties, on me les a  
 “ toutes volées, & c’en est fait de moi.” “ Mon  
 “ père, interrompit mon fils, permettez je vous prie  
 “ que je vous lise la lettre : je sais qu’elle vous fera  
 “ plaisir.” Sur quoi, il lut avec ma permission ce  
 “ qui suit :

“ Mon honoré Pere, mon bien aimé ;  
 “ J’ai retiré quelques momens mon imagination  
 “ des plaisirs qui m’environnent, pour la fixer sur  
 “ des objets encore plus agréables, le cher petit coin  
 “ du feu du logis. Je vois d’ici l’innocent groupe  
 “ écouter, d’un grand tranquille, chaque ligne de  
 “ celle-ci : je considère avec plaisir ces visages qui  
 “ ne se sentent jamais défigurer par la main de  
 “ d’ambition ou de la misere ; mais quelque puisse  
 “ être votre bonheur à la maison, je suis sûr que  
 “ c’en sera un surcroit, d’apprendre que je suis on  
 “ ne peut plus content de ma situation & heureux  
 “ ici à tous égards.

“ Notre regiment a reçu un contre-ordre & n’est  
 “ pas pour quitter le royaume. Le colonel qui se  
 “ dit lui-même hautement mon ami, me mené avec  
 “ lui dans toutes les compagnies où il est connu, &  
 “ après ma première visite, je me trouve générale-  
 “ ment reçu avec de nouveaux égards, en la réité-  
 “ rant. J’ai dansé hier au soir avec Mlle G. & si je  
 “ pouvois oublier, vous savez qui, peut-être ne me  
 “ seroit-il pas impossible de réussir, mais c’est ma  
 “ destinée de penser encore aux autres, tandis que  
 “ l’absence

" l'absence m'efface moi-même du souvenir de la  
 " plupart de mes amis, & j'ai peur, mon père, que  
 " je ne doive vous mettre de ce nombre là ; car j'ai  
 " attendu inutilement le plaisir de recevoir de vos  
 " nouvelles. Olivia & Sophie avoient aussi promis  
 " d'écrire ; mais paroissent m'avoir oublié. Dites  
 " leur qu'elles sont deux petites méchantes, & que  
 " je suis à ce moment très en colère contre elles ;  
 " & cependant, je ne fais pas comment cela se fait,  
 " quoique j'aie besoin de faire un peu de bruit, mon  
 " cœur ne veut répondre qu'à de plus douces émo-  
 " tions ; dites leur donc mon père, qu'après tout, je  
 " les aime tendrement, & soyez assuré que je serai  
 " toujours.....

" Votre obéissant fils."

" Dans toutes nos misères, m'écriai-je, quelles ac-  
 " tions de grâces n'avons-nous pas à rendre, qu'il y  
 " en ait au moins un de notre famille, d'exempt de  
 " ce que nous souffrons ! ciel, sois en le gardien, &  
 " conserve mon garçon heureux, comme il est,  
 " pour être le support de sa mère quand elle sera  
 " veuve, & le père de ces deux innocens, le seul  
 " patrimoine que je puisse maintenant lui léguer !  
 " puisse-t-il préserver leur innocence des tentations  
 " du besoin, & être leur guide dans le chemin de  
 " l'honneur."

J'avois à peine dit ces mots qu'un bruit pareil à  
 celui d'un tumulte, sembla venir de la prison d'en  
 bas : il cessa bientôt, & j'entendis un cliquetis de  
 fers le long du passage qui conduisoit à ma chambre.  
 Le géolier entra tenant un homme tout couvert de  
 sang, blessé & chargé de fers les plus pesants. Je  
 regardois avec compassion le malheureux approcher,  
 mais

mais fus saisi d'horreur, quand je vis que c'étoit mon propre fils. " Mon George ! mon George ! & " est-ce toi que je vois en cet état ! blessé ! enchaîné ! " Est-ce là ton bonheur ? Est-ce de cette manière " que tu viens me retrouver ? O que cette vue pût " à la fois briser mon cœur, & ma mort s'en- " suivre ! "

" Où est votre courage, mon père, répondit mon " fils, d'une voix intrépide ? il faut que je périsse, " j'ai forfait à ma vie, & laissez les me l'ôter. "

J'essayai de faire taire ma douleur quelques minutes ; mais je pensai mourir de l'effort. " O mon " garçon ! mon cœur saigne de te voir ainsi, & je ne " puis, je ne puis qu'y faire. Au moment où je te " croyois heureux & priois pour ta conversation, te " revoir en cet état, enchaîné, blessé ! & encore " est-on heureux de mourir jeune ; mais je suis " vieux, très-vieux, & j'ai vécu pour voir ce jour- " là : pour voir tous mes enfans tomber autour de " moi par une mort prématurée, tandis que, mal- " heureux que je suis, je survis au milieu des ruines ! " puissent toutes les malédictions qui jamais abîme- " rent une âme, tomber sur le meurtrier de mes en- " fans ; puisse-t il vivre, comme moi, pour voir.... "

" Arrête, mon père, reprit mon fils, ou je rougis " de toi : comment ! mon père, oubliant votre âge, " la sainteté de votre état, vous arroger ainsi le droit " du ciel & lancer en haut ces malédictions qui " doivent bientôt descendre écraser, anéantir " ta " tête chénuë. Non, mon père, pensez mainte- " nant à me préparer à la mort honteuse que je dois " bientôt souffrir, à m'armer d'espérance & de ré- " solution, à m'encourager à boire de cette amèr- " tume qui doit être dans peu ma portion. "

" Mon



“ Mon enfant, tu ne dois pas mourir ; tu n’as  
“ pas commis de faute, j’en suis sûr, qui mérite un  
“ si honteux châtement : jamais mon George n’a pu  
“ être coupable d’aucun crime à faire rougir ses an-  
“ cêtres, de lui.”

“ Le mien, mon père, répondit-il, en est, j’en ai  
“ peur, un impardonnable. Quand je reçus de  
“ chez nous, la lettre de ma mère, je vins sur le  
“ champ au pays, résolu de punir le traître qui nous  
“ avait déshonorés, & lui envoyai ordre de me  
“ joindre. Il n’y répondit pas en personne, mais  
“ dépêcha quatre de ses gens pour se saisir de moi :  
“ je blessai le premier qui m’assailla, & je le craignis,  
“ dangereusement ; mais les autres me firent leur  
“ prisonnier. Le lâche est déterminé à mettre la  
“ loi en exécution contre moi : les preuves ne se  
“ peuvent pas nier : j’ai envoyé un défi, & comme  
“ j’ai été le premier à transgresser la loi, je ne vois  
“ pas que j’aie de pardon à espérer ; mais vous  
“ m’avez souvent charmé avec vos leçons de cou-  
“ rage ; faites-les moi voir maintenant dans votre  
“ exemple.”

“ Et tu les y verras, mon fils. Je suis à présent  
“ élevé au dessus de ce monde & de tous les plaisirs  
“ qu’il peut donner. Je romps de ce moment tous  
“ les liens qui tenoient mon cœur attaché à la terre,  
“ & vais nous préparer tous deux à l’éternité ! Oui,  
“ mon fils, je te montrerai la route, & mon ame  
“ guidera la tienne en montrant ; car nous pren-  
“ drons notre essor ensemble. Je vois maintenant  
“ & suis convaincu que tu n’as pas ici de grâce à  
“ attendre ; & je ne puis que t’exhorter à l’implorer  
“ à ce tribunal suprême où nous allons l’un &  
“ l’autre bientôt répondre. Mais ne soyons pas  
“ avare.

“ avare de notre exhortation ; faisons la partager à  
 “ nos compagnons de prison. Honnête geôlier,  
 “ qu’il leur soit permis d’être ici pendant que j’es-  
 “ fayerai de les rendre meilleurs.” A ces mots je  
 fis un effort pour me lever de dessus ma paille, mais  
 n’en eus pas la force, & ne pus que m’appuyer  
 contre la muraille : les prisonniers s’assemblerent  
 suivant mon désir ; car ils aimoient à écouter mes  
 avis. Mon fils & sa mère me soutenoient de chaque  
 côté, je regardai & vis que personne ne manquoit ;  
 & alors leur adressai l’exhortation suivante.

## CHAPITRE XXIX.

*Conduite équitable de la Providence démontrée à l’égard  
 des heureux & des malheureux ici-bas. Que d’après  
 la nature du plaisir & de la peine, les malheureux  
 doivent être récompensés dans la vie à venir, en pro-  
 portion de leurs souffrances.*

“ Mes amis, mes enfans & mes compagnons de  
 “ souffrances, quand je réfléchis sur la distribution  
 “ du bien & du mal ici-bas, je trouve qu’il a été  
 “ donné à l’homme beaucoup à jouir, plus cepen-  
 “ dant encore à souffrir. A examiner le monde  
 “ entier, on ne trouvera pas un seul homme assez  
 “ heureux pour qu’il ne lui reste rien à désirer ; mais  
 “ on en voit tous les jours des milliers qui montrent,  
 “ en s’ôtant eux-mêmes la vie, qu’il ne leur reste rien  
 “ à espérer. Il paroît donc qu’on ne peut pas être  
 “ entièrement heureux dans ce monde, mais que ce-  
 “ pendant

“ pendant on y peut être complètement malheu-  
 “ reux.”

“ Pourquoi l'homme souffriroit-il ainsi la peine ?  
 “ pourquoi notre misère seroit-elle nécessaire à l'ex-  
 “ istence du bonheur universel ? Pourquoi, quand  
 “ la perfection de leurs parties subordonnées rend  
 “ tous les autres systèmes parfaits, le grand système  
 “ requerroit-il pour la sienne des parties qui soient  
 “ non seulement subordonnées aux autres, mais  
 “ encore imparfaites en elles-mêmes ? Ce sont-là  
 “ des questions qui ne pourront jamais être ex-  
 “ pliquées, & qui le fussent-elles, pourroient être  
 “ inutiles. Satisfaite de nous accorder des motifs de  
 “ consolation, la Providence a jugé à propos d'elu-  
 “ der ici notre curiosité.”

“ L'homme, dans cette situation, a appelé comme  
 “ ami, la philosophie à son secours, & le ciel, la  
 “ voyant incapable d'être sa consolation, lui a donné  
 “ l'aide de la religion. Les consolations de la phi-  
 “ losophie sont très-amusantes, mais souvent trom-  
 “ peuses. Elle nous dit que cette vie est remplie de  
 “ plaisirs, pourvu seulement que nous en voulions  
 “ jouir, & d'un autre côté que si on a ici des in-  
 “ feres inévitables, la vie est courte, & qu'elles  
 “ seront bientôt passées ; ainsi ces consolations se  
 “ détruisent mutuellement, car si la vie est un lieu  
 “ de jouissance, sa brièveté doit être un mal, & la  
 “ supposer longue, c'est prolonger nos peines. La  
 “ philosophie a donc peu de vertu ; mais les conso-  
 “ lations de la religion sont d'un genre plus élevé.  
 “ L'homme ici, nous dit-elle, dispose & prépare son  
 “ ame pour une autre demeure. Quand l'homme de  
 “ bien quitte le corps, & est tout esprit glorieux,  
 “ c'est pour trouver qu'il s'est fait sur la terre un ciel  
 “ de



“ de bonheur, pendant que le malheureux que ses vi-  
“ ces ont mutilé & souillé, tremble en se séparant de  
“ son corps, & trouve qu’il a anticipé la vengeance  
“ du ciel. C’est donc à la religion qu’il nous faut  
“ tenir, dans toutes les situations de la vie, pour nos  
“ plus vraies consolations : car si nous sommes déjà  
“ heureux, c’est un plaisir de penser qu’il dépend de  
“ nous de rendre notre félicité éternelle ; & il est  
“ très-consolant, si nous sommes malheureux, de pen-  
“ ser qu’il y a un lieu de repos. Ainsi la religion pré-  
“ sente à l’heureux une continuation de bonheur,  
“ & tire le misérable de peine.”

“ Mais quelque bonne que soit la religion à tous  
“ les hommes, elle a promis au malheureux des ré-  
“ compenses particulières. Les promesses les plus  
“ ré-é-ées dans nos livres saints, sont toutes faites aux  
“ malades, à ceux qui sont nus, aux pauvres sans  
“ aziles, à ceux sur qui pèse le fardeau & aux prison-  
“ niers. L’auteur de notre religion se déclare par-  
“ tout l’ami des malheureux, & bien différent des  
“ faux amis de ce monde, prodigue toutes ses carés-  
“ ses à l’abandonné. Les indiscrets ont censuré ce-  
“ la comme partialité, comme une préférence sans  
“ titre pour la mériter ; mais jamais ils ne réfléchis-  
“ sent qu’il n’est pas au pouvoir, même du ciel, de  
“ rendre l’offre d’une félicité sans fin, un présent  
“ aussi grand pour l’heureux que pour le malheureux.  
“ Pour le premier, l’éternité n’est qu’un seul bon-  
“ heur, puisqu’au plus, elle augmente seulement ce  
“ qu’il possède déjà : elle est pour le second un dou-  
“ ble avantage, diminuant sa peine en ce monde, &  
“ le recompençant en l’autre d’une félicité éternelle.

“ Mais la Providence est à un autre égard plus fa-  
“ vorable au pauvre qu’au riche ; car comme elle  
“ rend

" rend ainsi, pour lui, la vie après la mort, plus dé-  
 " sirable, elle adoucit par là le passage qui y conduit.  
 " Le malheureux a été familiarisé de longue main avec  
 " tous les objets de terreur ; l'homme de douleur se  
 " couche tranquillement sans possessions à regretter  
 " ni beaucoup de liens pour arrêter son départ. Il ne  
 " sent l'angoisse de la nature qu'au moment de la sé-  
 " paration finale, & celle-ci n'est en aucune manière  
 " plus grande que celles qui lui ont souvent aupara-  
 " vant ôté le sentiment ; car après certain degré de  
 " peine, la nature a la bonté de couvrir d'insensibi-  
 " lité toutes les nouvelles brèches que la mort fait à  
 " la constitution.

" Ainsi la Providence a donné au malheureux en  
 " cette vie deux avantages sur l'heureux, plus de bon-  
 " heur à mourir, & dans le ciel toute la supériorité,  
 " mes amis, n'est pas un petit avantage, & semble  
 " être un des plaisirs du pauvre de la parabole ; car  
 " quoiqu'il fut déjà dans le ciel, & sentir tous les ra-  
 " vissemens qu'il étoit capable de donner, encore fut  
 " il observé, comme étant une addition à son bonheur,  
 " qu'il avoit été autrefois malheureux & étoit à ce  
 " moment consolé, qu'il avoit su ce que c'étoit que  
 " d'être misérable & éprouvoit maintenant ce que  
 " c'étoit que d'être heureux.

" Vous voyez ainsi, mes amis, que la religion  
 " fait ce que ne pourroit jamais faire la philosophie.  
 " Elle montre la conduite équitable du ciel envers  
 " l'heureux & envers le malheureux, & met presque au  
 " même niveau toutes les jouissances humaines. Elle  
 " donne, ci-après, le même bonheur au riche & au  
 " pauvre, & des espérances égales pour y aspirer ;  
 " mais si le riche a l'avantage d'avoir dans ce monde  
 " des plaisirs, le pauvre, couronné dans l'autre d'une  
 " félicité

“ félicité éternelle, à l'éternelle satisfaction de savoir  
“ ce que c'étoit autrefois que d'être misérable; & cet  
“ avantage, fut-il appelé petit, cependant comme il  
“ en est un éternel, il doit compenser par la durée ce  
“ que le bonheur temporel du grand, a pu avoir de  
“ plus en *intensité*.

“ Ce sont donc là des consolations qui sont pro-  
“ pres au malheureux, & en quoi il est au dessus du  
“ reste des hommes. A d'autres égards, il est au des-  
“ sous. Qui voudroit connoître les misères du pau-  
“ vre, doit voir la vie & l'endurer. Déclamer sur les  
“ avantages temporels dont il jouit, c'est ne faire  
“ que répéter ce que personne ne croit ni n'éprouve.  
“ Les hommes qui ont le nécessaire à la vie, ne sont  
“ pas pauvres, & ceux qui ne l'ont pas, doivent être  
“ misérables. Oui, mes amis, nous devons être mi-  
“ sérables. Les vains efforts d'une imagination raf-  
“ finée, ne sauroient charmer les besoins de la nature,  
“ donner une douce élasticité aux humides vapeurs  
“ d'un cachot, ni du soulagement aux palpitations  
“ d'un cœur brisé. Que de sa touche de duvet le  
“ philosophe nous dise qu'on peut résister à tout ce-  
“ la : hélas ! l'effort par lequel on y résiste, est encore  
“ la plus grande peine. Mourir est peu de chose, &  
“ tout homme peut souffrir la mort ; mais les tour-  
“ mens sont terribles, & ces tourmens, point d'hom-  
“ me qui puisse les endurer.

“ C'est donc à nous, mes amis, que les promesses  
“ de félicité, dans le ciel, devroient être particulière-  
“ ment chères : car si nous n'avons de récompenses  
“ que dans ce monde, nous sommes bien alors les plus  
“ malheureux de tous les hommes. Quand je consi-  
“ dere ces sombres murailles faites pour effrayer aussi  
“ bien que pour nous tenir en captivité, cette lumière



“ qui ne sert qu'à montrer les horreurs de la place,  
“ ces fers dont vous a chargé la tyrannie, ou que le  
“ crime a rendus nécessaires ; quand je porte la vue  
“ sur ses yeux desséchés, & entends ces soupirs, O,  
“ mes amis, l'échange glorieux que feroit le ciel con-  
“ tre cela ! Prendre son vol à travers des régions illi-  
“ mitées comme l'air, être échauffé par les rayons du  
“ soleil d'éternelle félicité, chanter, à jamais, des  
“ cantiques de louanges sans fin, n'avoir point de  
“ maître pour nous menacer ou nous maltraiter, mais  
“ éternellement sous les yeux la bonté elle-même en  
“ personne : quand je pense à ces avantages, la mort  
“ devient le messager de très-joyeuses nouvelles, son  
“ trait le plus aigu, le fondement de mon support ;  
“ quand je pense à ces avantages, qui a-t-il au monde  
“ qui vaille le posséder ? qui y a-t-il qu'on ne dût  
“ pas jeter loin de soi avec mépris ? Les rois dans  
“ leur palais devroient soupirer après de pareils avan-  
“ tages ; mais nous, humiliés, comme nous le som-  
“ mes, nous devrions en pleurer de désir.”

“ Et ces avantages, les posséderons-nous ? Nous  
“ les posséderons, n'en doutons pas, pourvu que nous  
“ fassions seulement un effort pour eux ; & ce qui  
“ est une consolation, notre emprisonnement nous  
“ met à l'abri de bien des tentations qui retarderoient  
“ notre poursuite. Faisons pour les obtenir seulement  
“ un effort, & ils seront certainement notre partage ;  
“ & aussi, avant peu, ce qui est une autre consolation ;  
“ car si nous jetons un regard en arrière sur le tems  
“ passé de notre vie, l'espace ne paroît que bien  
“ court ; & quoique nous puissions penser de ce qui  
“ en reste, nous le trouverons plus court encore.  
“ Les jours semblent décroître à mesure que nous  
“ vieillissons, & notre intime liaison avec le tems  
“ nous

“ nous fait trouver de plus courts en plus courts les  
“ instans où nous le possédons. Consolons-nous  
“ donc maintenant ; car nous serons bientôt à la fin  
“ de notre course : nous allons bientôt déposer le pe-  
“ sant fardeau dont le ciel nous a chargés ; & quoi-  
“ que la mort, le seul ami du malheureux, offre  
“ quelque tems une perspective trompeuse au voya-  
“ geur fatigué, & fuie encore devant lui comme son  
“ horizon ; cependant le tems viendra certainement  
“ & bien-tôt, où nous nous réposerons de nos fa-  
“ tiques, où le luxe, la grandeur ne nous fouleront  
“ plus à leurs pieds, où nous penserons avec plaisir  
“ à nos souffrances-d'ici bas, où nous serons entou-  
“ rées de tous nos amis ou de tels qui méritoient notre  
“ amitié, où notre bonheur sera ineffable, & pour  
“ couronner tout, encore sans fin.”

---

### CHAPITRE XXX.

*De plus heureux aspects commencent à paroître. Soyons in-  
flexibles, & la fortune changera à la fin en notre faveur.*

QUAND j'eus ainsi fini, & que mon auditoire fut retiré, le géolier qui étoit un des plus humains de sa profession, se flatta que je ne trouverois pas mauvais, ce qu'il feroit n'étant que son devoir, qu'il conduisit mon fils, comme il y étoit obligé, à une cellule plus forte, ajoutant qu'il auroit la liberté de me visiter tous les matins. Je le remerciai de sa bonté, & saisissant la main de mon fils, lui dis adieu, & de ne pas oublier l'important devoir qu'il avoit devant lui.

Je me recouchai donc, & un de mes petits étoit

assis à lire à côté de mon lit, quand M. Jenkinson entrant m'informa qu'il y avoit des nouvelles de ma fille, que quelqu'un l'avoit vue, il y avoit environ deux heures, en compagnie d'un monsieur étranger, & qu'ils s'étoient arrêtés à un village voisin pour se rafraichir & avoient l'air de revenir à la ville. Il avoit à peine annoncé cette nouvelle que le géolier vint, d'un air empressé & joyeux, me dire que ma fille étoit retrouvée. Moysé vint en courant, un moment après criant, que sa sœur étoit en bas & montoit avec notre vieil ami M. Burchell. Ma chère fille entra à l'instant même où il annonçoit cette nouvelle, & accourut, les yeux presque égarés de joie, m'embrasser dans un transport d'amour. Les larmes & le silence de sa mere exprimoient aussi la sienne—  
“ Voici, papa,” s'écria la charmante fille, “ voici  
“ le brave homme à qui je dois ma délivrance, c'est  
“ à l'intrépidité de ce monsieur que je suis redevable  
“ de mon bonheur & de mon salut—” Un baiser de  
la part de M. Burchell dont le plaisir sembloit même plus grand que le sien, interrompit ce qu'elle alloit ajouter.

“ Hélas, M. Burchell,” lui dis-je: “ c'est sûre-  
“ ment une triste demeure que celle ou vous nous  
“ trouvez là ; & nous sommes maintenant bien dif-  
“ férents de ce que nous étions la dernière fois que  
“ vous nous vites. Vous futes toujours notre ami ;  
“ ce n'est pas d'aujourd'hui que nous reconnoissons  
“ notre erreur à votre égard, & nous repentons de  
“ notre ingratitude. Après les indignes traitemens  
“ que vous reçûtes alors de moi, je suis presque hon-  
“ teux de vous regarder en face. J'espère cependant  
“ que vous me pardonneriez, vu que j'étois trompé  
“ par



“ par un malheureux sans ame ni sentiment qui m’a  
“ perdu sous le masque de l’amitié.”

“ N’ayant jamais mérité mon ressentiment, il  
“ m’est, répondit M. Burchell, impossible de vous  
“ pardonner. Je vis en partie alors votre illusion,  
“ & étant hors de mon pouvoir de l’empêcher, je ne  
“ pus qu’en gémir.”

“ J’eus toujours dans l’idée,” lui dis-je, “ que vous  
“ aviez l’ame grande; mais j’en suis aujourd’hui  
“ convaincu.—Mais conte moi donc, ma chere en-  
“ fant, comment tu as été secourue, & qui étoient  
“ les scélérats qui t’ont enlevée.”

“ En vérité, mon pere,” répondit-elle, “ quant  
“ au scélérat qui m’a enlevée, je l’ignore encore;  
“ car étant à nous promener dehors ma mere & moi,  
“ il est venu par derriere nous, & presqu’avant que  
“ je pusse appeller du secours, m’a fait entrer de force  
“ dans la chaise de poste, & les chevaux l’ont em-  
“ menée en un instant. J’ai rencontré différentes  
“ personnes sur la route à qui j’ai crié à l’aide; mais  
“ elles n’ont fait aucun cas de mes prieres; le scélé-  
“ rat faisoit en même tems tous ses efforts pour  
“ m’empêcher de crier, il flattoit & menaçoit tour à  
“ tour, & juroit que si je voulois seulement me taire,  
“ il ne se proposoit pas de mal. J’avois dans ces en-  
“ trefaites déchiré le cannevas qu’il avoit levé; &  
“ qui devois-je appercevoir à quelque distance, que  
“ votre vieil ami M. Burchell, allant son chemin lé-  
“ gerement à son ordinaire, avec le grand bâton  
“ pour lequel nous avons coutume de le tant plai-  
“ santer? Aussitôt que nous avons été à portée de  
“ la voix, je l’ai appelée par son nom, & prié de me  
“ secourir. J’ai répété mes exclamations plusieurs  
“ fois, sur quoi il a, d’une voix très-haute, dit au

“ postillon d'arrêter ; mais le garçon n'en a tenu  
“ compte, & a au contraire mené encore plus vite.  
“ J'ai cru alors qu'il ne pourroit jamais nous at-  
“ teindre, quand en moins d'une minute, j'ai vu  
“ arriver M. Burchell courant en avant à côté des  
“ chevaux, & jetter, d'un coup, le postillon à bas.  
“ Les chevaux, lui tombé, se sont arrêtés d'eux-  
“ mêmes, & le scélérat sortant, a tiré son épée en  
“ jurant & menaçant, & lui ordonné de se retirer à  
“ ses risques & périls ; mais M. Burchell courant sur  
“ lui a fait voler son épée par éclats, & l'a ensuite  
“ poursuivi près d'un quart de mile ; mais il lui a  
“ échappé. Je suis sortie, à ce moment là, moi-  
“ même dans le dessein d'aider à mon libérateur ;  
“ mais il est bientôt revenu à moi en triomphe. Le  
“ postillon qui avoit repris ses sens, alloit aussi  
“ s'échapper ; mais M. Burchell lui a ordonné sous  
“ peine de la vie de remonter & de remener à la  
“ ville. Voyant qu'il n'y avoit pas à résister, il a  
“ été obligé d'obéir, quoique la blessure qu'il avoit  
“ reçue, parut, au moins à moi, être dangereuse. Il  
“ a continué en menant de se plaindre du mal, de  
“ sorte qu'à la fin, il a excité la compassion de M.  
“ Burchell qui l'a, à ma prière, changé pour un  
“ autre à une auberge par où nous avons passé en  
“ revenant.”

“ Sois donc,” lui dis-je, “ la bien-venue, mon  
“ enfant, & toi aussi son galant libérateur ; mille  
“ fois les bien venus. Quoique nous n'ayons que  
“ pauvre chère, nos cœurs ne sont pas moins prêts  
“ à vous recevoir. Et maintenant, M. Burchell,  
“ que vous avez délivré ma fille, elle est à vous, si  
“ vous la croyez une récompense ; si vous pouvez  
“ vous abaisser à vous allier à une famille aussi  
“ pauvre

“ pauvre que la mienne, prenez-la ; obtenez son  
“ consentement, comme je fais que vous avez son  
“ cœur, & vous avez le mien ; & permettez-moi de  
“ vous dire, monsieur, que je ne vous donne pas un  
“ petit trésor. On l’a vantée, il est vrai, pour sa  
“ beauté ; mais ce n’est pas ce que j’entends ; c’est  
“ dans son esprit, que je vous donne un trésor.”

“ Mais je suppose, monsieur,” répondit M. Bur-  
chell, “ que vous êtes informé de mon état, & de  
“ l’impuissance où je suis de l’entretenir suivant son  
“ mérite.”

“ Si vous entendez, par l’objection que vous  
“ faites, répartir je, éluder mon offre, je me désiste ;  
“ mais je ne connois point d’homme que son mérite  
“ en rende plus digne que vous ; & quand je pour-  
“ rois lui donner des trésors, & que des milliers  
“ d’amans me la demanderoient, encore mon hon-  
“ nête & brave M. Burthell seroit-il mon choix  
“ favori.”

Son silence seul sembloit donner à tout cela un  
refus mortifiant ; & sans faire à mon offre la moindre  
replique, il demanda si on ne pourroit pas avoir des  
rafraichissements à l’auberge voisine ; sur ce qu’on  
lui répondit qu’on le pouvoit, il donna ordre d’en  
apporter le meilleur dîner qui se pût préparer à si  
peu de tems d’avis. Il commanda aussi une dou-  
zaine de bouteilles du meilleur vin qu’on y eut, &  
quelques cordiaux pour moi, ajoutant avec un sou-  
rire qu’il vouloit, pour une fois, faire un petit effort,  
& assura que, quoique dans une prison, il n’avoit  
jamais été mieux disposé à se réjouir. Parut bientôt  
le garçon de l’auberge avec les préparatifs du dîner ;  
le géolier qui avoit l’air extraordinairement attentif,

nous



nous prêta une table; le vin fut rangé en ordre, & on vint avec deux plats très-bien apprêtés.

Ma fille n'avoit pas encore appris la triste situation de son pauvre frère, & nous paroissions tous éloignés de rabattre sa gaiété en la lui apprenant; mais c'étoit en vain que j'essavois de paroître gai, l'état de mon malheureux fils se voyoit malgré tous mes efforts pour dissimuler, si bien qu'à la fin, je fus obligé de rallentir notre joie en racontant ses malheurs & désirant qu'il put lui être permis d'être de part avec nous, dans ce petit intervalle de satisfaction. Quand mes hôtes furent revenus de la consternation qu'avoit produit mon récit, je demandai aussi que Mr. Jenkinson, compagnon de prison, pût être admis, & le géolier accorda ma demande d'un air de déférence extraordinaire. On n'entendit pas plutôt, le long du passage, le cliquetis des fers de mon fils, que sa sœur courut avec empressement au-devant de lui. M. Burchell, durant ce tems là, me demanda si George n'étoit pas le nom de mon fils. A quoi ayant répondu que oui: il garda le silence. Je fus à portée de voir mon fils, du moment qu'il entra dans la chambre, regarder M. Burchell d'un air d'étonnement & de respect. "Viens, mon fils," lui dis-je, "tout bas que nous sommes tombés, il a toutefois plu à la Providence de nous accorder dans nos peines un moment de relâche. Ta sœur nous est rendue, & voilà son libérateur: si j'ai encore une fille, c'est à ce brave homme que j'en suis redevable: donne lui la main, mon garçon, en signe d'amitié; il mérite notre plus vive reconnoissance."

Mon fils paroissoit, tout ce tems-là, ne faire aucune attention, à ce que je disois, & étoit resté immobile

mobile à une distance respectueuse. — “ Mon cher  
“ frere,” lui dit sa sœur, “ pourquoi donc ne re-  
“ merciez-vous pas mon généreux libérateur. Les  
“ braves gens devoient toujours s’aimer.”

Son silence & son étonnement ne cessoient point,  
quand notre hôte s’apperçut à la fin qu’il étoit  
connu, & prenant toute sa dignité naturelle dit à  
mon fils d’avancer. Jamais je n’avois dans le vrai  
rien vu avant d’aussi majestueux, que l’air qu’il prit  
à cette occasion. L’objet le plus grand dans l’uni-  
vers, dit un certain philosophe, est un homme de  
bien, au prise avec l’adversité ; cependant il en est  
un plus grand encore, qui est l’homme de bien qui  
vient à son secours. Ayant regardé quelque tems  
mon fils, avec un air de supériorité, “ je trouve  
“ encore, dit-il, jeune étourdi, que le même  
“ crime....” Mais il fut interrompu ici par un des  
garçons du géolier qui vint nous dire que quelqu’un  
de distinction qui étoit entré dans la ville en voiture  
& avec plusieurs domestiques, envoyoit ses respects  
au Monsieur qui étoit avec nous, & desiroit savoir  
quand il lui plairoit qu’il se présentât. — “ Dites au  
“ gaillard,” répondit notre hôte, “ d’attendre que  
“ j’aye le loisir de le recevoir,” & se tournant en-  
suite vers mon fils, “ je vous trouve donc encore,  
“ Monsieur, continua-t-il, coupable de la même  
“ faute pour laquelle je vous ai autrefois réprimandé,  
“ & que la loi se prépare maintenant à punir de ses  
“ plus justes châtimens. Vous vous imaginez peut-  
“ être que mépriser votre vie vous donne droit  
“ d’ôter à un autre la sienne ; mais où est donc,  
“ Monsieur, la différence entre un duelliste qui ha-  
“ zarde une vie de non valeur, & le meurtrier qui  
“ fait son coup avec moins de danger ? La fraude  
“ du

“ du joueur est-elle moindre pour alléguer qu'il a mis  
 “ un jetton au jeu ? ”

“ Hélas, Monsieur, lui dis-je, qui que vous soy-  
 “ ez, ayez compassion d'une pauvre créature mal con-  
 “ seillée ; car ce qu'il a fait étoit pour obéir à une  
 “ mere abusée qui dans l'amertume de son ressentiment  
 “ a exigé de lui, au prix de sa bénédiction, de venger  
 “ sa querelle. Voici, Monsieur, la lettre qui servira  
 “ à vous convaincre de l'imprudence de la mere, &  
 “ à diminuer la faute du fils. ”

Il prit la lettre, & la lut rapidement d'un bout à  
 l'autre. “ Ceci, ” dit-il, “ sans être une excuse com-  
 “ plette, pallie assez sa faute pour m'engager à lui  
 “ pardonner. ” Et maintenant, Monsieur, continua-  
 t-il, en lui prenant obligamment la main, “ je vous  
 “ vois surpris de me trouver ici ; mais j'ai souvent  
 “ visité les prisons, en des occasions moins intéres-  
 “ santes. Je suis venu aujourd'hui faire rendre justice  
 “ à un honnête homme pour qui j'ai la plus sincère  
 “ estime. J'ai long-tems été spectateur déguisé de la  
 “ bienfaisance de ton pere : J'ai joui, à sa petite mai-  
 “ son, d'égards que la flatterie ne souilloit point, &  
 “ le bonheur que les cours ne sauroient donner, la  
 “ simplicité amusante me la fait trouver au coin de  
 “ son feu. Mon neveu a été informé de mon inten-  
 “ tion de venir ici, & je vois qu'il est arrivé : ce seroit  
 “ lui manquer, & à vous aussi, de le condamner sans  
 “ examen : le tort, s'il y en a, sera réparé, & cela,  
 “ je le puis dire sans vanité, que jamais personne n'a  
 “ accusé d'injustice le chevalier Guillaume Thorn-  
 “ bill. ”

Nous reconnûmes alors que le personnage que nous  
 avions traité, si long-tems, comme un innocent &  
 agréable compagnon, n'étoit autre que le célèbre che-  
 valier



valier Guillaume Thornhill dont les vertus & les singularités n'étoient étrangères presque à personne. Le pauvre M. Burchell étoit dans la réalité un homme puissamment riche & de grand crédit, que les sénateurs écoutoient avec applaudissement, & les partis avec conviction, qui étoit l'ami de sa patrie, mais fidèle à son Roi. Ma pauvre femme se rappella son ancienne familiarité sembloit foudre d'appréhension : mais Sophie qui quelques momens auparavant, l'avoit cru le sien, voyant maintenant la distance immense où l'éloignoit la fortune, ne pouvoit cacher ses larmes.

“ Ah, Monsieur,” s'écria ma femme d'un air pitoyable, “ comment est-il possible que je puisse jamais obtenir mon pardon ; les marques de mépris que vous avez reçues de moi la dernière fois que j'ai eu l'honneur de vous voir chez nous, & les railleries que j'ai eu l'audace de me permettre ; ces railleries, Monsieur, j'en ai peur, ne se peuvent jamais pardonner.”

“ Ma chère bonne dame, répondit-il, avec un sourire, si vous aviez vos bons mots, j'avois mes réponses : je m'en rapporterai à toute la compagnie, si les miens ne valent pas les vôtres. A dire vrai, je ne connois personne à qui je sois disposé à en vouloir à présent, si ce n'est le drôle qui a effrayé ma petite fille, que voici. Je n'ai pas eu même le tems d'examiner assez la personne du coquin pour le signaler dans un avertissement. Pouvez-vous me dire, ma chère Sophie, si vous le connoîtriez ?”

— “ En vérité, monsieur, répondit-elle, je ne puis pas l'assurer ; cependant je me rappelle maintenant qu'il avoit une large marque sur un de ses sourcils.”

— “ Je vous demande pardon, mademoiselle, interrompit Jenkinson qui étoit à côté d'elle ; mais ayez

“ la

“ la bonté de me dire si le drôle portoit ses cheveux  
 “ rouges.” — “ Oui, répondit Sophie, je crois  
 “ qu’oui.” — “ Et, monsieur, continua-t-il, en se  
 “ tournant vers le chevalier, a-t-il remarqué la lon-  
 “ gueur de ses jambes ? ” — “ Je ne suis pas, répondit  
 “ le baronnet, certain de leur longueur ; mais je suis  
 “ convaincu de leur vitesse ; car il a couru mieux  
 “ que moi ; ce qui est ce que je croyois qu’auroient pu  
 “ faire peu d’hommes dans le royaume.” — “ Avec  
 “ votre permission, monsieur, reprit Jenkinson, je  
 “ connois l’homme ; c’est certainement lui : le meil-  
 “ leur coureur d’Angleterre ; il a battu Pinwire de  
 “ Newcastle ; son nom est Timothée Baxter : je le  
 “ connois au mieux, & même le lieu de sa retraite à  
 “ ce moment-ci. Si monsieur vouloit ordonner à  
 “ monsieur le géolier de laisser venir deux de ses  
 “ gens avec moi, je m’engage à vous le produire  
 “ dans une heure au plus.” On appella en conse-  
 “ quence le géolier qui parut à l’instant. Le chevalier  
 “ lui demanda s’il le connoissoit. “ Oui, monsieur,  
 “ répondit le géolier, j’ai l’honneur de connoître  
 “ monsieur le chevalier Guillaume Thornhill, & qui-  
 “ conque en connoît quelque chose, désirera en con-  
 “ noître davantage.” — “ Bien donc, dit le baronnet,  
 “ ce que j’ai à vous demander, c’est que vous per-  
 “ mettiez à cet homme là & à deux de vos gens d’al-  
 “ ler en commission par mon ordre, & comme je suis  
 “ juge de paix, je répons de votre sûreté.” — “ Vo-  
 “ tre promesse suffit, repliqua l’autre, & vous pouvez  
 “ à une minute d’avis, les envoyer partout en An-  
 “ gleterre, toutefois & quand vous le jugerez à pro-  
 “ pos.”

Sur la permission du géolier, Jenkinson fut dépêché  
 à la recherche de Timothée Baxter, pendant que  
 nous

nous nous amusâmes de l'empressement de Bill ; le plus jeune de mes petits qui venoit d'entrer & grimpoit au col du chevalier pour l'embrasser. Sa mere alloit incontinent punir sa familiarité ; mais le digne homme l'en empêcha, & prenant l'enfant sur ses genoux, tout couvert de haillons qu'il étoit ; "Eh bien, Bill, " gros coquin, dit-il, connoissez-vous votre vieil " ami Burchell ? & Dick aussi, mon honnête vétéran, " êtes-vous là ? vous trouverez que je ne vous ai pas " oublié."—En disant cela, il leur donna à chacun un bon morceau de pain d'épices que les pauvres petits qui n'avoient eu ce matin là qu'un très-chetif déjeuner, mangerent de grand appétit.

Nous nous assîmes alors autour du dîner qui étoit presque froid ; mais préalablement, mon bras continuant de me faire mal, le chevalier écrivit une ordonnance ; (car il avoit fait l'étude de la médecine, son amusement, & ne laissoit pas que d'y être expert :) on l'envoya à un apothicaire qui demouroit dans le lieu : on me pansa le bras, & je me trouvai soulagé presqu'à l'instant. Nous étions servis à table par le géolier lui-même qui vouloit faire à notre hôte tout l'honneur qui lui étoit possible ; mais nous n'avions pas fini qu'il arriva un autre message de la part de son neveu, qui demandoit permission de paroître pour justifier son innocence & son honneur. Le baronnet accorda cette permission, & pria d'introduire M. Thornhill.



## CHAPITRE XXXI.

*Anciennes attentions payées aujourd'hui d'un retour inattendu.*

M. THORNHILL fit son entrée avec un sourire qui lui manquoit rarement, & alloit embrasser son oncle qui le repoussa d'un air de dédain. "Point de flatterie à présent, monsieur, lui dit le baronnet, avec un regard sévère : le seul chemin de mon cœur est par la route de l'honneur ; mais je ne vois ici qu'une complication de traits de fausseté, de lâcheté & d'oppression. Comment se fait-il, monsieur, que ce pauvre homme dont je fais que vous vous dîez l'ami, soit traité avec cette dureté ? sa fille basement séduite, pour récompense de son hospitalité, & lui-même jeté dans une prison, uniquement peut-être pour avoir ressenti l'outrage ? son fils aussi à qui vous avez craint de faire face en homme, &c." — "Est-il possible, monsieur, interrompit son neveu, que mon oncle, puisse m'objecter, comme crime, &c. que ses instructions répétées m'aient seules persuadé d'éviter ?"

Votre réplique est juste, dit le chevalier. Vous avez en cette occasion agi prudemment, & bien, quoique pas tout-à-fait comme j'aurois fait votre père ; mon frère étoit bien d'ame de l'honneur ; mais toi... Oui, vous avez agi ici on ne peut pas mieux, & je vous approuve beaucoup."

"Et je me flatte, reprit son neveu, que le reste de ma conduite ne se trouvera pas mériter de censure. J'ai paru avec la fille de ce monsieur, à quelques places d'amusement public ; ce qui étoit ainsi légitimé, le scandale l'a appelé d'un nom plus dur, & on

“ & on a rapporté que j'avois débauché sa fille. J'ai  
“ été en personne chez son père, voulant éclaircir la  
“ chose à sa satisfaction & il ne m'a reçu qu'avec in-  
“ fulte & outrage. Quant au surplus, à l'égard de ce  
“ qu'il est ici, mon procureur & mon receveur sont  
“ le plus en état de vous instruire, leur abandonnant  
“ entièrement le maniment d'affaires. S'il a contracté  
“ des dettes & ne veut pas, ou même ne peut pas les  
“ payer, c'est leur affaire de procéder ainsi, & je ne  
“ vois ni dureté ni torts à suivre, pour se faire rendre  
“ justice, les voies les plus légales.”

“ Si c'est comme vous l'avez dit, repartit le cheva-  
“ lier, il n'y a rien d'impardonnable dans votre faute,  
“ & quoique votre conduite eut pu avoir été plus gé-  
“ nereuse, en ne laissant pas opprimer ce monsieur  
“ par une tyrannie subalterne, encore a-t-elle été au-  
“ moins équitable.”

“ Il n'y a pas un seul point qu'il puisse nier, con-  
“ tinua l'écuyer; je le défie de le faire, & plusieurs  
“ de mes domestiques sont prêts à attester ce que je  
“ dis; ainsi, monsieur,” poursuivit-il, voyant que je  
“ gardois le silence (car dans le fait je ne pouvois pas  
“ le contredire). “ ainsi, monsieur, mon innocence  
“ est justifiée; mais quoiqu'à votre sollicitation, je  
“ sois prêt à pardonner à ce monsieur toute autre of-  
“ fense; cependant ses tentatives pour me faire per-  
“ dre de votre estime, excitent un ressentiment dont  
“ je ne puis pas être maître; & cela, dans un tems  
“ où son fils se préparoit actuellement à m'ôter la  
“ vie! c'étoit là, dis-je, un crime si odieux, que je  
“ suis déterminé à laisser la loi prendre son cours.  
“ J'ai ici le cartel & deux témoins pour le prouver:  
“ un de mes gens a été dangereusement blessé; &  
“ quand mon oncle lui-même m'en détourneroit, ce

“ que je suis sûr qu’il ne fera pas, encore ferai-je  
 “ rendre justice publique, & il en sera puni.”

“ Toi, monstre, s’écria ma femme, ne t’es-tu pas  
 “ déjà assez vengé, qu’il faille que mon pauvre gar-  
 “ çon éprouve ta cruauté? J’espère que le bon  
 “ monsieur le chevalier Guillaume nous protégera ;  
 “ car mon fils est aussi innocent qu’un enfant ; il  
 “ l’est, j’en suis sûre, & jamais il ne fit de mal à per-  
 “ sonne.”

“ Madame, repartit l’honnête homme, vos désirs  
 “ pour sa conservation, ne sont pas plus grands que  
 “ les miens ; mais je suis fâché de trouver son crime  
 “ trop évident, & si mon neveu persiste....” Mais  
 notre attention fut ici attirée par l’apparition de Jen-  
 kinson & des deux domestiques du géolier qui entre-  
 rent tirant après eux un grand homme très-propres-  
 ment mis, & qui répondoit parfaitement au signale-  
 ment déjà donné du scélérat qui avoit enlevé ma fille.  
 “ Le voici,” dit Jenkinson, en le poussant en avant,  
 “ le voici, nous le tenons, & s’il y a jamais eu can-  
 “ didat pour Tyburn, \* c’est lui.”

Le moment que M. Thornhill aperçut le prison-  
 nier & Jenkinson qui l’avoit en garde, il parut recu-  
 ler d’épouvante. Le crime dont il se sentoît coupa-  
 ble, le fit pâlir, & il se seroit retiré sans Jenkinson  
 qui voyant son dessein, l’arrêta. “ Quoi, dit-il,  
 “ écuyer, rougissez-vous de vos deux vieilles con-  
 “ noissances, Jenkinson & Baxter? mais c’est-là la  
 “ manière dont tous les grands oublient leurs amis,  
 “ quoique ce soit bien mon intention que nous ne  
 “ vous oublions pas, nous. Notre prisonnier, sous  
 “ votre bon plaisir, monsieur.” continua-t-il, en se  
 “ tournant



“ tournant vers le chevalier, “ a déjà tout avoué :  
“ C’est le monsieur qu’on disoit si dangereusement  
“ blessé. Il déclare que ç’a été M. Thornhill, qui  
“ l’a d’abord mis à cette besogne, qu’il lui a donné les  
“ habits qu’il porte maintenant pour avoir l’air d’un  
“ homme comme il faut, & lui a fourni la chaise de  
“ poste. Le plan formé entr’eux étoit qu’il emmeneroit la jeune personne en lieu de sûreté, & que  
“ là, il la menaceroit & l’effrayeroit, mais M.  
“ Thornhill devoit entrer dans ces entrefaites comme  
“ par hasard, pour la délivrer ; & qu’ils se battoient  
“ pendant quelque tems ; & ensuite il devoit s’enfuir,  
“ au moyen de quoi M. Thornhill auroit, en qualité  
“ de son défenseur, une occasion d’autant plus belle  
“ de gagner lui-même son affection.”

Le chevalier se rappella avoir vu souvent l’habit à son neveu, & le prisonnier confirma lui-même tout le reste, par un détail plus circonstancié, finissant par dire que M. Thornhill lui avoit souvent déclaré qu’il étoit amoureux des deux sœurs en même tems.

“ Ciel ! s’écria le chevalier, quelle vipère j’ai  
“ échauffée dans mon sein ; & si zélé encore qu’il  
“ sembloit être pour la justice publique ! mais elle  
“ lui sera rendue. Assurez-vous de sa personne,  
“ monsieur le géolier.....cependant, arrêtez : j’ai  
“ peur qu’il n’y ait pas de preuves légales pour le  
“ détenir.”

Sur ce M. Thornhill pria de la manière la plus humble que deux mauvais fujets, comme ceux-là, ne pussent pas être admis à rendre témoignage contre lui ; mais qu’on examinât ses domestiques. “ Vos  
“ domestiques, repartit le chevalier, malheureux, ne  
“ les appelez pas les vôtres, plus long-tems ; mais

“ allons, écoutons ce que les drôles ont à dire : qu’on  
“ appelle son sommelier.”

Quand le sommelier fut introduit, il vit bientôt  
aux yeux de son ancien maître que c’en étoit abso-  
lument fait de son pouvoir. “ Dites-moi, dit le  
“ chevalier, d’un air sévère, avez-vous jamais vu  
“ ensemble, de compagnie, votre maître & ce drôle-  
“ là, vêtu de ses habits ? ” — “ Oui, n’en déplaise à  
“ monsieur, répondit le sommelier, mille fois. C’étoit  
“ l’homme qui lui amenoit toujours ses demoiselles.”  
— “ Comment, interrompit le jeune M. Thornhill,  
“ cela à mon nez ! ” — “ Oui, continua le somme-  
“ lier, ou au nez de qui que ce soit. Pour vous  
“ dire une vérité, maître Thornhill, jamais je ne  
“ vous aimai ni goûtai ; & je n’ai pas peur de vous  
“ dire aujourd’hui ma pensée.” — “ Maintenant  
“ donc, dit Jenkinson, dites à monsieur, si vous  
“ savez quelque chose de moi.” — “ Je ne puis pas  
“ dire, répondit le sommelier, que je fais beaucoup  
“ de bien de vous ; le soir que la fille de ce mon-  
“ sieur-là fut, par surprise, attirée chez nous, vous  
“ étiez de la partie.” — “ Ainsi donc, reprit le che-  
“ valier, je vois que vous avez amené là un très-joli  
“ témoin pour prouver votre innocence. Opprobre  
“ de l’humanité ! t’associer à de pareils misérables : ”  
— “ Mais (continuant son examen) vous me dites,  
“ monsieur le sommelier, que celui-ci fut la per-  
“ sonne qui lui amena la fille de ce vénérable vieil-  
“ lard ? ” — “ Non, monsieur, pardonnez-moi, ré-  
“ pondit le sommelier, il ne l’amena pas ; car l’écuyer  
“ se chargea lui-même de l’affaire ; mais il amena le  
“ prêtre qui fit semblant de les marier.” — “ Ce n’est  
“ que trop vrai, dit Jenkinson : je ne le puis pas  
“ nier.”

nier ; c'étoit l'emploi qui m'étoit assigné, & je l'avoue à ma confusion..

“ Bonté du ciel ! s'écria le baronnet, combien je  
“ suis allarmé de chaque nouvelle découverte de sa  
“ bassesse ! Tous ses crimes sont à présent trop clairs,  
“ & je vois que sa poursuite actuelle étoit dictée par  
“ la tyrannie, la lacheté & la vengeance. A ma re-  
“ quête, monsieur le géolier, mettez en liberté ce  
“ jeune officier, maintenant votre prisonnier, & fiez  
“ vous à moi pour les fuites ; je me charge d'exposer  
“ l'affaire sous son vrai jour, au magistrat mon ami  
“ qui l'a constitué prisonnier ; mais où est elle-même  
“ la malheureuse demoiselle ? qu'elle paroisse pour la  
“ confronter à ce misérable. Il me tarde de savoir  
“ par quel artifice il l'a séduite : priez l'a d'entrer ; où  
“ est-elle ?”

“ Hélas ! monsieur, dis-je, cette question me perce  
“ le cœur ; j'eus autrefois, il est vrai, une fille, pou  
“ mon bonheur : mais ses infortunes..” Une nouvelle  
interruption m'empêcha de continuer ; car qui de-  
vions nous voir paroître, que Mlle. Arabelle Wilmot  
qui étoit pour être mariée le lendemain à M. Thorn-  
hill ! Sa surprise de voir là, devant elle, le chevalier  
Guillaume & son neveu, fut au de-là de toute expres-  
sion ; car sa venue étoit tout-à-fait accidentelle : ils  
se trouvoient, elle & le vieux monsieur son pere à tra-  
verser la ville, sur leur chemin chez sa tante qui avoit  
voulu absolument que son mariage avec monsieur  
Thornhill fut consommé chez elle ; mais arrêtant pour  
se rafraichir, ils étoient descendus à une auberge à l'au-  
tre bout de la ville ; c'étoit là que, de la fenêtre, la  
jeune demoiselle avoit aperçu par hasard un de mes  
petits garçons qui jouoit dans la rue ; & envoyant à  
l'instant un domestique lui chercher l'enfant, elle avoit  
“ appri



appris de lui quelque chose de nos malheurs ; mais ignoroit encore que le jeune M. Thornhill, en fût la cause. Son pere lui représenta plusieurs fois l'indécence d'aller à une prison nous visiter ; mais ses représentations furent inutiles, elle dit à l'enfant, de la conduire, ce qu'il fit, & ce fut ainsi qu'elle nous surprit à une conjoncture si inattendue.

Je ne puis pas non plus continuer, sans faire une réflexion sur ces rencontres accidentelles qui, quoiqu'elles arrivent tous les jours, n'excitent guere notre étonnement que dans quelques occasions extraordinaires. A quel concours fortuit ne devons-nous pas tous les plaisirs & commodités de notre vie ? Combien ne faut-il pas que de hasards apparens se remissent avant que nous puissions être vêtus où nourris ? il faut que le payfan soit disposé à travailler ; il faut qu'il tombe de la pluie, que le vent enfle la voile du marchand, ou nombre d'individus vont manquer des secours ordinaires.

Nous restâmes tous, quelques momens, en silence, tandis que ma charmante élève (c'étoit le nom que je donnois ordinairement à cette jeune demoiselle) unissoit dans ses regards la compassion & l'étonnement, ce qui donnoit le dernier lustre à sa beauté. “ En vérité, mon cher M. Thornhill,” dit-elle à l'écuyer qu'elle supposoit être venu pour nous secourir & non pour nous opprimer, “ je vous en veux un peu pour venir ici sans moi, ou ne m'avoir jamais informé de la situation d'une famille qui nous est si chère à tous deux. Vous n'ignorez pas que je devois avoir autant de plaisir que vous, à contribuer au soulagement de ce monsieur, mon ancien & respectable maître, que j'estimerai toujours, comme vous le pouvez faire ; mais c'est, je le vois, que, comme  
“ votre

“ votre oncle, vous prenez plaisir à faire le bien en  
“ secret.”

“ Lui trouver du plaisir à faire le bien ! ” s’écria le  
chevalier, en l’interrompant : “ non, ma chère, ses  
“ plaisirs sont aussi bas que l’est sa personne. Vous  
“ voyez en lui, mademoiselle, un des plus grands  
“ scélérats qui ait jamais déshonoré l’humanité ; un  
“ misérable qui après avoir abusé la fille de ce pauvre  
“ homme, après avoir conspiré contre l’innocence  
“ de sa sœur, a jeté le père en prison & le fils aîné  
“ dans les fers, pour avoir eu le courage de faire face  
“ à son traître ; & permettez-moi, mademoiselle, de  
“ vous féliciter maintenant d’avoir échappé aux em-  
“ brassemens d’un pareil monstre.”

“ Miséricorde ! dit l’aimable fille, comme j’ai été  
“ trompée ! M. Thornhill m’a donné comme cer-  
“ tain que le fils aîné de ce monsieur, le capitaine  
“ Primrose, étoit parti pour l’Amérique avec la dame  
“ qu’il avoit nouvellement épousée.”

“ Ma charmante demoiselle, interrompit ma  
“ femme, il ne vous a dit que des faussetés : mon fils  
“ George n’a jamais quitté le royaume, ni n’a ja-  
“ mais été marié : quoique vous l’ayez abandonné,  
“ il vous a toujours trop aimée pour penser à  
“ quelqu’autre que ce soit ; & je lui ai entendu  
“ dire qu’il mourroit garçon pour l’amour de vous.”

Elle s’étendit ensuite sur la sincérité de la passion  
de son fils : elle mit son duel avec M. Thornhill dans  
un jour favorable ; de-là elle fit une digression ra-  
pide sur les débauches de l’écuyer, ses prétendus  
mariages, & finit par une peinture la plus insultante  
de sa lâcheté.

“ Bonté du ciel ! s’écria Mlle. Wilmot, combien  
“ j’ai été près du précipice ! mais quel plaisir pour  
“ moi

“ d’y avoir échappé ! ce monsieur-là m’a dit dix  
 “ mille faussetés. Il avoit eu enfin assez d’art pour  
 “ me persuader que ma promesse au seul homme que  
 “ j’estimasse, ne me lioit plus, du moment qu’il  
 “ avoit été infidelle. J’apprenois par ses impostures à  
 “ détester un homme aussi brave que généreux.”

Mais à ce moment-là mon fils étoit délivré des entraves de la justice ; la personne supposée blessée ; s’étant trouvée être un imposteur. M. Jenkinson qui lui avoit servi de valet de chambre, l’avoit aussi coiffé & fourni de tout ce qu’il falloit, pour avoir bon air ; il entra donc alors joliment mis, dans son uniforme ; & sans vanité (car je suis au-dessus) le gaillard parut aussi bien que qui jamais porta l’habit militaire ; il fit en entrant une modeste & respectueuse inclination à Mlle. Wilmot ; car il ne savoit pas encore le changement qu’avoit opéré en sa faveur l’éloquence de sa mère ; mais il n’y eut personne qui tint contre l’impatience où étoit sa confuse maîtresse d’obtenir son pardon : ses larmes, ses regards, tout contribuoit à découvrir les vraies sensations de son cœur, pour avoir oublié ses premiers engagements, & s’être laissée tromper par un imposteur. Mon fils paroissoit tout étonné de sa condescendance, & avoit de la peine à la croire réelle. “ Sûrement, “ mademoiselle, lui dit-il, ceci n’est qu’illusion ; il “ n’est pas possible que j’aye jamais mérité cela. Tant “ de bonheur en est trop.” — “ Non, monsieur, re- “ pliqua-t-elle : j’ai été trompée, bassément trompée ; “ autrement rien n’eût jamais été capable de me “ rendre infidelle à ma promesse. Vous connoissez “ mon attachement, il y a long-tems que vous le “ connoissez ; mais oubliez ce que j’ai fait, & les as- “ surances solennelles que je vous donnai autrefois “ de



“ de ma constance, je vous les répéterai aujourd’hui ;  
 “ & comptez que si votre Arabelle ne peut pas être à  
 “ vous, elle ne sera jamais à un autre. — “ Et vous  
 “ n’y ferez pas à un autre, dit le chevalier, ou je  
 “ n’aurois pas d’influence sur votre père.”

“ Cette touche en fut assez pour mon fils Moïse qui  
 “ vola sur le champ à l’auberge où étoit le vieux mon-  
 “ sieur, pour l’informer en détail de tout ce qui étoit ar-  
 “ rivé ; mais l’écuyer voyant en même tems qu’il étoit  
 “ perdu de tous côtés, & qu’il n’avoit rien à espérer de  
 “ la flatterie ou de la dissimulation, conclut que son  
 “ meilleur parti seroit de se retourner, & de faire face à  
 “ ceux qui le poursuivoient ; ainsi mettant bas toute  
 “ honte, il montra l’impudence & la scélératesse à dé-  
 “ couvert. “ Je vois bien, dit-il, que je n’ai pas de  
 “ justice à attendre ici, mais, j’y suis résolu, elle me  
 “ sera rendue ; vous saurez, monsieur, se tournant  
 “ vers le chevalier, que je ne suis plus réduit à dé-  
 “ pendre de vos faveurs : je les méprise. Rien ne  
 “ me peut priver de la fortune de Mlle. Wilmot qui,  
 “ grâce aux bons soins de son père, est assez jolie.  
 “ J’ai, en ma possession, saufs & signés les articles &  
 “ une donation de son bien en forme. C’en étoit  
 “ pas sa personne, mais sa fortune qui me faisoit dé-  
 “ sirer ce marché, & maître de l’un, peut prendre  
 “ l’autre qui voudra.”

“ Ce coup étoit un alarmant. Le chevalier sen-  
 “ toit la justice de ces prétentions, car il avoit été em-  
 “ ployé lui-même à dresser les articles du contrat de  
 “ mariage. Mlle. Wilmot voyant en conséquence  
 “ que sa fortune étoit perdue sans retour, demanda à  
 “ mon fils, en se tournant vers lui, si, à ses yeux, la  
 “ perte des biens étoit capable de lui ôter de son prix.

“ Si  
 “ en étoit-il capable ?

“ Si je n’ai pas, dit-elle, de bien à donner, au moins  
 “ ai-je ma main.”

“ Et cela, mademoiselle, répondit son véritable  
 “ amant, fut bien tout ce que vous eûtes jamais à  
 “ donner ; au moins, tout ce que j’ai toujours cru  
 “ qui méritât d’être accepté. Et je jure à présent,  
 “ mon Arabelle, par tout ce qui est heureux, que  
 “ votre défaut de fortune ajoute en ce moment à  
 “ mon plaisir, servant à convaincre ma charmante  
 “ de ma sincérité.”

M. Wilmot, entrant alors, ne parut pas peu satisfait du danger auquel venoit d’échapper sa fille, & consentit de bon cœur à rompre le mariage : mais apprenant que M. Thornhill n’abandonneroit pas son bien qu’il lui avoit assuré par contrat, il fut on ne peut plus déconcerté du contre-tems. Il voyoit maintenant que tout son argent devoit aller enrichir quelqu’un qui n’avoit rien à lui. Il lui passoit d’être un coquin ; mais n’avoir pas l’équivalent du bien de sa fille, étoit bien amer. Il s’assit donc quelques minutes l’esprit occupé des spéculations les plus affligeantes, quand le chevalier essaya de modérer ses inquiétudes.

“ Je dois avouer, monsieur, lui dit-il, que je ne suis  
 “ pas très-fâché du contre-tems que vous éprouvez  
 “ aujourd’hui ; c’est un juste châtiment de votre passion sans bornes pour les richesses ; mais quoique  
 “ la jeune demoiselle ne puisse pas être riche, elle a  
 “ encore suffisamment de bien pour donner contentement. Vous voyez ici un honnête jeune soldat  
 “ qui veut bien la prendre sans fortune : il y a longtemps qu’ils s’entr’aiment, & par l’amitié que je  
 “ porte à son pere, je n’épargnerai pas mon crédit,  
 “ pour son avancement. Laissez donc là cette ambition qui frustre votre attente, & pour une fois ne  
 “ refusez

“ refusez pas le bonheur qui sollicite votre accepta-  
“ tion.”

“ Monsieur,” répondit le vieil monsieur, “ soyez  
“ sûr que je n’ai encore jamais forcé ses inclinations,  
“ & que je ne le ferai pas aujourd’hui. Si elle aime  
“ toujours ce jeune monsieur, de tout mon cœur,  
“ qu’elle le prenne : il reste, grâce au ciel, encore un  
“ peu de bien, & votre parole y ajoutera quelque  
“ chose. Que mon vieil ami que voici (parlant de  
“ moi) me donne seulement une promesse de consti-  
“ tuer six mille livres sterling sur la tête de ma fille,  
“ au cas qu’il vienne jamais à recouvrer sa fortune,  
“ & je suis prêt, ce soir, à être le premier à les unir  
“ ensemble.”

Comme il dépendoit à présent de moi de rendre le  
jeune couple heureux, je donnai de grand cœur une  
promesse de faire la constitution qu’il demandoit ; ce  
qui, pour quelqu’un qui avoit d’aussi petites espé-  
rances que moi, n’étoit pas une grande faveur. Nous  
eumes donc alors, le plaisir de les voir voler avec  
transport dans les bras l’un de l’autre. — “ Après  
“ toutes mes infortunes, dit mon fils George, être  
“ ainsi récompensé ! sûrement, c’est plus que je  
“ n’eusse jamais osé espérer. Posséder tout ce qui  
“ est bon ! & après un pareil intervalles de peines !  
“ Mes plus ardens desirs ne se feroient jamais portés  
“ si haut.” — “ Oui, mon George,” répondit son  
aimable future, “ que le misérable prenne mainte-  
“ nant sa fortune ; du moment que vous êtes heu-  
“ reux sans elle, je le suis. O quelle échange j’ai  
“ fait du plus vil, pour le plus cher & le meilleur  
“ des hommes ! — Qu’il jouisse de notre bien ; je  
“ puis à présent être heureuse, même dans l’indi-  
“ gence.” — “ Et moi, dit l’écuyer,” faisant une



maligne grimace, " je vous promets que je ferai très-heureux avec ce que vous méprisez."—" Arrêtez, arrêtez, Monsieur," dit Jenkinson, il y a deux mots à ce marché-là. Quant au bien de cette demoiselle, vous n'en toucherez jamais un sol ; de grâce, monsieur, continua-t-il, s'adressant au chevalier, l'écuyer peut-il, étant marié à une autre, avoir le bien de cette demoiselle ?—" Comment pouvez-vous faire une question si simple, répondit le baronnet ? sans doute il ne le peut pas."—" J'en suis fâché, reprit Jenkinson ; car ayant été ce monsieur & moi anciens camarades de jeu, j'ai de l'amitié pour lui ; mais bien comme je l'aime, je dois le déclarer, son contrat ne vaut pas un fouloir à pipe ; car il est déjà marié."—" Vous mentez, comme un coquin, dit l'écuyer, qui parut réveillé par cette insulte, jamais je ne fus légalement marié à aucune femme."—" Sans badiner, en vous demandant pardon, monsieur, vous le fûtes ; & je me flatte que vous ne payerez pas d'ingratitude l'amitié de votre honnête Jenkinson qui vous amène une épouse ; & pourvu que la compagnie veuille retenir quelques minutes sa curiosité, elle la va voir." Il sortit à ces mots avec sa légèreté ordinaire, & nous laissa tous, à je ne sais, sur ce que pouvoit être son dessein. " Qu'il aille, qu'il aille, dit l'écuyer ; quoique je puisse avoir fait d'ailleurs, je le mets ici au défi : je suis trop vieux à présent pour avoir peur des fusées."

" Je voudrois bien savoir," dit le baronnet, " quelle peut être ici l'intention du drôle ; quelque mauvaise plaisanterie, j'imagine."—" Peut-être, monsieur, répondis-je, a-t-il en pensée quelque chose de plus sérieux ; car quand on réfléchit sur

" tous

“ tous les différents plans qu’a formés ce Monsieur-  
“ là, pour séduire d’innocentes créatures, il se peut  
“ qu’il s’en soit trouvé quelqu’une plus fine que les  
“ autres, capable de l’attraper : quand on considère  
“ la quantité qu’il a perdues, le nombre des pères &  
“ mères qui gémissent maintenant sous le poids de  
“ l’infamie & du déshonneur qu’il a introduit dans  
“ leur famille, je ne serois pas surpris que quelqu’une  
“ dans le nombre.....Ce n’est pas possible ! Vois-je  
“ ma fille que j’ai perdue ? Est-ce elle que je tiens ?  
“ C’est elle ! C’est ma vie, mon bonheur ! Je t’ai crue  
“ perdue, mon Olivie, & c’est toi que je tiens main-  
“ tenant ! & tu vivras encore pour me rendre heu-  
“ reux !” Les plus ardens transports de l’amant le  
plus passionné ne seroient pas plus grands que les  
miens, quand je le vis me présenter mon enfant, &  
tins dans mes bras ma fille dont le silence seul ex-  
primoit les ravissements. “ Et m’es-tu rendue, ma  
“ bien aimée, m’écriai-je, pour être ma consolation  
“ dans ma vieillesse ?” “ N’en doutez pas, dit  
“ Jenkinson, & chérifiez la ; car elle est votre digne  
“ enfant, & femme aussi honnête que pas une, dans  
“ toute la chambre, quelle qu’elle puisse être ; &  
“ quant à vous, écuyer, aussi vrai que vous êtes-là,  
“ cette jeune dame est bien & dûement votre épouse ;  
“ & pour vous convaincre que je ne dis rien que de  
“ vrai, voici la dispense sur laquelle vous avez été  
“ mariés ensemble.” Il mit, en disant cela, la dis-  
pense aux mains du baronnet qui la lut & la trouva  
parfaite à tous égards : “ Et maintenant, messieurs,  
“ continua-t-il, j’apperçois que tout cela vous sur-  
“ prend ; mais deux mots vont expliquer la diffi-  
“ culté. Ce célèbre écuyer-là, pour qui j’ai beau-  
“ coup d’amitié, mais cela est entre nous, m’a sou-

“vent employé à faire de drôles de petites choses pour  
 lui : il m’a entr’autres donné la commission de lui  
 “procurer une fausse dispense & un faux prêtre pour  
 “tromper cette jeune dame : mais, étant très-fort  
 “son ami, ne suis-je pas allé chercher une vraie dis-  
 “pense & un vrai prêtre, & vous les ai mariés aussi  
 “serré que faire se peut ! Vous penserez peut-être  
 “que ce fut la générosité qui me fit faire tout cela ;  
 “mais non, je le confesse à ma honte : mon unique  
 “dessein étoit de garder la dispense & de faire connoî-  
 “tre à l’écuyer que j’étois en état de lui en prouver  
 “l’existence toute fois que je le jugerois à propos, &  
 “de le faire financer, quand j’aurois besoin d’argent.”  
 Il se fit alors une explosion de plaisir dont tout l’ap-  
 partement parut rempli ; notre joie gagna même  
 jusqu’à la prison commune où les prisonniers, par  
 sympathie.

*Secouerent leurs fers,*

*En transports & d’une harmonie.*

Le bonheur étoit répandu sur toutes les figures &  
 les joues même d’Olivie parurent rougir de plaisir.  
 Etre ainsi rendue à la fois à l’honneur, à ses amis &  
 à ses biens, étoit un ravissement capable d’arrêter le  
 progrès de son déclin, & de lui rendre son ancienne  
 santé & vivacité ; mais il n’y en avoit peut-être pas  
 un parmi tous ceux qui étoient là, qui sentit au fond  
 plus de plaisir que moi. Tout en tenant la chère &  
 bien aimée enfant dans mes bras, je demandois à mon  
 cœur si ses transports n’étoient pas une illusion.  
 “Comment, pouviez-vous, dis-je à M. Jenkinson,  
 “en me tournant vers lui, comment pouviez-vous  
 “ajouter à mes peines, par l’histoire de sa mort ?  
 “Mai



“ Mais n’importe, mon plaisir de la retrouver est plus  
“ qu’une compensation de la peine.” — “ Quant à vo-  
“ tre question, répondit Jenkinson, il est aisé d’y ré-  
“ pondre : j’avois imaginé que le seul moyen proba-  
“ ble de vous tirer de prison, étoit de vous soumettre  
“ à l’écuyer, & de consentir à son mariage avec l’au-  
“ tre jeune demoiselle ; mais vous aviez juré de refu-  
“ ser l’un & l’autre, tant que votre fille vivroit ; il  
“ n’y avoit donc pas d’autre moyen à prendre pour  
“ réussir, que de vous persuader qu’elle étoit morte.  
“ Je gagnai sur votre femme de se joindre à moi pour  
“ vous le faire croire ; & nous n’avions pas eu jus-  
“ qu’ici l’occasion favorable de vous détromper.”

On ne voyoit plus dans toute l’assemblée que deux figures où la joie ne rayonnât pas. L’assurance de M. Thornhill l’avoit totalement abandonné, il voyoit alors devant lui le gouffre de l’infamie & du besoin, & il trembloit d’y être plongé. Il tomba donc à genoux aux pieds de son oncle, & demanda miséricorde d’un ton de misère à percer le cœur : le chevalier alloit le repousser bien loin ; mais à ma prière, il le releva ; & après une pause de quelques minutes ; “ Tes vices, tes crimes & ton ingratitude, lui dit-il, ne méritent pas d’indulgence ; cependant tu ne seras pas tout-à-fait abandonné. Il te sera fourni une simple suffisance pour satisfaire aux besoins de la vie, mais non pas à ses extravagances. Cette jeune dame, ton épouse sera mise en possession du tiers des biens qui étoient autrefois à toi, & tu n’as de secours extraordinaires à attendre pour l’avenir, que de ses bontés.” Il alloit faire un discours étudié pour exprimer sa reconnoissance de cette faveur ; mais le baronnet l’en empêcha, en lui disant de ne pas ajouter à sa bassesse, qui n’étoit déjà que trop apparente. Il

lui ordonna en même tems de se retirer, & de choisir un domestique parmi tous ceux qui avoient été à lui, celui qu'il voudroit, qui étoit toute la suite qu'il lui feroit permis d'avoir.

Le chevalier, sitôt qu'il fut parti, s'avança très-poliment en souriant vers sa nouvelle niece & la félicita. Son exemple fut suivi par Mlle. Wilmot & son pere. Ma femme embrassa aussi très-affectueusement sa fille, attendu, pour me servir de son expression, qu'il étoit maintenant fait d'elle, une honnête femme. Sophie & Moïse suivirent à leur tour, & même notre bienfaiteur Jenkinson demanda à être admis à cet honneur. Notre satisfaction sembloit à peine susceptible d'accroissement. Le chevalier, dont le plaisir favori étoit de faire du bien, regarda alors autour de lui, avec une contenance ouverte comme la face du soleil, & ne vit que joie dans les yeux de tout le monde, excepté ceux de ma fille Sophie, qui pour raisons que nous ne pouvions comprendre, n'avoit pas l'air d'être entièrement satisfaite. “ Je crois maintenant,” dit-il “ avec un sourire, qu'à un ou deux près, toute la compagnie paroît parfaitement heureuse ; il ne me reste plus qu'un acte de justice à faire. Vous sentez, Monsieur, continua-t-il en se tournant vers moi, les obligations que nous avons tous deux à M. Jenkinson, & il est bien juste que nous l'en récompensions l'un & l'autre. Mlle. Sophie le rendra, j'en suis sûr, très-heureux, & il aura de moi 5000. sterling, pour sa dot ; & sur cela je ne doute pas qu'ils ne puissent vivre très-agréablement ensemble ; allons, Mlle. Sophie, que dites-vous de ce mariage, de ma façon ? Le voulez-vous ? ” Ma pauvre fille parut, à cette affreuse proposition, presque s'anéantir dans les bras de sa mere. “ Le vouloir, Monsieur,

“ Monsieur ! ” répondit-elle, d’une voix faible : “ Non, Monsieur, jamais. ” — “ Quoi ! ” reprit-il, “ ne pas vouloir M. Jenkinson, votre bienfaiteur, un joli jeune homme avec 500l. st., & de bonnes expectatives ! ” — “ Je vous prie, Monsieur, repartit-elle, à peine en état de parler, de vouloir bien abandonner ce projet, & de ne me pas rendre malheureuse à ce point. ” — “ Vit-on jamais, ajouta-t-il, pareille obstination ? refuser un homme à qui la famille a des obligations aussi grandes, qui a préservé votre sœur, & a, avec cela, 500l. sterling ! comment ! ne le pss vouloir ! ” — “ Non, monsieur, jamais, ” répliqua-t-elle avec humeur ; j’aimerois mieux mourir. ” — “ Si c’est ainsi, continua-t-il, que vous ne le vouliez pas ; j’imagine donc qu’il faut que je vous prenne, moi ; ” & disant cela, il la saisit avec ardeur contre son sein : “ Ma toute aimable, ma Sophie, la plus sensée des filles, s’écria-t-il ! comment pourriez-vous croire jamais votre Burchell capable de vous tromper, ou que le chevalier Guillaume Thornhill put jamais cesser d’admirer une maîtresse qui l’a aimé, uniquement pour lui-même ? Il y a quelques années que je cherche une femme qui, étrangère à ma fortune, put me croire du mérite comme homme ; après avoir cherché en vain, même parmi les éveillées & les laides, quel ne doit pas être à la fin mon ravissement d’avoir fait la conquête de tant de raison, d’une si céleste beauté ! ” Se tournant ensuite vers Jenkinson, “ comme je ne puis pas moi-même, monsieur, lui dit-il, me séparer de cette jeune demoiselle, à cause du goût de fantaisie qu’elle a pris pour le tour de ma figure, tout ce que je peux faire pour vous récompenser, c’est de vous donner sa fortune ; & vous pouvez



“ pouvez passer demain chez mon receveur pour les  
“ 500l. st.” Nous eumes ainsi tous nos complimens  
à répéter, & Lady Thornhill eut à souffrir tout au  
long la même cé émonie qu’avoit subie sa sœur aupa-  
ravant. Parut en même tems un officier du chevalier  
pour nous dire que les voitures étoient prêtes pour  
nous conduire à l’auberge où tout étoit préparé pour  
notre réception. Nous ouvrimes la marche ma fem-  
me & moi, & quittâmes ces sombres demeures de la  
tristesse. Le généreux baronnet fit distribuer 40l.  
sterling aux prisonniers, & M. Wilmot excité par  
l’exemple donna la moitié de cette somme. Nous  
fumes accueillis en bas par les acclamations des villa-  
geois, & j’aperçus dans le nombre, deux ou trois  
de mes honnêtes paroissiens à qui je ferai la main. Il  
nous accompagnèrent jusqu’à l’auberge où on avoit  
préparé un repas somptueux, & distribua au peuple,  
très-abondamment, des vivres plus communs.

Après souper, mes esprits étant épuisés par l’alter-  
native du plaisir & de la peine qu’ils avoient soutenue  
durant le jour, je demandai permission de me retirer,  
& laissant la compagnie au milieu de sa joie, je ne me  
vis pas plutôt seul, que j’épanchai la reconnoissance  
de mon cœur envers celui dont vient le plaisir comme  
la peine, & je dormis ensuite jusqu’au matin sans in-  
terruption.

---

## CHAPITRE XXXII.

### *Conclusion.*

Je trouvai le lendemain matin, à mon réveil, assis  
à côté de mon lit, mon fils aîné qui venoit augmenter  
ma joie en m’annonçant un autre tour de la fortune  
en

en ma faveur. M'ayant d'abord tenu quitte de la constitution que j'avois faite la veille en sa considération, il m'apprit que mon négociant de Londres qui avoit failli, étoit arrêté à Anvers, & qu'on lui avoit trouvé pour plus d'argent d'effets qu'il n'en étoit dû à ses créanciers. Je fus presque aussi flatté de la générosité de mon garçon que de cette bonne fortune inattendue ; mais j'avois quelques doutes si je devois en conscience accepter son offre ; pendant que j'étois à peser le cas, entra dans la chambre le chevalier à qui je communiquai mes doutes. Son opinion fut que, comme mon fils étoit déjà en possession de beaucoup de bien par son mariage, je pourrois accepter son offre sans aucunement hésiter. Quoiqu'il en soit, son affaire étoit de m'informer que, comme il avoit envoyé la veille au soir, chercher des dispenses & les attendoit à toute heure, il se flattoit que je ne refuserois pas de concourir à rendre ce matin-là toute la compagnie heureuse : il entra un laquais pendant que nous parlions, pour nous dire que le messager étoit de retour ; & étant à ce moment-là prêt, je descendis en bas où je trouvai toute la compagnie aussi gaie que l'abondance & l'innocence pouvoient la rendre. Cependant, comme elle se préparoit à une cérémonie très-solemnelle, ses éclats de rire me déplurent souverainement : je l'avertis du maintien grave, digne & majestueux qu'elle devoit prendre en cette mystérieuse occasion, & lui lus, pour la préparer, deux homélies & une thèse de ma propre composition. Malgré cela elle parut toujours on ne peut plus mutine & indomptable. Même en allant à l'église où j'allois devant, elle avoit perdu toute espèce de gravité, & d'indignation je fus plus d'une fois tenté de retourner sur mes pas. Il s'éleva à l'église une nouvelle difficulté qui ne

ne paroïssoit pas aisée à résoudre, c'étoit de savoir le couple qui seroit marié le premier ; la future de mon fils vouloit à toute force que Lady Thornhill (à venir) passât devant. Mais cela, l'autre ne le refusoit pas avec moins de chaleur, protestant qu'elle ne voudroit pas, pour tout au monde, être coupable d'une pareille grossièreté. La dispute se soutint quelque tems avec égale persévérance & politesse ; mais étant resté debout, tout ce tems-là, avec mon livre ouvert, je fus à la fin tout-à-fait ennuyé de la contestation, & le fermant, " je vois bien, leur dis-je, qu'aucun de vous n'a envie d'être marié ; & je crois que nous ferons aussi bien de retourner ; car j'imagine qu'il ne se fera pas d'affaire ici aujourd'hui." Cela les mit à la raison tout d'un coup. Le Baronnet & sa Lady furent les premiers mariés, & ensuite mon fils & son aimable compagne.

J'avois avant tout, ce matin-là, donné ordre d'envoyer une voiture pour mon honnête voisin Flamborough & sa famille ; au moyen de quoi nous eumes le plaisir, à notre retour à l'auberge, de trouver les deux demoiselles Flamborough descendues avant nous. M. Jenkinson donna la main à l'ainée, & mon fils Moïse conduisit l'autre : (j'ai appris aussi depuis qu'il avoit pour la fille un goût décidé, & mon consentement & ma générosité ne lui seront pas refusées toutefois & quand il jugera à propos de les demander.)

Nous ne fumes pas plutôt revenus à l'auberge que nombre de mes paroissiens, apprenant mon succès, vinrent pour me féliciter, & entr'autres ceux qui étoient accourus pour me délivrer, & que j'avois cidevant reprimandés si severement. Je dis l'histoire au chevalier, mon gendre, qui sortit dehors, & les tança d'importance, Mais les voyant tout découragés par la du-



reté de sa mercuriale, il leur donna à chacun une demi-guinée pour boire à sa santé, & relever leurs esprits abattus.

On nous appella bientôt après cela à un très-joli repas qui avoit été préparé par le cuisinier de M. Thornhill ; & il peut n'être pas hors de propos d'observer à l'égard de ce monsieur, qu'il réside maintenant en qualité de compagne chez un parent, étant très-fort goûté & rarement assis à la table du buffet, excepté quand il n'y a pas de place à l'autre ; car on ne le traite pas en étranger. Son tems est en bonne partie pris à égayer son parent qui est un peu mélancholique, & à apprendre à donner du cor. Ma fille aînée toutefois songe toujours à lui avec peine, & elle m'a même dit, quoique j'en fasse un grand secret, qu'elle peut s'adoucir, quand il se reformera. Mais pour revenir, car je n'aime pas à faire ainsi des digressions, nos cérémonies alloient recommencer, quand il fallut se mettre à table pour dîner. Il étoit question de savoir si ma fille aînée en sa qualité de matrone ne devoit pas être placée au dessus deux jeunes épouses ; le débat fut coupé court par mon fils George qui proposa que la compagnie s'assît sans distinction, chaque monsieur à côté de sa dame. Cette proposition fut très-approuvée de tout le monde, excepté de ma femme qui à ce que je pus voir, n'étoit pas des plus contentes, s'attendant à avoir le plaisir d'être assise au haut bout de la table & de couper chaque morceau pour toute la compagnie ; mais néanmoins la bonne humeur fut au de-là de toute expression. Je ne pourrai pas dire si nous avions plus d'esprit que de coutume ; mais je suis certain, ce qui revenoit parfaitement au même, que nous rimes davantage. Je me rappelle surtout un bon mot. Le vieux M. Wilmot, buvant à la santé  
de

de Moïse qui avoit la tête tournée d'un autre côté, mon fils répondit, je vous remercie, madame. Sur quoi le vieux monsieur, faisant de l'œil au reste de la compagnie, observa qu'il pensoit à sa maîtresse ; je crus que ce bon mot feroit mourir de rire les deux demoiselles Flamborough. Sitôt que le dîner fut fini, je demandai suivant mon ancienne habitude qu'on retirât la table, pour avoir le plaisir de voir encore une fois toute ma famille assemblée autour d'un feu riant. Mes deux petits s'affirent sur mes deux genoux, & les autres à côté de leur adjoint. Je n'avois maintenant rien à désirer dans ce monde. Toutes mes peines étoient passées, mes plaisirs inexprimables ; il ne me restoit alors qu'à avoir dans la prospérité plus de reconnaissance que je n'avois eu de résignation dans l'adversité.

*Pointe*

F I N.



